Le voyageur françois, ou La connoissance de l'ancien et du nouveau monde / [par M. l'abbé de Laporte, M. l'abbé de [...]



LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

Tome II.

LE VOYAGEUR *FRANÇOIS*, OU LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN *ET DU NOUVEAU MONDE.*

TOME SECOND.

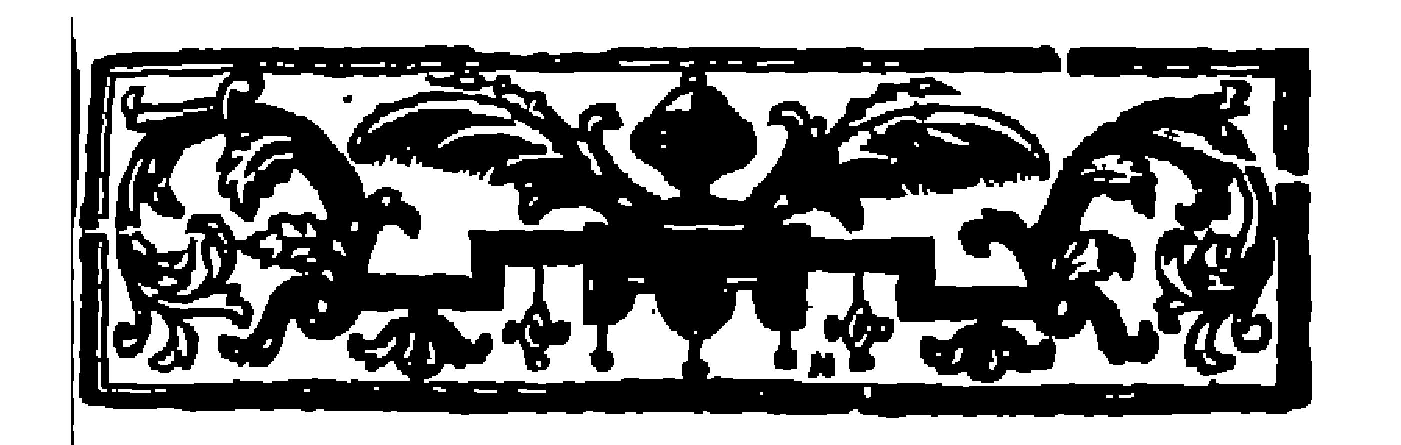


A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

M DCC LXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

EE



LE VOYAGEUR *FRANÇOIS.*

XV. LETTRE.

Suite de la Turquie.



NOTRE premier ſoin, lorſque nous fûmes arrivés à Conſtantinople, fut d'aller rendre compte à M. l'ambaſſadeur des particularités de notre voyage. Il nous offrit un logement dans ſon palais; mais nous le remerciâmes ſous différens prétextes. La vérité étoit que nous ne voulions pas quitter la maiſon du Génois chez qui nous avions toute ſorte de ſatisfac-

tion & de liberté. Cet ami fut enchanté de nous revoir : il fit avertir aussi-tôt le capitaine des janissaires, qui se rendit promptement à Galata.

Au milieu des amusemens que nous procuroient ces deux amis, je fus attaqué d'une fiévre qui me causa d'abord quelqu'inquiétude : elle m'affoiblit au point que je fus obligé de garder le lit. M. l'ambassadeur ayant été informé de ma situation, m'envoya son médecin qui me dit que ma maladie ne provenoit que d'une trop grande fatigue, & que je ne devois songer qu'à me tranquilliser. Ce fut un moindre mal pour moi d'être tombé malade à Constantinople, où j'étois sûr que les secours des médecins étrangers ne me manqueroient pas ; car, dans toute autre ville, j'eusse été réduit à passer par les mains de quelqu'Esculape Juif ou Turc : c'étoit précisément ce que je craignois le plus au monde. Je connoissois le peu de capacité de cette sorte de gens, & j'avois tout lieu d'en redouter les effets. Peut-être avez-vous vu, Madame,

comme l'on traite en France les chevaux & les mulets. Cet art que nous appellons *la maréchalerie*, tient lieu, je crois, dans ce pays, de médecine & de chirurgie. Il n'est pas rare de voir dans les rues de Constantinople, une personne indisposée se faire ouvrir la veine, au pied d'une muraille; mais ce qui m'a étonné le plus, pour ne pas dire effrayé, c'est la grosseur de l'instrument qui sert à faire la saignée. Les Turcs ne sont pas difficiles sur cet article. S'ils sont estropiés ou massacrés par leurs chirurgiens, c'est, disent-ils, parce qu'ils devoient l'être. Nous avons en Europe une façon de penser bien différente, & peut-être moins raisonnable sur les gens de cette profession.

Pour moi, j'en fus quitte pour quelques jours de repos. J'avoue cependant, que, quelque legere que me parût à moi même ma maladie, je ne fus pas tout-à-fait exempt d'inquiétude. J'avois entendu parler, en France, d'une maniere si effrayante, des ravages que cause, tous les ans, la peste dans cette capitale, que j'a-

vois quelque crainte d'en être attaqué. Il faut avoir séjourné un peu de tems à Constantinople, pour être revenu de cette terreur. La peste n'y est pas plus dangereuse qu'une fiévre maligne à Paris. Elle régne ici toute l'année ; mais il faut convenir que c'est aussi la seule maladie qu'on y connoisse. Plusieurs en sont attaqués ; plusieurs en meurent ; un plus grand nombre encore en guérissent. Je trouve la petite vérole incomparablement plus dangereuse dans nos pays d'Europe. Il est vrai qu'on seroit exposé à ce fléau en Turquie, comme en France, sans la précaution que l'on prend ici de la donner aux enfans, avant qu'ils l'ayent naturellement.

On choisit ordinairement, pour faire l'inoculation, le mois de Septembre, c'est-à-dire, le tems qui succede aux grandes chaleurs. Plusieurs vieilles femmes en font leur métier ; elles envoient demander, dans les maisons, s'il y a quelqu'un qui veuille la petite vérole. Les enfans destinés à l'avoir, sont rassemblés, au nombre

de dix-huit ou vingt, dans un même lieu. Une des vieilles vient avec une coquille de noix pleine de matiere variolique de la meilleure espece; elle leur fait, avec une grosse aiguille, une legère ouverture dans une partie du corps, & y insere autant de matiere que peut en porter la tête de l'aiguille. Elle couvre ensuite la plaie d'un morceau de la coquille de noix, & fait la même chose dans d'autres endroits du corps, comme aux bras & aux jambes, mais jamais au visage, de crainte de le défigurer. Les enfans se portent bien les huit premiers jours, pendant lesquels ils jouent & se divertissent avec leurs camarades. Alors la fiévre les prend; ils gardent le lit pendant deux jours; &, huit jours après, ils se portent parfaitement bien. Ils n'ont guères que vingt ou trente grains sur le corps. Les cicatrices qui suppurent considérablement pendant la maladie, attirent tout le venin, & les empêchent d'être marqués.

Quand mes forces furent parfaitement rétablies, je me disposai à faire

un ſecond voyage dans la Turquie, moins dangereux & plus court que le premier. Smyrne, ville conſidérable dans la Natolie, & pluſieurs autres de la même province, ſont ici dans une telle réputation, qu'on ne peut guères ſe diſpenſer de voir ſoi-même les choſes curieuſes qu'on en rapporte. Nous prîmes une barque ſur le canal, & partîmes avec trois marchands que leur commerce conduiſoit à Smyrne, & avec leſquels, pendant notre ſéjour à Conſtantinople, nous avions fait connoiſſance.

Nous côtoyâmes les rivages du Boſphore, laiſſant à notre gauche Scutare & Calcédoine. Au-delà du promontoire de la Propontide, eſt une baie ou golfe fort étendu, au fond duquel eſt la ville d'Iſmid, autrefois Nicomédie. Nous paſſâmes cette baie ayant, à notre droite, l'iſle de Protée, & prîmes terre à quelques milles du golfe de Montonia, à l'endroit où eſt ſituée la ville de ce nom. Elle eſt paſſablement grande & bien peuplée. Les habitans qui ſont fort laborieux, s'adonnent ſur-tout à l'agriculture, &

tirent de leur terroir toute ſorte de grains.

Il étoit environ une heure après midi, quand nous ſortîmes de Montonia. Nous allâmes coucher à Brouſa, après avoir traverſé de grandes plaines fort bien cultivées. Brouſa appellée autrefois *Burſe* ou *Burcie*, ou *Pruſe*, étoit la capitale & le ſiége de l'empire Ottoman, avant que les Turcs ſe fuſſent rendus maîtres de Conſtantinople. Pruſias, roi de Bithynie, celui-là même qui trahit Annibal refugié dans ſes Etats, fut le fondateur de cette ville. D'autres diſent qu'elle fut bâtie par un autre Pruſias, contemporain de Cyrus; & cette opinion eſt aſſez vraiſemblable. Quoi qu'il en ſoit, Brouſa eſt aujourdhui une ville conſidérable, qui peut avoir deux lieües & demie de circonférence : elle eſt dans une ſituation fort agréable, au pied du mont Olympe. Cette montagne eſt la plus haute de la Bithynie & même de toute l'Aſie mineure. Brouſa a encore les mêmes murailles qu'elle avoit ſous les empereurs Grecs. Les

Turcs n'ont point voulu les détruire, par respect pour Orkan, leur premier Sultan, qui mourut dans cette ville & qui y est enterré. On nous fit voir le mausolée de ce prince dans une belle mosquée, dont le chœur est tout entier de marbre. La mosquée d'Aladin est une des curiosités de Brousa : elle est grande, quarrée & bâtie en pierres de taille. La voûte est formée par vingt-cinq petits dômes d'égale hauteur & d'une architecture fort jolie. La ville est environnée de fort beaux jardins, auxquels trois différens ruisseaux, remplis de belles truites, fournissent de l'eau en abondance. Ces jardins sont ombragés de châtaigniers, de noyers & de mûriers qui nourrissent une quantité prodigieuse de vers à soie. Les habitans sont industrieux : ils excellent à broder en or & en argent sur le velours & sur d'autres étoffes précieuses. Les sophas, les coussins, les tapis les plus estimés de la Turquie se font à Brousa.

Nous nous arrêtâmes à une demi-lieue de cette ville, dans le village de

Capligi, à cause des bains d'eau chaude, qui sont renommés dans tous les environs. Les Turcs y ont construit plusieurs édifices, dont les moindres sont pavés & lambrissés de marbre. Le principal de tous, qu'on appelle *le grand bain*, est un beau bâtiment surmonté d'un grand dôme, comme les mosquées. Il est orné, en dedans, de marbre & de porphyre. L'eau qui coule dans les bassins, est naturellement chaude, mais d'une chaleur si violente, qu'on a été obligé de conduire un filet d'eau froide qui rend l'autre plus supportable. Ces bains sont très-fréquentés; & on les prend avec succès, dans certaines maladies. Ayant appris qu'ils étoient salutaires, même pour les personnes qui se portent le mieux, nous eûmes le plaisir de nous y baigner.

Les plus beaux bains des principales villes de Turquie sont entiérement semblables à celui-ci; & en vous le faisant connoître, j'aurai réussi, Madame, à vous donner une idée de tous les autres. Il est composé de deux grandes sales couvertes en

voûte, & embellies de tables & de colonnes de divers marbres. Chacune de ces sales a plusieurs petits cabinets destinés à différens usages. Au milieu de la premiere est un grand bassin de marbre, &, dans un des angles, est un fourneau qui sert pour sécher les chemises & les linges de ceux qui viennent se baigner. Le long des murs, sont placés, de distance en distance, plusieurs siéges couverts de tapis, sur lesquels on se deshabille. Quand on s'est bien lavé dans le bassin, on passe dans une petite sale fort chaude, où l'on sue tant que l'on veut. On va de-là dans la seconde piéce du bain, où est encore un grand bassin de marbre, &, tout auprès, une grande table aussi de marbre, sur laquelle on se couche, pour se faire tirer & étendre les membres. A cette opération en succede une autre qui se fait dans un cabinet voisin, médiocrement échauffé. On se rase le poil par tout le corps, ou bien on se le fait tomber avec une sorte de pâte appellée *rusma ;* après quoi, les mêmes valets qui vous ont étendu les

jointures, viennent vous frotter, depuis les pieds jusqu'à la tête, avec un morceau de camelot ou d'étamine. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu connoître par moi-même des bains de Turquie. Votre curiosité eût été autrement satisfaite, si vous eussiez voyagé dans ce pays. Vous eussiez vu, sans contredit, le plus beau spectacle & le coup d'œil le plus ravissant qui soit dans la nature. Je parle du rendez-vous des dames Turques aux bains publics. Je ne puis vous apprendre, sur cette matiere, que ce que j'en ai entendu dire d'une vieille Françoise établie à Constantinople, & qui étoit, en qualité de femme de chambre, au service d'une ambassadrice d'Angleterre à la Porte. Elle m'assura tenir de sa maîtresse qui avoit souvent assisté à ces bains, tous les détails qu'elle m'apprit à ce sujet. Tout homme qui oseroit pénétrer dans un bain aux heures destinées aux femmes, seroit sur le champ puni de mort. Quand le tems du bain est venu, les dames Turques s'y rendent, chacune avec une esclave, couvertes

de deux voiles qu'on appelle *murlins*, dont l'un couvre tout le visage, à la réserve des yeux; l'autre cache la coëffure, & pend par derriere jusqu'à la ceinture; ensorte qu'il est impossible de distinguer la maîtresse de la suivante. Arrivées au bain, elles quittent toutes leurs habits; & dans l'état de pure nature, semblables aux Graces, ou telles qu'on nous dépeint les Déesses du Paganisme, elles passent quatre heures de suite, occupées chacune selon son goût. Les unes couchées négligeamment, s'entretiennent des nouvelles de la ville, tandis que leurs esclaves, qui sont de jolies filles de dix-sept à dix-huit ans, assises derriere elles, & toutes nues comme leurs maîtresses, s'occupent à tresser leurs cheveux; d'autres se promenent majestueusement dans le bain; quelques-unes prennent du sorbet ou s'occupent de quelque ouvrage de broderie. Elles ne sont guères moins de deux cens. Jugez, Madame, si la vue de tant de beautés réunies & à découvert, a rien au monde qui puisse lui être comparé.

Le bain eſt encore le théatre du luxe, comme il l'eſt des Graces & de la Beauté. Le fard, les eſſences, les perles, les bijoux y ſont étalés ſur les plus riches toilettes. C'eſt-là que les femmes ſe diſputent les unes aux autres le prix de la vanité & de la coqueterie. Il faut avouer qu'elles ſont excuſables. Le bain eſt le ſeul endroit où il leur ſoit permis de ſe faire voir, du moins aux perſonnes de leur ſexe ; & il n'eſt pas étonnant qu'elles s'empreſſent à paroître avec éclat dans un lieu, hors duquel elles ſont toujours voilées.

Je crains que vous ne me faſſiez quelques reproches de vous avoir arrêté ſi long-tems à l'occaſion du village de Capligi : en récompenſe, je vous fais grace des deux journées que nous mîmes à faire le chemin de Lubat ou Loupadi. Cette ville eſt à ſeize lieues de Brouſa, à une journée du mont Olympe. Elle eſt de figure quarrée, mal bâtie, & contient peu d'habitans. Ses murs, ou plutôt les reſtes de ſes murs, laiſſent entrevoir quelque forme de baſtions. Les mor-

ceaux de marbre dont ils ſont incruſtés, pourroient bien être les débris de la ville d'Apollonie.

Nous traversâmes les belles plaines de la Myſie, & vînmes camper ſur les bords du Granique. Cette riviere qui fut le premier théatre de la gloire d'Alexandre, & que la défaite de Darius a rendu auſſi fameuſe que le Tigre & l'Euphrate, étoit alors preſqu'entiérement à ſec. Nous la paſſâmes deux fois à gué; la premiere, dans la Myſie, & la ſeconde, dans les champs Phrygiens, à une journée & demie de Lubat. Nous fîmes encore quatorze à quinze lieues à travers des collines & des vallées, juſqu'à Baſculimbei, gros bourg de la Phrygie, où il ſe fait un grand commerce de coton. En cet endroit, nous nous ſéparâmes de la troupe, pour viſiter Thiatire qui n'eſt qu'à ſix lieues de la route de Smyrne.

Thiatire, dont parle l'Apocalypſe, fut une des premieres égliſes du Chriſtianiſme. Les Turcs, après l'avoir détruite, la rebâtirent ſous le nom d'Akhiſſar. Celui de Thiatire ne

subsiste plus que sur quelques marbres que des voyageurs découvrirent le siécle passé. Nous vîmes plusieurs de ces inscriptions qui ne nous laisserent aucun doute sur le lieu où elle étoit bâtie. Le caravanserai où nous étions logés, conserve encore des vestiges de quelqu'ancien monument. Ce sont des colonnes de marbre avec leurs bases & leurs chapiteaux. Elles ont été posées sans ordre & sans symmétrie, pour soutenir le bâtiment; & il paroît qu'on les a relevées ou apportées dans ce lieu, selon le besoin qu'on en avoit. Les mosquées, les bains, les cimetieres sont pareillement construits, en partie, de ces anciens marbres; mais la même confusion régne par-tout; & ils ne contribuent, en aucune maniere, à l'embellissement de la ville. Akhissar contient tout au plus cinq mille habitans que leur commerce en coton met fort à leur l'aise. Elle est arrosée par sept ruisseaux qui se partagent dans différentes rues & qui se rejoignent à l'extrémité de la ville. N'ayant rien trouvé qui pût piquer notre curiosité,

nous n'y restâmes qu'un seul jour.

Nous passâmes l'Hermus qui prend sa source dans la Phrygie, & qui, après avoir arrosé la campagne de Smyrne, joint ses eaux à celles du Pactole, & se décharge dans la mer de Phocide. Ces deux fleuves ont bien dégénéré. Si l'on en croit les poëtes, ils couloient l'un & l'autre sur un sable d'or. La fertilité des pays par où ils passent, a, sans doute, donné lieu à cette fiction; car, pour le sable d'or, je ne pense pas qu'il y en ait jamais eu. En parcourant ces contrées agréables, j'ai souvent à la main les métamorphoses d'Ovide; & je crois y voir renouveller tous les prodiges dont ces lieux ont été le théatre. Ici, c'est un fleuve rapide qui, fier du riche métal qu'il roule dans ses ondes, s'avance majestueusement dans la mer; plus loin, c'est une riviere folâtre, qui, éprise de la beauté de ses rives, regrette les lieux qu'elle vient de parcourir, & semble vouloir retourner sur ses pas. Mais n'anticipons point sur les objets qui ne sont pas encore sous

nos yeux ; & réservons à parler du Caistre & du Méandre, lorsque nous serons sur les bords de ces fleuves enchantés.

A un mille ou deux de l'Hermus, est la ville de Magnésie, que les Grecs appelloient *Magnetes*, à cause des mines d'aimant qui y étoient abondantes. Elle est située dans la Carie, au pied du mont Sypile. C'est-là que Scipion l'Africain défit Antiochus le Grand, roi de Syrie. La ville est grande & peuplée : son commerce est considérable ; car, sans parler des avantages qu'elle tire du voisinage de Smyrne, la ville de l'Asie la plus commerçante, son terroir est très-fertile, & produit quantité de froment & de coton. Notre séjour à Magnésie ne fut pas de longue durée. Nous nous rendîmes promptement à Smyrne qui n'en est pas éloignée.

Cette ville est une des plus anciennes de l'Orient. Une Amazone appellée *Smyrna*, en fut, dit-on, la fondatrice. Les Lydiens l'ayant prise & détruite, Alexandre le Grand, d'autres disent Antigonus, rebâtit

une autre ville à deux lieues de l'ancienne. Elle fut souvent ruinée depuis, par les fréquens tremblemens de terre auxquels elle est exposée; mais sa position avantageuse & son port favorable au commerce ont engagé les rois & les empereurs à la laisser subsister. Elle est assise sur la pente d'une colline qui domine la mer. Son port, ou plutôt le golfe qui lui sert de port, est le centre du commerce de l'Europe & de l'Asie : il a huit lieues de tour; & les vaisseaux y sont par-tout à l'abri. Nous logeâmes chez un Juif des plus riches de la ville, à qui le Génois, notre ami, nous avoit recommandés. Ce bon Israëlite nous traita fort civilement, & nous persuada qu'on peut trouver dans cette nation, de la générosité & de la politesse. Il n'y a presque à Smyrne que des marchands, dont plusieurs ont amassé des richesses immenses; aussi n'y a-t-il rien de plus curieux, dans toute la ville, que le bazard. C'est un grand édifice, long de plus de cent soixante toises, & percé par plusieurs petits dômes qui don-

nent entrée à la lumiere. La voûte, aussi-bien que les murs, sont de pierres de taille. On trouve dans ce marché, tout ce que l'Orient & l'Occident ont de plus précieux; étoffes de soie & de coton, toiles, draps, serges, fourrures, bois de Brésil & de Campéche, sucre, cannelle, indigo, cochenille, parfums d'Arabie, vernis, porcelaines de la Chine, tout y est en abondance. Les magasins des particuliers sont les plus beaux qu'on puisse voir. Smyrne, enfin, seroit peut-être une des plus belles villes du monde, si les fréquens tremblemens de terre n'y faisoient d'étranges ravages. On dit qu'avant le dernier tremblement, toutes les rues étoient larges, bien percées, pavées de pierre, & coupées à angles droits. Celle qu'on appelle *la rue des Francs*, où logent les Européens, surpassoit en beauté toutes les autres. Elle est encore aujourd'hui la plus belle; mais les maisons n'en sont pas, à beaucoup près, aussi grandes ni aussi régulieres qu'elles étoient alors.

Le caravanserai qui est tout auprès,

du bazard, est vaste & majestueux : il est bâti de pierres de taille, & contient une infinité de chambres & d'appartemens bien distribués. Ces deux édifices sont situés sur le penchant d'une colline, en montant à la forteresse : ils ont été construits des débris d'un théatre antique, qui faisoit un des monumens les plus curieux de la ville : il étoit de marbre blanc & d'une belle architecture. Nous vîmes aussi la place de l'ancien cirque ou *stadium* : il est creusé profondément dans la montagne, au couchant de la citadelle : sa longueur est d'environ cent toises, & sa largeur de dix-huit.

A l'extrémité de la ville la plus prochaine du port, est un petit portique bâti de grosses pierres, où l'on dit qu'étoit la statue d'Homere qui, selon la plus commune opinion, prit naissance dans cette ville. Le nom de *Mélésigenes* qu'on donne à ce grand poëte, vient de la riviere de Mélès qui baigne les murailles de Smyrne. Une jeune aventuriere nommée *Critéis*, eut le malheur, dit-on, d'être chassée

de la ville de Cumes pour quelque action honteuse. Un reste de pudeur l'empêcha de chercher des secours que sa beauté eût pu mettre à haut prix. Elle erra, pendant quelque tems, dans la campagne, se nourrissant de fruits & de racines, & vint faire ses couches sur les bords du Mélès. Son enfant devint aveugle dans la suite, &, pour cette raison, fut appellé *Homere*. Les Grecs de Smyrne embellissent cette histoire de quantité de traits qui prouvent combien ils sont jaloux que le plus grand des poëtes soit né parmi eux. On compte, dans cette ville, environ trente milles ames. Les Turcs en font la moitié, les Grecs le tiers; le reste est composé de Juifs, d'Arméniens & de Francs. L'agriculture n'est pas moins en honneur à Smyrne que le commerce. Les campagnes sont bien cultivées; & la terre produit abondamment du bled, du coton, du vin & des olives.

On trouve, dans les ruines de l'ancienne ville, qui sont à deux milles de la nouvelle, cet animal merveil-

leux, appellé *caméléon*. Notre hôte nous mena chez un caloïer ou prêtre Grec de ſes amis, qui en avoit pluſieurs. Je les obſervai avec attention, & fus témoin des changemens qu'ils contractent ſous les différens objets. Ils prennent plus aiſément les couleurs foncées, telles que le verd, le brun, le noir & le pourpre. Le plus ſouvent ces couleurs ſont confondues & nuancées de taches rouges & blanches. Le caloïer nous fit remarquer que ces changemens ſont plus ou moins ſenſibles, ſelon qu'on irrite plus ou moins le caméléon. Il eſt cependant certain que, ſur un gazon, il devient d'un beau vert, & que, ſi on le met enſuite ſur une piéce de toile blanche, la couleur verte s'éclaircit & eſt tachetée de blanc en quelques endroits. Il ne change point de couleur en dormant; mais lorſqu'il eſt mort, il devient pâle & livide. Cet animal eſt à peu-près de la figure d'un grand lézard. Il a les jambes plus longues & les épaules plus relevées. Sa tête n'a aucun mouvement; mais il a les yeux d'une vivacité &

d'une agilité surprenante. Il se nourrit des mouches qui s'attachent à une sorte de glu qu'il a sur la langue.

Notre dessein, en partant de Constantinople, étoit de ne pas aller plus loin que Smyrne; mais Ephèse qui n'en est éloignée que d'une journée & demie, piqua notre curiosité. Nous passâmes à travers les rochers du mont Mimas, par un chemin que S. Paul coupa, dit-on, de son épée. Nous nous trouvâmes le lendemain à la vue d'Ephèse, sur les bords du Caïstre. Cette petite riviere est parfaitement semblable au Méandre qui est à une grande journée de-là. Elle roule ses eaux transparentes sur une belle plaine qu'elle se plaît à fertiliser, & fait mille replis sur elle-même. Depuis que la Gréce ne produit plus de poëtes, les cygnes ont quitté le Caïstre, & on n'en voit plus sur ses rivages.

Nous fûmes frappés d'admiration, en approchant d'Ephèse. La quantité prodigieuse de marbres dont la plaine est couverte, nous rappelloit l'antique splendeur de cette ville fameuse, qui est réduite aujourd'hui à une for-

tereſſe, & ne fait plus qu'un méchant village. Si je ne craignois, Madame, de paroître ici trop ſçavant, je dirois qu'Ephèſe fut bâtie par les Amazones & augmentée conſidérablement par Andronic, fils de Codrus; que l'architecte Ctéſiphon commença de conſtruire ce fameux temple de Diane, qui paſſoit pour une des ſept merveilles du monde; qu'on employa plus de deux cens ans à le bâtir, & que toutes les villes de l'Aſie mineure contribuerent aux frais de cet édifice. Il avoit, dit-on, quatre cens vingt-cinq pieds de long & deux cens vingt de large: il étoit enrichi de cent vingt-ſept colonnes de ſoixante pieds de haut; &, ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'elles avoient été élevées par cent vingt-ſept rois. L'inſenſé Eroſtrate, dans le deſſein de s'immortaliſer, mit le feu à ce temple la nuit même que naquit Alexandre. Ephèſe eſt encore célebre par le troiſieme concile général, qui y fut tenu, au cinquieme ſiécle, contre Neſtorius qui n'admettoit qu'une Perſonne en Jeſus-Chriſt.

Les

Les Turcs appellent ce village *Ajasalouc* : il eſt aſſis au milieu d'une infinité de débris précieux, où l'on rencontre à chaque pas des piéces de ſtatue, des chapiteaux, des baſes de colonnes. Dans les mêmes lieux où l'Egliſe condamnoit ceux qui briſoient les images, on ne trouve par-tout que les images mutilées des Dieux de l'antiquité. Les marbres y ſont entaſſés les uns ſur les autres.

A travers ces ruines, nous arrivâmes à la Grotte des ſept Dormans, qui eſt au bas de la montagne, du côté du temple de Diane. On raconte que ſept Chrétiens, fuyant la perſécution de Dioclétien, ſe retirerent dans cette grotte, & y dormirent deux cens ans. A leur reveil, ils trouverent les choſes tellement changées à Ephèſe, que non-ſeulement ils n'y reconnoiſſoient plus les édifices, mais qu'ils n'entendoient même plus la langue du pays. Un pareil ſommeil n'eût pas produit en France un plus grand changement.

De la Grotte des ſept Dormans, nous allâmes au temple de Diane,

qui en eſt proche. Il ne reſte plus que les fondemens, dans leſquels nous deſcendîmes avec beaucoup de peine, parce que le terrein eſt fangeux & humide. Nous nous trouvâmes bientôt ſous des voûtes en ſi grand nombre, que nous courions riſque de nous égarer. Les chauves-ſouris dont elles ſont remplies, & que la lumiere de nos flambeaux attiroit ſur nous, précipiterent notre retraite. Nous reprîmes le chemin de Smyrne, où nous nous embarquâmes ſur une galere Turque, pour retourner à Conſtantinople.

J'appris de pluſieurs perſonnes du bâtiment, que la peſte, ce fléau terrible, qui cauſe, tous les ans, dans cette capitale, les plus grands ravages, avoit commencé à s'y faire ſentir pendant notre ſéjour en Natolie, & que le Grand-Seigneur ſe diſpoſoit à aller reſpirer un air plus ſain à Andrinople. Je ne ſuis pas ſurpris que cette contagion ſoit ſi fréquente à Conſtantinople; la mal-propreté des rues, qui eſt, comme je l'ai dit, extrême, pourroit bien la faire naître.

La malignité de l'air qui ſe trouve concentré dans ces rues étroites, l'entretient & la perpétue. Les Turcs ne prennent aucune précaution contre ce mal contagieux. Le même ſyſtême qui leur fait affronter la mort dans les combats, les empêche de la fuir dans l'enceinte de leurs murailles. Perſuadés que tout ce qui arrive dans le monde, arrive néceſſairement, ils enviſagent les maux ſans crainte & les reçoivent ſans murmurer. Le Sultan ne permet pas à ſes femmes d'être ſi philoſophes. Aux moindres apparences de danger, il les met à l'abri dans quelque ville de l'empire, & il s'y tranſporte lui-même avec ſes principaux officiers. Nous crûmes devoir ſuivre une ſi ſage conduite. Quand nous fûmes près des Dardanelles, nous quittâmes le vaiſſeau, & prîmes un petit bâtiment à rames, pour nous conduire Salonichi, d'où nous eſpérions nous rendre en peu de tems à Andrinople. Nous euſſions pu facilement prendre une route moins longue & débarquer dans

qaelque port de la Thrace ; mais rien ne nous preſſoit, & nous voulions voir Theſſalonique.

Nous fûmes bientôt dans le golfe Therméen, au fond duquel cette ville eſt ſituée : elle eſt la capitale de toute la Macédoine, ce royaume fameux, d'où ſortit le conquérant de l'Aſie. Les Romains la poſſéderent, pendant pluſieurs ſiécles, juſqu'à l'empereur Andronic qui la céda aux Vénitiens. Amurat I l'enleva à ceux-ci; & les Turcs en ſont demeurés paiſibles poſſeſſeurs. Ils l'appellent *Salonichi* : ſes murs ont dix milles de circonférence, & ſont flanqués de redoutes & de baſtions. Il y a, du côté de la terre, une fortereſſe appellée *les ſept Tours* & conſtruite de même que celle de Conſtantinople; mais ce qui donne encore à cette ville une ſorte de conformité & de reſſemblance avec la capitale, c'eſt la petiteſſe & la puanteur de ſes rues. Au reſte, elle ne manque pas de beaux édifices. On compte à Salonichi quarante-huit moſquées, trente égliſes

Gréques & trente-six synagogues. Les Juifs sont à la tête du commerce qui est des plus étendus.

L'église cathédrale appellée *Saint-Demitre*, est un fort beau vaisseau: elle est formée de deux édifices bâtis l'un sur l'autre, & qui sont comme deux églises séparées. Celle d'en-haut étoit pavée de mosaïque, dont il reste encore plusieurs morceaux. Vous aurez peine à concevoir, Madame, le nombre des colonnes de marbre, de jaspe, de porphyre, qui soutiennent ce double édifice. Nous en comptâmes jusqu'à mille; & il y en a probablement plusieurs qui nous sont échappées.

Le terroir de Thessalonique, &, en général, toute la province abonde en grains de toute espece, en bois & en bestiaux. Les délicieux vallons de Tempé, si vantés par les poëtes, sont dans cette partie de la Macédoine qu'on appelle *Thessalie*. L'Ossa, l'Olympe, le Pélion, le Pinde, ces montagnes fameuses, dont les Titans s'armerent contre les Dieux, rendront à jamais ce pays mémora-

ble. Les Macédoniens passoient autrefois pour être aussi sçavans que braves ; ils ne sont aujourd'hui ni l'un ni l'autre.

Nous ne restâmes que huit jours à Thessalonique, au bout desquels, nous nous acheminâmes vers la Thrace. Nous passâmes le fleuve Strymon qui sépare cette province de la Macédoine, & nous rendîmes à Andrinople où la cour ne faisoit que d'arriver. Andrinople fut fondée par Oreste, fils d'Agamemnon, roi d'Argos & de Mycènes. Ce prince poursuivi, comme disent les poëtes, par les Furies vengeresses de la mort de sa mere, & ne pouvant demeurer dans sa patrie où tout lui rappelloit l'image de son crime, vint en Thrace avec le plus de Grecs qu'il put rassembler, & y bâtit une ville qu'il appella *Oresta.* Elle conserva ce nom jusqu'au régne de l'empereur Adrien qui l'aggrandit & l'embellit extraordinairement. Voici à quelle occasion. Etant devenu fou, & voulant, à quelque prix que ce fût, guérir d'une si triste maladie, il envoya

consulter l'oracle qui lui ordonna de *débusquer un furieux de sa maison.* L'empereur obéit, & fit d'Oresta une ville toute nouvelle, qu'il appella *Andrinople.* Au commencement du treizieme siécle, elle fut érigée en empire sous Théodore Lascaris. Quelques années après, Amurat, Sultan des Turcs, sous prétexte de donner du secours à Jean Paléologue, empereur d'Orient, s'empara de la Bulgarie, de la Servie, d'une partie de la Thrace, & établit le siége de son empire à Andrinople.

Cette ville est fort agréablement située sur le penchant d'une colline & dans un beau vallon que la nature a pris soin d'embellir elle-même. Il est arrosé par trois rivieres qui prennent leur source dans les montagnes voisines, & qui portent avec leurs eaux la fertilité & l'abondance. Vous jugez bien, Madame, qu'une position aussi avantageuse contribue beaucoup à la pureté de l'air : il y est, en effet, des meilleurs & des plus sains. Les habitans jouissent d'une santé parfaite, & ils parviennent pres-

que tous à une extrême vieilleſſe. Nous eûmes des nouvelles du Génois, par notre bon ami le capitaine que les devoirs de ſa charge attachent à la ſuite de la cour. Celui-ci fut charmé de nous revoir ; il nous accompagna à Andrinople, comme il avoit fait dans la capitale, & ſe montra, juſqu'à la fin, ami fidele & obligeant.

Les Turcs nomment cette ville *Adranah* ou *Edreneh :* elle s'aggrandit tous les jours ; & les voyages fréquens qu'y fait le Grand-Seigneur, y attirent beaucoup de monde. Les bâtimens ſont, en général, plus beaux qu'à Conſtantinople. Le bazard ſurpaſſe tous les autres : les voûtes qui le compoſent, ſont d'une grandeur & d'une beauté ſinguliere. Il y a auſſi pluſieurs moſquées royales. Celle du Sultan Sélim eſt la plus curieuſe ; elle eſt ſoutenue, en dedans, ſur quantité de colonnes de marbre & de porphyre. Les minarets du dôme ſont les plus hauts que j'aie vus ; ils dominent ſur toute la ville. On y voit une quantité prodigieuſe de tourterelles

& de cigognes ; elles ſont preſque auſſi communes ici, & auſſi privées, que les poules dans nos villages de France. Le reſpect ſingulier qu'ont les Turcs pour ces oiſeaux, eſt cauſe qu'ils mutiplient beaucoup & qu'ils ſont impunément leurs nids au pied des maiſons & ſous les fenêtres. Les tourterelles ſont en vénération, pour leur innocence ; & l'on reſpecte les cigognes, parce qu'on eſt perſuadé qu'elles vont, tous les hivers, en pélerinage à la Mecque. C'eſt un bonheur, diſent les Turcs, pour les maiſons où ces oiſeaux font leurs nids ; elles ſont préſervées, pendant toute l'année, du feu & de la peſte.

On voit, aux environs d'Andrinople, & ſur-tout parmi les Grecs, ces images riantes, ces peintures gracieuſes & naïves de la nature, que nous liſions quelquefois enſemble dans les poëſies d'Homere & de Théocrite. Je n'ai pu voir, par exemple, les danſes des villageoiſes Gréques, ſans me repréſenter ces chœurs de Nymphes où préſidoit la Déeſſe des bois, ſur les bords de l'Eurotas. La plus belle

fille, ou la plus diſtinguée, mene la danſe, & chante des airs fort gais, auxquels répondent, en chœur, les autres filles qui la ſuivent. Rien n'eſt ſi ordinaire que de voir dans les campagnes, des bergers ſoupirer de tendres chanſons pour leurs maîtreſſes. Ils ont conſervé les anciens inſtrumens dont parlent les poëtes : les chalumeaux, les flûtes, les muſettes font leurs amuſemens & leurs plaiſirs. J'en ai vu qui s'occupoient à faire des guirlandes de fleurs pour celle de leurs brebis qu'ils chériſſent le plus. Ils ſont preſque toujours couchés à l'ombre, au bord de quelque ruiſſeau, où ils s'amuſent entr'eux à différens jeux, tels qu'étoient ceux des premiers habitans du pays. Les Turcs eux-mêmes ont adopté quelques uns des uſages de l'antiquité. Le ceinturon des Grands, composé des plus riches étoffes & orné de broderie, rappelle à l'eſprit celui de Ménélas. Le voile blanc que portent les dames Turques ſur leur tête, repréſente parfaitement celui d'Helene. Cette princeſſe Troyenne nous eſt dépeinte

dans Homere, occupée à broder au milieu de ſes ſuivantes ; & c'eſt encore un uſage obſervé, dans les harams & dans les bains, parmi les dames de Turquie. Je ne finirois pas, ſi je voulois rapporter toutes les reſſemblances que j'ai remarquées dans les coutumes de ce pays avec celles des premiers tems.

Tandis que nous viſitions les principaux quartiers d'Andrinople & ſes environs, accompagnés de notre capitaine, on vint nous avertir que l'ambaſſadeur de France ſouhaitoit de nous parler. Nous nous rendîmes ſur le champ à ſon palais ; &, après les politeſſes accoutumées, il nous dit qu'il devoit avoir, dans deux heures, une conférence avec le premier miniſtre de la Porte, & que nous lui ferions plaiſir d'être de ſa ſuite. C'eſt un uſage en Turquie que, lorſqu'un ambaſſadeur marche en cérémonie, tous ceux de ſa nation lui faſſent cortége. Notre place fut aſſignée parmi les gentilshommes de ſon Excellence, & nous nous diſposâmes

à en remplir les fonctions. L'ambassadeur monta seul à cheval, pour se rendre au palais; & nous le suivîmes à pied, avec tous les Francs qui étoient alors à Andrinople. Plusieurs officiers du Visir vinrent au-devant de nous, & nous conduisirent dans une grande chambre, voisine de la sale d'audience. Nous attendîmes un bon quart d'heure, au bout duquel on nous introduisit dans la sale. L'ambassadeur s'assit sur un fauteuil, vis-à-vis de la place du Visir; & celui-ci entra, un moment après, par une autre porte. Alors on présenta aux deux ministres & à leur suite, des confitures & du café. Dans les audiences que donne le Grand-Seigneur, on sert, au lieu de café, un repas magnifique dans de grands bassins d'argent, remplis de plats de la plus belle porcelaine de la Chine. J'attendois, avec impatience, qu'on donnât le signal pour se retirer. Je m'ennuyois d'être debout; car, dans ces cérémonies, il n'y a que l'ambassadeur & le grand visir qui soient assis. Nous les

laiſſâmes converſer enſemble, pendant une bonne heure, avec chacun leur drogman ou interprete, & leur ſecrétaire. L'audience finie, on vint nous avertir de rentrer. Le grand Viſir, pour faire plus d'honneur à l'ambaſſadeur, ordonna qu'on nous préſentât le ſorbet & l'eau de roſe, après qu'on auroit ſervi l'un & l'autre à ſon Excellence. La quantité d'ambre, dont le ſorbet étoit rempli, m'empêcha de trouver cette liqueur auſſi agréable qu'elle l'eſt pour les Turcs. Je ne fis que tremper les lévres dans la taſſe, & la rendis auſſi-tôt. Mes compagnons firent tous de même. L'eau de roſe fut moins épargnée. Nous nous en laiſſâmes verſer dans les mains & ſur nos mouchoirs tant qu'il plut aux valets du Viſir. L'ambaſſadeur ſortit enſuite, & nous nous en retournâmes dans le même ordre que nous étions venus.

C'eſt aſſez vous entretenir, Madame, de deſcriptions. Sçachons tirer au moins quelque fruit de nos voyages. Il eſt tems que je paſſe aux uſa-

ges & aux mœurs des Turcs, & que je vous fasse connoître plus particuliérement une nation que ses conquêtes rendent aujourd'hui un des plus puissans peuples du monde. Ce sera le sujet de ma premiere lettre. Je ne vous l'écrirai que lorsque je serai de retour à Constantinople, où les mauvaises nouvelles que je reçois de la santé du Docteur, m'obligent à me rendre incessamment. Je profiterai, pour cela, du départ prochain de M. l'ambassadeur.

Je suis, &c.

A Andrinople, ce 19 *Septemb.* 1737.



XVI. LETTRE.

SUITE DE LA TURQUIE.

ON a attribué à la diverſité des climats la différence des caracteres, des mœurs & des goûts de leurs habitans. Mes voyages en Turquie m'ont convaincu, Madame, de cette vérité. Répandus dans tant de vaſtes pays, les Turcs ne ſont point par-tout les mêmes. Ceux d'Europe ſont laborieux, induſtrieux, vaillans; les Aſiatiques, au contraire, ſont lâches, pareſſeux, efféminés. Ceux-ci vivent dans une ignorance profonde des ſciences & des beaux arts: ceux-là commencent à les cultiver; mais duſſent-ils y faire des progrès, ils ne répareront jamais le tort que leurs ancêtres firent aux lettres, en les exilant de ces beaux pays où elles avoient régné avec tant de gloire.

Les Turcs, en général, ſont faſtueux, durs, avares, hypocrites, diſſimulés, & ſi adonnés au vice de

l'incontinence, que les femmes, quoiqu'ils en ayent plusieurs, ne suffisent pas toujours à leurs plaisirs. Leur avarice a recours à toutes sortes de moyens, souvent même aux plus criminels, pour acquérir des richesses; mais ils les répandent de même, lorsqu'il s'agit de satisfaire ou leur goût pour la volupté ou leur luxe pour les habits.

L'habillement des hommes consiste en un caleçon, une chemise longue, coupée à-peu-près comme celles des femmes d'Europe, & un doliman ou sorte de soutane qui pend jusqu'à la cheville du pied, & dont les manches sont courtes & étroites. Ils l'arrêtent au-dessous de la poitrine avec une ceinture. Cette ceinture est d'une grande utilité. Ils y attachent leurs mouchoirs, leurs poignards, &, dans les replis qu'elle forme, ils serrent leur argent, leur tabac & leurs papiers. Par-dessus le doliman, ils mettent une robe appellée *féredge*, à manches longues & larges. Ce féredge est d'étoffe très-fine pendant l'été, & doublée de ri-

ches fourrures en hiver. Ils ont des bas de drap, &,par-dessus,des chaussons de cuir, en forme de brodequins. Leurs souliers qu'ils appellent *Pabouches*, sont des especes de pantoufles. Leur coëffure est fort chargée & très-ample : ce sont des dômes que leurs bonnets. Je ne sçais s'il ne faut pas presque autant d'étoffe pour leur turban que pour leur robe. Une tête Françoise s'accommoderoit peu d'une pareille coëffure. Les Turcs la trouvent fort commode ; comme ils ne portent jamais de cheveux, ils ont besoin d'être couverts.

La maniere de saluer des Turcs diffère autant de la nôtre que leurs habits. Ils mettent la main sur l'estomac, & s'inclinent un peu, pour marque de respect ou d'amitié. Les femmes saluent de même que les hommes. Leur habillement est à-peu-près le même ; elles n'ont de plus, qu'une chemisette piquée, qui leur tient lieu de jupon. Elles laissent croître leurs cheveux dont elles font plusieurs tresses qui pendent sur leurs épaules. Elles ont sur la tête un petit

bonnet de carton doré, couvert d'un voile qui leur tombe jusqu'aux genoux.

Les Turcs sont généralement assez modérés dans leur maniere de vivre & de se nourrir. Je laisse à part les festins dans lesquels ils ne manquent guères de s'enyvrer; mais, dans les repas ordinaires, ils se nourrissent de mouton, de pois & de riz. Ils aiment beaucoup les épiceries, & toutes leurs sauces sont de haut goût. Après le repas, ils boivent de l'eau ou du lait aigre. Le sorbet est pour ceux qui vivent dans une certaine aisance. Aux promenades comme dans leurs logis, ils ont toujours la pipe à la bouche; & soit par un excès de propreté, soit par un goût plus singulier encore, ils avalent leur salive que la fumée du tabac doit rendre fort désagréable.

Dans plusieurs villes de Turquie, les lits sont placés dans la cour, ou sur le faîte de la maison fait en terrasse. En hiver, ils couchent dans leur appartement le plus bas. Il y a toujours une lampe allumée, & souvent jusqu'à

deux poëles de charbon. L'habitude les ſauve, à cet égard, de toute incommodité. S'il leur arrive de s'éveiller durant la nuit, ils prennent une taſſe de café qu'on leur tient tout prêt, fument, & mangent un morceau de pâtiſſerie ſucrée. Ils ont un ſecret fort ſimple pour s'endormir : c'eſt de ſe faire lire quelques morceaux de leurs poëtes,ou raconter quelques hiſtoriettes tirées des Soirées Arabes. Si cet uſage s'introduiſoit en France, on y trouveroit des ſecours non moins abondans contre l'inſomnie.

Les arts méchaniques ſont cultivés en Turquie : on y excelle ſur-tout dans la pelleterie, la tannerie & la teinture. Celle-ci eſt la plus perfectionnée. Ils ont quantité de fabriques de ſoie, de laine & de coton que leur pays produit en abondance. Leurs horlogers ſont preſque tous Arméniens,Juifs ou Francs. On avoit établi une imprimerie à Conſtantinople, la ſeule qui fût dans tout l'empire; mais elle n'a pu s'y maintenir. Ce n'eſt pas que les Turcs n'en con-

noissent bien l'utilité ; mais ils disent qu'en recevant cet art, ils feroient perdre la fortune à plus de cent mille écrivains ou copistes.

Je vous ai déja fait entendre, Madame, que les Turcs n'ont plus tant d'éloignement pour les sciences. Depuis quelques années même, ils se mêlent d'écrire; & l'histoire de leur vie est ce qui les occupe d'abord. Rien n'est plus plaisant que ces sortes de productions. J'eus la curiosité de me faire traduire l'histoire d'un bacha & celle d'un cabaretier de Constantinople. Cette derniere étoit remplie d'aventures aussi rares que celles du bacha. L'amour, & quel amour, Madame, que celui d'un cabaretier Turc ! tenoit les deux tiers de cette bizarre composition. Dans sa jeunesse, il avoit été corsaire, & s'étoit enrichi par la prise de quelques Malthoises qu'il avoit vendues au Grand Caire. Ses combats, ses victoires sur l'un & sur l'autre sexe l'avoient rendu fameux. De retour d'Egypte, il avoit perdu son brigantin, par le peu d'adresse de ses ma-

telots ; & se voyant sans ressource, il s'étoit fait médecin. Revêtu de cette nouvelle dignité, il avoit parcouru toute la Turquie & toute la Perse. Son mérite l'avoit fait appeller dans le serrail d'Ispahan, où il avoit fait des cures merveilleuses. Bref, il devint esclave, maître d'hôtel, & enfin cabaretier. Tel est le précis de cette histoire qui est ici une des plus estimées, non par la délicatesse & l'élégance du style, mais par la singularité des faits & les images lascives, dont l'auteur avanturier a enrichi son ouvrage. Il est souvent fait mention, dans l'histoire de ce cabaretier, des lettres amoureuses qu'il écrivoit à ses maîtresses. Rien n'est plus ingénieux ni d'une invention plus commode, qu'une lettre d'amour, écrite à la maniere des Turcs. Il n'est besoin ni d'encre ni de papier. On envoie à la personne à qui l'on écrit, une bourse où sont arrangés, par ordre, une perle, un caillou, du bois, du poivre, du girofle ou toute autre chose, dont le nom, en langue Turque, exprime un sens

parfait, & souvent même un ou plusieurs vers. J'ai une de ces lettres que je conserve précieusement. La premiere piéce est un grain de raisin, la seconde, une paille, &c. Voici leur signification :

Uzum, raisin :
Cela veut dire : mes yeux.
Hazir, une paille.
Souffrez que je sois votre esclave.
Pul, jonquille.
Soyez sensible à mon amour.
Giro, une allumette.
Je brûle, je brûle; ma flamme me consume.
Kihat, papier.
Mes sens s'égarent à chaque instant.
Til, fil d'or.
Je me meurs; venez promptement.

» Mes yeux, souffrez que je sois » votre esclave ; soyez sensible à mon » amour ; je brûle, je brûle ; ma » flamme me consume; mes sens » s'égarent à chaque instant; je me » meurs ; venez promptement.

Cette lettre vous donnera, sans doute, une bien haute idée de la richesse de la langue Turque; mais ne vous y trompez pas, tous ces mots sont, pour la plûpart, Arabes; & l'Arabe est, en effet, une des plus riches langues du monde. On s'en sert, en Turquie & en Perse, principalement pour les vers & les chansons, parce qu'elle prête beaucoup à la poësie. Les noms sur-tout, qui expriment une perle, un rubis, un diamant, ont les plus jolies significations, telles que, *la plus belle des jeunes*, *globe de lumiere*, &c. Peu s'en faut que je ne fasse ici un recueil des différens termes qui m'ont le plus frappé par le sens qu'ils renferment; mais je crois que ce que je vous en-ai dit, suffit pour vous faire juger du reste.

Les Turcs s'appliquent à la logique, à la jurisprudence & à l'étude des langues, telles que l'Arabe & le Persan. Ils ont plus de six vingt colléges à Constantinople; mais la plûpart sont aujourd'hui des écoles de libertinage & de débauche. Leur

musique est encore dans son enfance; je ne sçais même si elle se perfectionnera jamais : leurs prêtres font tous leurs efforts pour la leur rendre odieuse. Ils craignent qu'on ne déserte les mosquées, pour courir au concert. La flûte douce est, de tous les instrumens, celui que les Turcs semblent haïr le moins. J'ai vu encore à Constantinople une sorte de luth à trois cordes, dont ils touchent legérement, mais sans goût & sans mesure.

La divination & l'astrologie judiciaire sont les sciences les plus répandues. On voit, dans la plûpart des rues & des carrefours, des devins qui disent aux passans leur bonne aventure. Leur maniere de deviner n'est pas fort mystérieuse. Je me suis arrêté plusieurs fois, pour en être témoin. Ils prennent une poignée de féves sans compter; ils les comptent ensuite; & leur nombre examiné dans un livre de divination, décide du bon ou du mauvais sort des particuliers.

Les femmes Turques sont communément

munément belles & bien faites : leur blancheur naturelle se conserve aisément; car si ce n'est pour aller au bain, elles restent toujours dans leur haram ou serrail. La privation du plaisir & de la liberté fait qu'elles desirent l'un & l'autre avec une sorte de fureur. Trouvent-elles le moyen de se faire voir à un jeune esclave? Elles le flattent, le corrompent, & cherchent avec lui ce qu'elles ne peuvent trouver ailleurs. Un mari n'est sûr de sa femme, qu'autant qu'elle ne quitte point la compagnie des eunuques ou de ses semblables. Mahomet, qui connoissoit bien leur foiblesse, voulut que ceux qui suivroient sa religion, y trouvassent de quoi se consoler de leur infidélité. Il leur permit d'avoir quatre femmes légitimes & autant de concubines qu'ils pourroient en entretenir. Un Mahométan peut pousser ce point de religion aussi loin que ses facultés le permettent; mais la femme a droit de citer son époux en justice, s'il refuse de lui donner des gages de son amour, au moins

une fois par ſemaine; faute d'autres reſſources, elle a quelquefois recours à celle-ci. La même loi qui donne aux Muſulmans la liberté d'avoir pluſieurs femmes, leur accorde auſſi celle de les quitter. Le divorce, ainſi que le mariage, ſe traite devant le juge ſéculier. Quand c'eſt la femme qui demande la ſéparation, elle prend, dit-on, en main une de ſes pantoufles, & la renverſe; on entend ce que cela veut dire.

Le droit de ſucceſſion ne varie point en Turquie comme en France, ſelon les différentes provinces. Le Grand-Seigneur perçoit d'abord ſes droits ſur l'héritage, qui ſont de trois pour cent : le reſte ſe partage en ſept lots, dont deux ſont pour la veuve du défunt, trois pour les enfans mâles, & deux pour les filles. La veuve jouit de tout le bien, ſi les enfans ſont en bas-âge; mais dès qu'ils ont atteint quinze ans, les filles comme les garçons, elle eſt tenue à rendre à chacun ſa part de la ſucceſſion.

Quant au Grand-Seigneur, quoi-

qu'il ne contracte aucun engagement avec ses femmes, c'est toujours l'aîné de ses fils qui lui succede, à moins qu'il n'ait désigné un autre successeur, qui doit néanmoins être pris dans sa famille. Dès que le nouveau Sultan est monté sur le trône, il songe à s'y affermir par la mort de ses plus proches parens. Il en conserve cependant, pour l'ordinaire, quelques-uns, jusqu'à ce qu'il lui soit né un enfant mâle. Ce monarque est despotique comme tous les autres Souverains de l'Orient : sa volonté, ou, pour mieux dire, son caprice, fait la loi. Les Turcs croient bonnement que leur Sultan est infaillible; ce qui n'empêche pas qu'il ne dépende lui-même des janissaires. La négligence du gouvernement à réprimer cette soldatesque insolente, lui a fait croire qu'elle pouvoit tout oser.

Ce n'est que pour les Grands, qu'on n'observe en Turquie aucunes formalités dans la punition des coupables. Il y a une chambre souveraine de justice, où sont portées les

affaires des particuliers. Ce conſeil appellé *divan*, eſt compoſé du grand viſir qui en eſt le chef, des deux cadilerſquers ou ſurintendans de la juſtice, des autres viſirs & des ſecrétaires d'Etat. Le Grand-Seigneur n'aſſiſte point à ces ſéances; mais il peut tout voir & tout entendre ſans être vu, par le moyen d'une jalouſie pratiquée au-deſſus de la place du premier miniſtre. Tous ceux qui ſont du divan, & même les janiſſaires, qui ſe tiennent au nombre de plus de quatre mille dans la ſeconde cour où l'aga reçoit leurs requêtes, ſont traités aux dépens du Grand-Seigneur. J'eus occaſion d'entrer au palais, un jour que l'on faiſoit la montre des janiſſaires. C'eſt un ſpectacle ſingulier que de les voir courir après leurs gamelles poſées à terre, devant la porte du conſeil. On dit que quand ils y vont lentement, c'eſt une marque de rebellion. Le ſeul moyen de les appaiſer, eſt de faire étrangler les miniſtres dont ils ſont mécontens.

Outre ce premier tribunal, il y

a encore ceux des juges particuliers, appellés *Cadis*. Les cadilesquers qui sont établis souverains juges, l'un sur les provinces de l'Europe, l'autre sur celles de l'Asie, veillent à l'administration de la justice dans tous ces tribunaux. Ce sont eux qui nomment les cadis & qui les déposent, quand ils ont manqué à leurs devoirs. Le desir seul de m'instruire, me porta à assister plusieurs fois aux décisions de ces juges particuliers, dans différentes villes de l'empire. Ils ont le pouvoir de condamner à mort sans appel. Cette sévérité a lieu sur-tout contre les voleurs : il n'y a pour eux ni grace ni adoucissement ; aussi se fait-il moins de vols à Constantinople qu'à Paris. En Turquie, dès qu'on est volé, on fait sa déclaration au juge chargé de découvrir le coupable. S'il échappe aux poursuites, on fait payer la valeur du vol aux particuliers de la rue, si c'est à la ville, ou, si c'est à la campagne, aux villages les plus voisins du lieu où il s'est commis. Ne croyez pas cependant, Madame,

que la perſonne volée en ſoit plus à ſon aiſe. La juſtice relâche rarement l'argent qui paſſe par ſes mains. On obſerve la même choſe pour le meurtre. Les particuliers les plus proches du quartier où il s'eſt commis, payent le prix du ſang de la perſonne aſſaſſinée; ainſi on a grand intérêt à ce que le meurtrier ſoit arrêté. J'oubliois une particularité qui fait beaucoup d'honneur à ce peuple. Ils n'ont ni avocats, ni procureurs, ni notaires : on plaide ſoi-même ſa propre cauſe; & quant aux actes & aux contrats, on les paſſe chez le juge ou chez le mouphti.

Les exécutions ſont fréquentes dans ce pays. j'en ai vu moi-même un grand nombre, pendant le tems que j'y ai déja demeuré. La baſtonade ſe donne pour la moindre faute. On étend le coupable ſur le dos, & deux hommes robuſtes le frappent ſur la plante des pieds, juſqu'à ce qu'ils ayent ordre de ceſſer. Les arrêts de mort, prononcés par le Grand-Seigneur, s'exécutent promptement, & ne laiſſent guères ſouffrir

ſe patient. Des muets lui préſentent un cordon, & il eſt le maître de s'étrangler lui-même; ſinon, ces meſſieurs lui prêtent leurs ſervices.

Ce ſupplice eſt pour les viſirs, les bachas & les grands officiers de l'empire. Un particulier convaincu de vol, d'aſſaſſinat ou de quelqu'autre crime ſemblable, n'en eſt pas quitte pour le cordon : il eſt brûlé ou empalé. Ce dernier genre de mort n'étant pas connu en Europe, je vais vous dire, Madame, ce que derniérement mes yeux ne purent voir ſans horreur. Un eſclave qui, pour ſon malheur, n'étoit pas eunuque, fut ſurpris de nuit avec une des femmes de ſon maître. Je paſſois dans ce quartier comme on le conduiſoit chez le juge : je m'arrêtai un inſtant, pour m'informer de ce que c'étoit. L'eſclave ſortit preſqu'auſſitôt de la maiſon du cadi, & on me dit qu'il alloit être exécuté. Cette juſtice, diſois-je, eſt bien prompte; mais ma ſurpriſe ceſſa, quand je fis réflexion que le criminel étoit pauvre & eſclave, ſon maître riche,

& ſon juge peu opulent. Lorſqu'on fut arrivé au lieu du ſupplice, on dépouilla le coupable, & on l'étendit à terre ſur le ventre. L'exécuteur lui ouvrit le fondement d'un coup de raſoir, & fit entrer dans la plaie, à grands coups de maſſue, un pal ou pieu pointu, long de huit pieds, & gros comme la jambe. Lorſque l'extrémité du pal eut percé l'épaule droite du patient, on l'éleva de terre, les mains attachées au pal; &, dans ce pitoyable état, la populace l'accabloit d'injures. Ce trait ſeul, Madame, vous peint la cruauté de ce peuple barbare.

La principale occupation du mouphti eſt de répondre aux conſultations qu'on lui fait ſur les différens points de la loi. Il ne juge pas; mais ſes déciſions ſont d'un grand poids; & l'empereur a pour lui beaucoup de déférence. Ce pontife étoit autrefois ſi puiſſant, qu'il étoit redouté du Sultan même. On eſt bien revenu de cet abus. Le mouphti décide toujours; mais le Grand-Seigneur laiſſe agir ſon viſir comme il lui plaît.

Toute l'autorité du Souverain réside dans ce premier ministre qui seul gouverne l'Etat. Il juge en dernier ressort, régle le commerce, administre les finances & commande les armées. Son maître, qui a bien d'autres occupations dans son serrail, se repose sur lui de tout; mais, au moindre mécontentement, il le fait étrangler; & cette politique rigoureuse prévient les inconvéniens qui pourroient naître d'une puissance si absolue.

Les autres Grands de l'empire, les gouverneurs, les officiers ou ceux qui aspirent à ces charges, sont compris sous le titre de *Pachas*. Les plus considérables ont le droit de faire porter devant eux une sorte d'enseigne qui les distingue par-dessus tous les autres. C'est un grand bâton au bout duquel sont attachées trois queues de cheval : de-là vient qu'on les appelle *Pachas à trois queues*. Ce n'est ni par la naissance, ni par les richesses, qu'on parvient à ces dignités. Ces avantages, les seuls qu'on estime parmi les nations po-

lies, sont, pour l'ordinaire, en Turquie, autant d'obstacles à l'élévation de ceux qui les possedent. Plus un gouvernement est arbitraire, plus on a lieu de craindre que les sujets ne deviennent trop puissans. Sur ce principe, les empereurs Ottomans entretiennent toujours, dans leurs serrails, un corps de pages appellés *Ichoglans*, qui sont presque tous étrangers, & qui ne connoissant ni parens, ni religion, ni patrie, n'ont d'ordinaire d'autre passion que celle de servir leur maître. Ceux d'entre ces pages qui se distinguent le plus par leur esprit & par leur adresse dans les exercices qu'on leur fait apprendre, sont choisis pour commander les armées ou pour gouverner les provinces. Ils ne tardent guères à amasser des richesses immenses dans des postes aussi importans; mais rarement elles passent à leur postérité. Le Grand-Seigneur qui se dit le frere aîné de tous les Grands de son empire, fait valoir ses droits dans la succession; & les enfans ont peu de part à la fortune

de leur pere. Si quelque Pacha donne, de son vivant, quelqu'ombrage par son trop grand crédit, l'empereur lui fait épouser une princesse de son sang. Cet honneur s'achete bien cher. Le pauvre mari devient souvent le jouet de cette beauté orgueilleuse ; & il ne lui est pas permis de se plaindre de ses caprices & de ses extravagances. Par respect pour le sang Ottoman, il est obligé de ne lui rien refuser de tout ce qu'elle demande : il se ruine en bijoux, en pierreries ; & quand il lui a assigné un douaire considérable, on procede à la célébration du mariage. Elle consiste à présenter le Pacha à sa future épouse. Celle-ci tire son poignard, en le voyant (car toutes les princesses du sang royal portent le poignard) & lui reproche sa témérité & son audace. Le pauvre mari se jette à genoux ; & , dans la posture la plus humiliante, il se félicite beaucoup sur l'honneur qu'il va recevoir, en devenant son époux. On passe le reste du jour & une grande partie de la nuit en divertissemens,

au milieu desquels la Sultane conserve toujours sa gravité. Le lendemain matin, la nouvelle mariée va se mettre au lit ; &, un moment après, on introduit le mari dans sa chambre. Après s'être deshabillé fort respectueusement & en silence, il se met à genoux aux pieds du lit, leve la couverture, & grate doucement les pieds de la princesse. Il s'avance ainsi peu-à-peu ; & son épouse devenue moins cruelle, le reçoit entre ses bras. Je trouve le sort du Pacha d'autant plus malheureux, qu'il n'y a pas jusqu'au moindre particulier, chez qui les femmes ne soient absolument esclaves.

Les forces militaires de l'empire Ottoman sont composées d'infanterie & de cavalerie. La premiere est la partie la plus redoutable de la milice ; la seconde la plus nombreuse ; elle peut monter à cent trente mille combattans. Les cavaliers Turcs sont de deux sortes. Les plus considérables appellés *Zaïms* & *Timariots*, sont comme autant de petits seigneurs qui tiennent chacun une portion des

terres de la couronne. Sur leur revenu, qui est à-peu-près de deux mille livres, ils se fournissent de chevaux, de chariots, de tentes, & sont, de plus, obligés d'armer un homme par chaque cent écus du bien qu'ils possedent. Tels étoient nos seigneurs bannerets, qu'on obligeoit d'avoir sous leurs bannieres un certain nombre de soldats entretenus à leurs dépens.

Après ce corps de cavalerie, vient celui des spahis qui reçoivent leur paye du Grand-Seigneur. Cette paye n'est point la même pour tous: les uns ont jusqu'à un écu; d'autres n'ont que douze à quinze sols; aussi sont-ils les plus misérables cavaliers que je connoisse. Ils combattent confusément & sans ordre, bien différens des Zaïms & des Timariots qui sont séparés par compagnies & commandés par des officiers. Si j'en crois notre capitaine, rien n'est comparable, pour la bravoure & pour la fidélité, aux troupes des janissaires. Je ne doute pas qu'elles ne soient braves, sur-tout quand elles sont bien

commandées; mais je ne voudrois pas être garant de leur fidélité : elles ont si souvent donné des preuves du contraire, que je ne pense pas que les Sultans ayent d'ennemis plus redoutables. L'insolence de cette milice va jusqu'à détrôner ses Souverains; & la tyrannie que les prétoriens ou soldats de la garde des empereurs exercerent autrefois dans Rome, les janissaires l'ont exercée plus d'une fois à Constantinople. Ce corps est de plus de trente mille hommes, sans compter ceux qui achetent ce titre, pour s'exempter des charges & des taxes. Ils ne sont pas tous à Constantinople : on en envoie dans les principales villes de l'empire; mais leur union est telle, que ceux de la capitale servent toujours de modele & d'exemple aux autres. Ils ont un général appellé *janissar Aga*, dont l'autorité va de pair avec celle du visir. Je ne puis mieux comparer les janissaires qu'à nos grenadiers François : ils combattent, comme eux, à pied, & sont toujours au premier feu. Les postes les plus périlleux

leur appartiennent de droit; mais où deux mille janissaires acquierent quelque honneur, deux cents grenadiers François élevent les plus beaux trophées. Les troupes auxiliaires forment un corps considérable par le nombre. L'Egypte, la Tartarie, la Valachie; la Transilvanie fournissent ensemble plus de deux cents mille cavaliers. Ceux de Tunis, d'Alger & de Tripoli donnent des galères & des matelots pour les expéditions maritimes. Ils sont la principale force des armées navales; car cette partie est fort négligée à Constantinople.

Quelqu'instruit que fût notre ami dans la loi Mahométane; (car ici, Madame, plus qu'en tout autre pays, on se fait un point d'honneur de connoître sa religion,) il ne voulut pas toutefois, que nous nous en rapportassions entiérement à lui. Allons, allons, dit il, trouver quelques derviches; j'en connois plusieurs, dont j'espere que vous serez contens. Il étoit ce jour-là environ huit heures du matin. Nous allâmes avec le ca-

pitaine dans un couvent de ces moines, & il en fit demander deux qu'il croyoit plus en état que les autres de satisfaire notre curiosité. Comme on nous faisoit attendre trop longtems, nous allâmes droit au réfectoire où l'on nous dit que les peres étoient assemblés. Le janissaire entra seul, de crainte que notre vue n'excitât quelque tumulte; mais ayant trouvé tout le monde dans la joie, il nous fit signe d'avancer. Les derviches sont bien différens, dans l'intérieur de leurs maisons, de ce qu'ils paroissent en public. Je ne les connoissois encore que pour des furieux & des fanatiques; je trouvai cette fois, qu'ils étoient affables & familiers au-delà même des bornes ordinaires. Ils rioient & sautoient autour de nous, les vieux comme les jeunes, sans prendre garde que nous étions étrangers & Chrétiens. Je n'osois d'abord attribuer au vin ces extravagances; mais quand je vis les tables couvertes de verres & de bouteilles, je reconnus l'esprit du monastere. Il ne nous fut pas possible

de parler avec aucun d'eux de choſes ſérieuſes. Nous les quittâmes, après avoir bu chacun un verre de vin, de crainte de les indiſpoſer contre nous; ce qui n'auroit pas manqué d'arriver; car quand on les ſurprend en débauche, il faut paroître les approuver, ou s'attendre à toute leur fureur.

Le capitaine qui ne vouloit plus nous faire faire de démarche inutile, nous mena chez un iman de ſes amis. Les imans ſont, comme en France, les curés. Ils font les lectures & les prieres ordonnées par la loi, & choiſiſſent les prédicateurs qui doivent inſtruire le peuple. Celui dont je parle, nous reçut fort bien; & ayant ſçu le deſſein qui nous amenoit, ils nous retint à dîner avec lui. On parla beaucoup de Mahomet, de l'Alcoran & de la prédeſtination que les Turcs admettent ſans aucun adouciſſement. C'eſt à elle qu'ils doivent leur courage dans les combats & leur patience dans l'adverſité. Ils croient, d'après leur légiſlateur, que Dieu eſt ſeul & vrai Dieu; qu'il a créé le monde,

& qu'il le jugera à la fin des siécles. Jesus-Christ, selon eux, étoit un grand prophete, mais non pas fils de Dieu, parce que Dieu, disent-ils, étant un être simple, ne sçauroit engendrer. Ils donnent aussi la qualité de *prophetes* à Moïse, à Adam, aux Patriarches, & à tous les personnages de l'ancien & du nouveau Testament: ils font d'autant moins de difficulté de leur accorder ce titre, que l'Alcoran marque qu'il y a eu cent quatre mille prophetes. Quant au Talmud des Juifs & au nouveau Testament, ils disent que Moïse & Jesus-Christ ont apporté du ciel ces livres sacrés, mais qu'ils les ont remportés avec eux, & que ce qui en reste, ne sont que des copies informes & peu exactes. Mahomet de même a reçu du ciel son Alcoran; mais il l'a laissé à ses disciples; & de-là vient la vénération qu'ont les Mahométans pour ce livre fabuleux.

Notre iman donnoit à tout ce qu'il disoit un ton de gaieté & de plaisanterie, qui nous le faisoit écouter avec plaisir; & il m'a paru qu'il n'ajoûtoit

pas grande foi aux rêveries qu'il nous débitoit. Je voulus sçavoir en quoi les Mahométans faisoient consister l'essentiel de leur religion. Il nous dit que le précepte des purifications leur tenoit presque lieu de tout autre devoir; qu'avec un bain ou deux, ils se lavoient de toutes leurs taches. Ces bains ne sont pas toujours entiers : il suffit, pour l'ordinaire, de se mouiller d'eau les doigts des mains, les coudes & quelques parties secrettes du corps. Quand on manque d'eau, on y supplée par un peu de terre ou de poussiere. Je ne veux pas cependant, ajoûta l'iman, que vous ignoriez nos principaux commandemens. Outre les purifications légales, Mahomet enjoint encore de faire cinq prieres par jour, en se tournant vers la Mecque : l'aumône, le pélerinage & le jeûne du Ramadan sont de la même obligation. Tout Mahométan doit aller, une fois en sa vie. à la Mecque; mais il arrive souvent qu'on y envoie quelqu'un à sa place. Si on en croit un proverbe Turc, on ne tire pas un grand avantage, pour la

vertu, de cet acte de religion. « Si » un homme, dit-on, a été une » fois à la Mecque, donnez-vous de » garde de lui; s'il y a été deux fois, » n'ayez rien à démêler avec lui; s'il y » a été trois fois, éloignez-vous pour » jamais de lui. » On eſt plus ſcrupuleux ſur l'obſervance du Ramadan. Ce carême dure un mois entier; &, pendant ce tems, on eſt obligé de jeûner juſqu'au coucher du ſoleil; mais la plûpart dorment alors tout le jour; & la nuit ils ſe régalent & ſe divertiſſent. Ce jeûne eſt néanmoins fort incommode pour les ouvriers qui ne peuvent pas auſſi facilement faire du jour la nuit & de la nuit le jour. Voilà, nous dit l'iman, le précis de notre religion. Je ne doute pas qu'elle ne vous paroiſſe fort amuſante, lorſque vous la connoîtrez plus particuliérement. Là-deſſus, il ſe mit à nous faire mille contes tirés de l'Alcoran & des livres des premiers ſucceſſeurs de Mahomet. Il nous parla beaucoup de ce paradis fameux, où les deux ſexes goûteront, chacun à part, les plus

douces voluptés. Je me contenterai de vous répéter ce qu'il nous apprit de la création du premier homme.

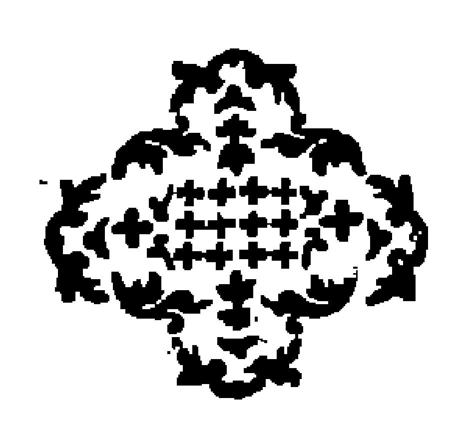
Dieu créa le corps d'Adam, qui, comme une belle ſtatue, étoit immobile au milieu d'Eden. Son ame, qui avoit été créée long-tems avant lui, eut ordre d'aller animer ce nouveau corps. Elle partit auſſi-tôt; mais lorſqu'elle eut conſidéré le ſéjour qui lui étoit deſtiné, elle repréſenta au Créateur combien il étoit indigne d'elle d'habiter une maſſe de matiere fragile & corruptible. Dieu réitéra ſes ordres; mais l'ame qui ne pouvoit ſe réſoudre à ſe voir ainſi avilie, perſiſtoit dans ſa déſobéiſſance. Alors Dieu commanda à l'ange Gabriel de prendre ſon flageolet & d'en jouer. Aux ſons harmonieux de cet inſtrument, l'ame d'Adam ſe mit à danſer & à voltiger autour du corps. Elle y entra enfin par les pieds qui furent les premiers à ſe mettre en mouvement. Il ſemble, d'après cette hiſtoriette, que les Mahométans devroient avoir plus de goût qu'ils n'en ont pour les inſtrumens &

pour la danse. Mais c'est vous entretenir trop long-tems, Madame, des rêveries de ces bonnes gens. Notre iman, qui sçavoit à quoi s'en tenir sur toutes ces extravagances, me fit, à son tour, plusieurs questions auxquelles je satisfis; & nous nous séparâmes fort contens l'un de l'autre. J'aurai plusieurs fois occasion de le revoir pendant le séjour que je ferai encore obligé de faire à Constantinople. Deux raisons m'y retiennent plus long-tems que je ne m'y étois attendu. La premiere est la maladie du Docteur que la mort a failli nous enlever, & auquel j'ai donné tous les soins dûs à un homme aimable, à un François, à un ami. Vous sentez combien toutes ces qualités sont agréables dans un compagnon de voyage, & tout ce que j'aurois eu à regretter de sa perte. L'autre raison qui me fait prolonger mon séjour dans cette capitale, est la difficulté de trouver un vaisseau qui fasse voile pour la Georgie par la mer Noire, ayant résolu de me rendre en Perse par cette route & de voir

en même tems la Circassie, la Colchide, l'Arménie & l'ancienne Médie. Un navigateur Arménien nous fait espérer qu'il pourra bientôt nous faciliter ce grand voyage.

Je suis &c.

A Constantinople, ce 3 Octobre 1737.



XVII. LETTRE.

LA GEORGIE.

FRÉMISSEZ, Madame ; je vais tenter la même entreprise que Jason ; je vais bientôt pénétrer dans la Colchide, pays encore plus barbare aujourd'hui qu'il ne le fut du tems des Argonautes. Mais une contrée moins sauvage s'offre d'abord sur ma route ; c'est la Georgie. La principale merveille de ce pays consiste dans l'extrême beauté des femmes ; objet de curiosité le plus attrayant que puisse rencontrer un voyageur.

La Georgie fut autrefois plus vaste qu'elle ne l'est de nos jours ; elle s'étendoit depuis Tauris & Erzerum jusqu'au Tanaïs, & s'appelloit *Albanie :* elle comprend seulement aujourd'hui toute l'Ibérie des Anciens. Ce royaume, qui fait maintenant partie de l'empire de Perse, eut très-long-tems

long-tems ses Souverains particuliers. Tantôt soumis, tantôt révolté, il fallut que les Perses en renouvellassent plus d'une fois la conquête. Il a même encore pour gouverneur un héritier de ses anciens rois; mais ce prince est vassal du roi de Perse & lui paye tribut. Sa ville capitale est Tifflis, ville assez peu étendue, mais très-agréable. Ce fut où nous nous remîmes de nos fatigues; &, sans prétendre vous en causer à vous-même, en vous les racontant, je décrirai succintement ce qui m'en paroîtra digne. Ne craignez point que ces sortes de descriptions deviennent trop fréquentes dans cette lettre: une ville est ce qu'il y a de plus rare dans les contrées que j'y vais parcourir.

Tifflis est située au bas d'une montagne, & sur le bord d'un fleuve qui traverse toute la Georgie. Presque toutes les maisons qui avoisinent le fleuve, sont bâties sur la roche vive. La ville n'a point de murs dans cette partie; mais les autres sont entourées de fortes murailles. Elle renferme de très-beaux édifices publics & parti-

culiers, je dirai même plusieurs palais. Le plus considérable de tous est, sans contredit, celui du prince : il est, en partie, composé de plusieurs grands salons qui donnent sur le fleuve & sur de vastes jardins : ce sont ceux du palais. Il y a peu d'arbres fruitiers, mais beaucoup de ceux qui servent à l'ornement de ces sortes d'endroits, & à y maintenir l'ombre & la fraîcheur. Vous voyez, Madame, que ce pays n'est pas tout-à-fait barbare : on y préfere souvent, comme dans nos heureux climats, l'agréable à l'utile.

Le devant du palais donne sur une place quarrée, où il peut tenir environ mille chevaux : elle est entourée de boutiques, & tient à un *bazar* placé vis-à-vis de la porte du palais. Vous sçavez que ces bazards sont des marchés : ils font ornement, parce qu'ils sont grands, bâtis de pierres, & proprement tenus ; en France, au contraire, ils dégradent nos principales villes. Une autre sorte d'édifice, également bien bâti, ce sont les caravanserais. Ils servent, comme en

Turquie, de demeure aux étrangers, & font entretenus aux dépens du Souverain. Il y a aussi quelques bains dans la ville, mais en petit nombre : on leur préfere les bains d'eau chaude, qui sont dans la forteresse. L'eau de ces bains est, dit-on, minérale, sulfurée & très-chaude ; elle sert en même tems aux malades & à ceux qui se portent bien. La forteresse, qui renferme ces bains, est située au midi de la ville, sur le penchant de la montagne. C'est un lieu d'asyle, où les criminels & les gens chargés de dettes sont en sûreté; mais la garnison n'est composée que de Persans. Nous la visitâmes en arrivant : on dit qu'on ne peut venir de Perse à Tifflis, sans y entrer par cette forteresse. Le vice-roi, ou prince, est lui-même obligé de passer au travers, lorsqu'il va, selon la coutume, recevoir, hors de la ville, les présens & les lettres du monarque Persan; démarche qui donneroit une grande facilité pour l'arrêter, si la cour de Perse en formoit le dessein.

Une chose assez singuliere, c'est qu'il ne se trouve pas une seule mosquée dans une ville où le prince & les plus grands seigneurs sont Mahométans ; au contraire, on y compte jusqu'à quatorze églises. On croiroit, sur ces apparences, que le Christianisme y est sévérement pratiqué : le tout se réduit à quelques marques extérieures de religion. Six de ces églises appartiennent aux Georgiens ; les huit autres sont tenues & desservies par les Arméniens. La cathédrale est un ancien bâtiment, construit de belles pierres de taille, & très-bien conservé. Il est composé de quatre nefs, dont le milieu est un grand dôme, soutenu de quatre gros pilastres, & couvert d'un clocher : telle est la forme de toutes les anciennes églises qu'on voit en Asie ; & cette forme vaut bien celle des nôtres. J'oubliois de vous dire que le grand autel est au milieu de la nef opposée à l'Orient ; mais je ne vous parlerai point des misérables peintures à la grecque, dont l'intérieur de cette église est barbouillé. Qui croiroit que

les auteurs de ces monstrueux ouvrages sont les successeurs des *Parrhasius* & des *Apelles* ?

L'évêché joint la cathédrale ; tous deux sont bâtis sur le bord du fleuve. Il en est de même de l'église du Catholicos, également jointe au palais de ce prélat : c'est presque le seul endroit où ce patriarche officie. Les Georgiens disent que le portait miraculeux que, selon la tradition, Abagare reçut des mains de Jesus-Christ, a été long-tems dans cette église. Celle de la Rupture étoit située à l'une des extrémités de la ville : elle portoit ce nom, parce qu'un roi de Georgie la fonda, pour expier la faute d'avoir, sans sujet, rompu la paix avec un de ses voisins. Le tonnerre ayant depuis abbatu une partie de cette église, un autre prince Georgien la fit reconstruire ; &, sans lui ôter ni sa forme ni son nom, il en fit un magasin à poudre.

La ville de Tifflis est peuplée & commerçante. On ignore quel fut son fondateur & le tems de sa fondation. Elle a soutenu plusieurs sié-

ges, & passé en différentes mains : elle fut brûlée, en 850, par les Tartares qui, irrités de la résistance qu'ils trouverent devant Tifflis, y firent jetter des pommes de p[illegible] enflammées, & la réduisirent en cendres pour la meilleure partie. On dit qu'il y périt plus de cinquante mille personnes.

Tel est à-peu-près ce que je puis vous dire de plus remarquable sur cette capitale. Avant que d'y arriver, nous avions visité une maison royale qu'on appelle *Séfi-Abad*, c'est-à-dire, l'habitation de Séfi : elle est située sur le haut d'une colline, & ne vaut guères moins par l'agrément du paysage qui l'environne, que par ses propres beautés. Joignez à cela, que toute la colline est accommodée en larges terrasses, ornées par-tout de cascades & de canaux : rien, en un mot, n'y sent la barbarie ni le défaut de goût.

De Tifflis nous fîmes quelques excursions à Suram, à Gory & à Aly, qui, après la capitale, sont les seules villes de la Georgie; & j'a-

voue que nous fûmes assez mal dédommagés de nos courses.

Suram n'est, à proprement parler, qu'un bourg. Ce qui la fait connoître & valoir, c'est la forteresse qui en est proche : elle est grande, bien construite, & n'a, toutefois, que cent hommes de garnison.

A peu de distance de Suram, se voit une plaine très-belle, très-bien cultivée,& couverte de bosquets, de villages, de collines, de maisons de plaisance, & de petits châteaux de seigneurs Georgiens. On nomme cette contrée *Sémachi*; nom Georgien, qui signifie *trois châteaux*. Les Georgiens prétendent que Noé, au sortir de l'arche, vint habiter ce canton, & que ses fils y bâtirent chacun un château. N'est-ce pas un peu abuser du terme ? Quoi qu'il en soit, on assure que telle est l'étymologie de cette plaine.

Gory est environ du double plus considérable que Suram, & n'est encore qu'une très-petite ville. Ses maisons sont toutes construites de terre, ainsi que ses bazars. On y trouve

abondamment, & à un prix modique, tout ce qui est nécessaire à la vie. Rien, sur-tout, de moins rare dans cette ville, que le porc, & rien de meilleur dans son espece. On dit même que le nom de *Gory* dérive d'un terme qui signifie *cochon*; étymologie moins noble que celle du nom de la contrée dont nous parlions tout à l'heure. Gory a, comme Suram, une forteresse bâtie sur une éminence: elle existe depuis environ six vingts ans, & fut construite sur les desseins d'un Augustin missionnaire.

Je n'ai presque rien à dire d'Aly, petite ville située à neuf lieues de la précédente. Elle est placée entre des montagnes, & conduit à un pas étroit qui se ferme d'une grande porte de charpente. Ce lieu sépare la Georgie d'avec le royaume d'Imirette, qui semble en être encore mieux séparé par une partie du mont Caucase.

Ces obstacles surmontés; (obstacles qui s'étendent environ à quinze lieues, après lesquels on trouve encore un grand fleuve à traverser,) on

descend dans une vallée à perte de vue, & qui a presque par-tout une lieue de largeur : elle est bordée d'un très-grand nombre de villages, entre lesquels s'éleve la forteresse de Scander. C'est le nom que les Orientaux donnent à Alexandre, à qui, dans ce pays-ci, on attribue la construction de ce fort. Il est peu considérable, & dès-lors peu digne du fondateur qu'on veut lui donner.

Non loin de-là est un village qui passe pour une ville, quoiqu'il n'ait ni porte ni murailles, & ne renferme pas plus de cinquante maisons. Au surplus, Cotatis, qui n'en contient guères que deux cens, est la capitale du royaume : elle n'a de même ni murs ni fortifications. Elle est située au bas d'une colline, sur le bord du fleuve de Phase. De l'autre côté de ce fleuve, sur une colline en opposition avec la précédente, mais plus élevée, est la forteresse de Cotatis : elle a des tours, un donjon, un double mur, qui, joints à sa situation, la rendent très-susceptible de défense.

Le palais du roi & les maisons des grands sont situés du même côté que la ville ; mais une certaine distance les en sépare : ils forment comme un demi-cercle qui l'environne en partie. Ces maisons sont par elles-mêmes peu remarquables ; & ce palais n'en a guères que le titre.

Il n'en est pas moins vrai, Madame, qu'on apperçoit encore, dans cette contrée, des restes d'un Etat plus florissant. Je dois en dire autant de la Georgie. Si, dans ces deux royaumes, quelques misérables villages ont conservé le nom de *ville*, c'est qu'ils en eurent autrefois l'étendue & la forme.

Le royaume d'Imirette est voisin de celui de Caket, & tous deux sont à-peu-près réduits dans le même état. Ce dernier s'étend fort loin dans le mont Caucase, & est, à proprement parler, l'ancienne Ibérie. Il n'a plus qu'une seule ville qui est sa capitale : elle donne son nom à tout le royaume, où les ruines anciennes ne sont pas moins fréquentes ni moins remarquables qu'en Imirette & en

Georgie. C'eſt tout ce que j'en puis dire ; & ce que j'en dis même, n'eſt fondé que ſur le récit de quelques miſſionnaires : ils n'avoient nul intérêt de m'en impoſer ; & il eût fallu ſurmonter trop d'obſtacles, pour vérifier les faits.

On trouve encore, aux environs du Phaſe, la province de Guriel, non moins dévaſtée que les pays voiſins : elle dépend des Turcs. Acalziké, qui dépend de cette province, eſt la réſidence d'un Pacha. C'eſt une petite ville, munie d'une forteresſe, bâtie dans le mont Caucaſe. Ce fort a un double mur, flanqué de tours. La ville eſt peuplée de Turcs, d'Arméniens, de Georgiens, de Grecs & de Juifs. Chacun d'eux peut y profeſſer librement ſa religion : c'eſt pour cela qu'on y voit, en même tems, des ſynagogues, des égliſes & des moſquées.

Voici, je crois, le lieu de vous parler du mont Caucaſe : il eſt également célebre dans les hiſtoriens & dans les poëtes. C'eſt, à coup sûr, une des plus hautes montagnes du

monde : elle est pleine de rochers & de précipices ; mais en quelques endroits, on a cavé des sentiers. Le haut du mont est perpétuellement couvert de neige, &, par cette raison, inhabité : il est cependant garni d'arbres qui, à la vérité, ne sont que des sapins. Nous eûmes la curiosité & le courage d'y monter ; & nous vîmes, du haut de cette prodigieuse élévation, les nuages se mouvoir sous nos pieds ; nous dominions de beaucoup sur eux. L'air qu'on y respire, est très-sec & très-subtil : peut-être est-ce la vraie cause qui empêche aucun habitant de s'y fixer. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la circonférence de cette montagne est habitée & cultivée ; elle est, de plus, très-fertile en miel, en bled & en *gom*, espece de grain qui ressemble assez au millet. L'épi de gom renferme plus de trois cent grains, & son tuyau a beaucoup de rapport avec les cannes de sucre. On le seme au printems, & on le recueille au mois d'Octobre. Il faut aussi-tôt le faire sécher. Pour cet effet, on le

pend à des claies élevées & exposées au soleil. Au bout de vingt jours, on l'en retire, & on le serre. On ne le bat qu'à mesure qu'on veut le faire cuire; & c'est dans l'eau que se fait cette cuisson. Lorsque cette eau commence à bouillir, on le remue doucement avec une petite pesle de bois : il se met en pâte & cuit en moins d'une demi-heure. C'est l'usage & même une nécessité de le manger, aussi-tôt qu'il est cuit. Il ne vaut rien ni froid ni réchauffé. La pâte en est fort blanche; mais ceux qui n'y sont pas accoutumés, la trouvent fort insipide. Il est vrai qu'on s'y accoutume facilement, & qu'ensuite on y renonce avec peine. Il faut boire du vin pur, lorsqu'on en mange, pour corriger sa qualité froide; régime qui est fort du goût des habitans de ces climats.

Heureusement pour eux, ils peuvent se satisfaire. Le vin y est excellent & au plus bas prix : on en donne jusqu'au poids de trois cens livres pour un écu. Il n'est point rare de voir le raisin pourrir sur le sep, faute

de mains qui daignent le cueillir.

J'ai dit que la Georgie étoit traversée, d'un bout à l'autre, par le fleuve Kur. Quelques-uns le nomment *Cyre*, d'autres *Corus*. C'est, nous dit-on, sur ce fleuve que le grand Cyrus fut exposé dans son enfance; & c'est de-là que le nom de *Cyrus* lui fut donné. Un avantage qui distingue ce fleuve de tous ceux de la Perse, c'est qu'il est le seul dans ce vaste Empire, qui porte bateau.

Mais il est lui-même bien moins considérable que le Phase, autre fleuve qui sépare les pays d'Imirette & de Guriel d'avec la Mingrélie : il prend également sa source dans le mont Caucase. On dit que le Phase est le Physon, un des quatre grands fleuves du paradis terrestre. Je n'en sçais rien; mais ce qui le distingue le plus, c'est la bonté de son eau : elle m'a paru exquise, quoique trouble, épaisse & de la couleur du plomb. Ce fleuve est parsemé d'isles très-agréables. Sur la plus grande de ces isles on voit les ruines d'une forteresse que les Turcs y ont bâtie. Nous y cherchâmes en

vain celles du temple de Rhéa, qui, dit-on, existoit encore en son entier du tems de l'empereur Zénon. Il n'en reste aujourd'hui nul vestige, non plus que de la grande ville de Sébaste, si souvent citée dans les géographes; non plus que de celle de Colchos, encore plus souvent citée dans les poëtes.

Quelques-uns de ceux-ci prétendent que les premiers faisans qu'on ait vus en Gréce, y furent apportés par les Argonautes. Ils ajoûtent qu'on les nomma *faisans*, parce qu'ils avoient été pris sur les bords du Phase. Il est vrai qu'il y en a beaucoup dans cette contrée : ils y sont même plus gros, plus beaux & d'un goût plus exquis qu'en France, quoiqu'en France même, on ait raison de les rechercher.

Je reviens à la Georgie avec laquelle on peut confondre Imirette, sur-tout quant à sa température, aux productions naturelles, aux mœurs & aux usages. Dans l'un & dans l'autre pays l'air est sain, & le terroir

fertile, quand il est arrosé; précaution qu'il ne faut pas négliger, autrement ce terroir si fécond ne produit rien. La Géorgie est le pays où l'on vit le plus délicieusement & avec le moins de dépense : elle abonde en toutes sortes de grains, de légumes & de fruits. Le pain, le vin, le gibier, la grosse viande y sont admirables. Rien sur-tout n'est égal au gibier; &, quant au poisson, la mer Caspienne qui est proche de la Georgie, & le fleuve de Kur qui la traverse, en fournissent, à souhait, de mer & d'eau douce. Il est vrai que le même peuple ne vit, pour ainsi dire, que de viande de porc; mais rien de plus exquis que ce mets, &, comme je l'ai dit, de plus commun que cet animal. Toutes les campagnes en sont peuplées. Le sanglier n'y est guères plus rare, & mérite encore de lui être préféré. Le vin de Georgie est admirable; & nul peuple n'en boit plus que les Georgiens.

Les vignes croissent autour des arbres, qui eux-mêmes produisent

des fruits excellens & de toutes les especes. Le sol y est de la meilleure nature & abonde aussi en soie; ce qui fait un objet de commerce considérable avec la Turquie. Une autre branche de commerce encore plus lucrative, mais moins licite, c'est la vente des femmes, dont l'avarice des Georgiens a sçu faire une denrée qui est fort du goût des Turcs.

Rien de plus charmant que les femmes de Géorgie. Je n'ai pu les voir sans admiration. C'est-là proprement le pays de la beauté. Il est aussi rare d'y appercevoir une laide femme, que d'en trouver une parfaitement belle ailleurs; & ces beautés parfaites se rencontrent ici presqu'à chaque pas. Je n'exagere rien. Il est impossible d'imaginer des traits plus réguliers, une taille plus élégante, plus de graces dans le maintien que n'en offre la plûpart des Georgiennes. On dit même, que la merveilleuse beauté des femmes de ce pays empêcha Mahomet d'y pénétrer. N'est-ce pas faire trop d'hon-

neur à la retenue de ce prétendu prophete ? On sçait du moins, que, sur cet article, il a mis ses sectateurs fort à leur aise.

L'habit des Georgiennes est le même que celui des Persanes; mais elles semblent avoir emprunté de nous la mauvaise habitude de se farder à l'excès, méthode qui, comme parmi nous aussi, gâte les plus belles. On assure que leur caractere ne répond pas toujours à la beauté de leurs traits : cela se voit également ailleurs ; mais je doute que, dans aucun pays, les femmes ayent un penchant plus décidé pour les hommes. Il semble que ces belles Georgiennes ne se croient faites que pour donner de l'amour & pour en prendre ; & il n'est pas possible de les envisager, sans en ressentir.

L'habit des Georgiens est presque semblable à celui des Polonois, dont la forme ne vous est pas, sans doute, inconnue ; mais ces mêmes Georgiens imitent les Persans dans leur chaussure, leurs édifices, leur ma-

niere de s'asseoir, de se coucher, de manger, &c, autant qu'ils le peuvent, dans leur luxe.

Vous sentez, Madame, qu'il s'agit particuliérement ici de la noblesse Georgienne. Elle pratique un autre usage où l'imitation n'entre pour rien : c'est celui de tyranniser ses vassaux de la maniere la plus inhumaine. Les biens, la liberté, la vie même de ces malheureux appartiennent aux nobles. Ils ont droit de les faire travailler tant qu'ils veulent, sans leur donner ni paye ni nourriture. Ils prennent leurs enfans, les vendent ou les gardent esclaves; mais sur-tout ils ont soin de vendre les femmes. L'extrême beauté du sexe rend pour eux ce commerce aussi facile que lucratif.

D'un autre côté, c'est l'usage, parmi les nobles de Georgie & des autres pays dont je parle dans cette lettre, d'acheter la femme qu'on épouse, c'est-à-dire, de faire un présent considérable à son pere. Il arrive de-là, que, pour acquérir cel-

le-ci, on en vend d'ordinaire plusieurs autres, & du moins, autant qu'il en faut pour completter la somme. A ce mauvais trafic près, l'usage d'acheter une compagne légitime, est en vigueur dans tout l'Orient, & s'y pratiqua dans tous les siécles. Seroit-ce, par cette raison, que les femmes y sont traitées en esclaves ?

J'ai remarqué, au surplus, que les seigneurs Georgiens respectent le mariage de leurs vassaux : ils n'enlevent & ne vendent, pour l'ordinaire, que des filles. C'est, par cette raison, qu'on voit ici des enfans en épouser d'autres : on en voit même que leurs parens ont mariés dès le berceau.

Il régne aussi en Georgie une grande liberté en matiere de religion. Chacun est le maître d'adopter & de pratiquer celle qui lui paroît la meilleure ou la plus commode : aussi les habitans de cette contrée sont ils un mélange de quantité d'autres peuples. On y voit des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des Turcs, des

Perſans, des Indiens, des Tartares, des Moſcovites & même des Européens; mais les Arméniens y forment le plus grand nombre : à peine eſt-il égalé par celui des Georgiens même. Il régne entre ces deux nations une haine que nourrit la différence de leurs mœurs & de leur caractere. Les premiers ſont plus intriguans, plus ſouples; ils rempliſſent tous les bas emplois, & n'en trouvent aucun de vil, dès qu'il eſt lucratif. Les Georgiens, au contraire, ont beaucoup d'orgueil, de faſte & de hauteur : ils regardent les Arméniens comme nous-mêmes regardons les Juifs, & ne s'allient pas plus avec eux.

Les uns & les autres, cependant, ſe piquent d'être Chrétiens; mais la religion des Georgiens ſe borne à quelques pratiques extérieures, à jeûner quelquefois & à faire de longues oraiſons. Ils furent, dit-on, convertis à la foi Chrétienne par une femme d'Ibérie, qui elle-même s'étoit convertie à Conſtantinople. On cite encore les miracles qu'elle fit,

pour prouver sa mission apostolique.

Les Georgiens ont un patriarche qu'ils nomment *Catholicos* : ils ont aussi un archevêque & plusieurs évêques, tous subordonnés au patriarche. Leurs églises sont assez propres dans les villes & fort sales à la campagne. La plûpart de ces dernieres sont bâties sur le haut des montagnes. On peut les appercevoir de trois ou quatre lieues : on les salue de cette distance ; on en approche rarement, & on n'y pénetre presque jamais. La raison qui porte les Georgiens à construire ces églises, c'est qu'ils sont persuadés que tel d'entr'eux qui en fait bâtir une, est lavé de toutes ses fautes & même de tous ses crimes, fussent-ils des plus énormes. Une autre raison, qui les détermine à les faire édifier dans des lieux inabordables, est, sans doute, pour s'épargner la dépense de les entretenir.

Les prêtres de ce pays sont mariés. Le rit grec, qu'ils suivent, ne les oblige point au célibat ; en revan-

che, le sacerdoce ne les affranchit point de l'esclavage. Les nobles sont en possession de les faire emprisonner, de les punir, de les tyranniser comme les autres vassaux; ils les emploient à toutes sortes de corvées, enlevent leurs enfans, & souvent les vendent eux-mêmes comme esclaves aux Turcs.

Presque tous ces nobles sont Mahométans, depuis que le vice-roi de Georgie est contraint de professer cette religion; ce qui n'empêche pas ce prince de nommer à toutes les prélatures & d'y placer ses parens. Il arrive souvent même, que le patriarche est son frere. Il pourroit arriver aussi, qu'en cas de mort du premier, ce patriarche se fît Mahométan, pour devenir vice-roi.

Au reste, Madame, j'ai déja dit que ce vice-roi descend des Souverains de Georgie, & est Souverain lui-même, à cela près du tribut qu'il paye au roi de Perse. La noblesse, qui traite ses vassaux en esclaves, le devient elle-même du prince, pour en

obtenir des pensions & des emplois. Elle descend quelquefois aux plus extrêmes bassesses, jusqu'à lui prostituer ses filles. Un autre usage, non moins fréquent, non moins abusif, quoique d'un genre bien opposé, est celui de vuider certains procès par la voie des armes. On appelle cela *aller au tribunal de Dieu*. Cet abus, il est vrai, n'est toléré que parmi la noblesse; mais il est autorisé pour elle juridiquement. Lorsque les juges n'ont pu éclaircir ni même ajuster une querelle entre deux gentilshommes, on leur permet de se battre en champ clos. Les deux champions se confessent, communient; après quoi, ils en viennent aux mains; & le vaincu est réputé avoir eu tort.

Vous vous rappellez, sans doute, Madame, avoir lu quelque chose de semblable dans notre histoire. Effectivement, cette maniere d'éclaircir une difficulté avoit lieu chez nos aïeux; parce que nos aïeux étoient des barbares, comme le sont

encore

encore aujourd'hui les Georgiens : peut être même pourroit-on trouver quelqu'autre point de ressemblance entre ceux-ci & les François de nos jours.

Nous avons besoin, Madame, d'un courage égal à celui de Jason, pour entreprendre le voyage de la Colchide. Ce qu'on nous en raconte est effrayant ; je suis pourtant rassuré par la bonne volonté d'un Georgien de Tifflis, qui, pendant notre séjour dans cette ville, s'étoit attaché à nous. Le Docteur l'avoit guéri d'une fâcheuse maladie ; &, par reconnoissance, il s'est offert de nous accompagner en Perse. Il a fait plusieurs fois ce voyage par la route que nous voulons suivre. Il sçait parfaitement le Persan ; il est instruit des mœurs des Mingréliens : il pourra nous être d'un grand secours.

Je suis, &c.

A Tifflis, ce 18 Novembre 1737.

XVIII. LETTRE.

LA MINGRELIE, autrefois la COLCHIDE.

C'EST un terrible pays que l'ancienne Colchide, Madame; on n'y trouve plus de toison d'or; & les dangers y sont encore plus grands que du tems des Argonautes.

Nous traversâmes le Phase à Cotatis. Je crois vous avoir dit dans ma lettre précédente, que L'Imirette est séparée de la Mingrelie par ce fleuve. C'étoit sur ses bords qu'on voyoit l'ancienne ville de Colchos. Nous en cherchâmes inutilement les traces; & il seroit également superflu de chercher une ville ni même un bourg dans toute la Colchide moderne : on y trouve en tout deux villages situés sur le bord de la mer. Le plus grand est Anarghie, quoiqu'il ne renferme lui-même que cent maisons : il est vrai que leur distance l'une de l'autre

lui donne une étendue considérable. On dit qu'autrefois il y avoit au même lieu une ville nommée *Héraclée*. Les autres habitations de la Mingrelie consistent dans des especes de hameaux; ou, pour mieux dire, ce sont des cabanes éparses dans toute l'étendue des plaines de cette contrée sauvage. Il y a cependant quelques châteaux, s'il est permis de nommer ainsi des bâtimens de cette espece. Le principal appartient au Souverain : c'est le lieu de sa résidence, &, qui plus est, son unique place forte en tems de guerre. N'allez point, d'après ce titre, vous figurer une forteresse imprenable. Celle-ci a pour sa défense un mur de pierres & quelques piéces de canon; mais ce mur a si peu de consistance, que les moindres piéces de campagne suffiroient pour y faire bréche; en un mot, ce sont de ces places qui, en Europe, auroient peine à tenir contre un détachement de hussards.

Les autres châteaux appartiennent à différens seigneurs : tous sont situés

dans le plus épais des forêts, & consistent d'abord dans une tour de pierres, haute de trente à quarante pieds. Cinq à six autres tours faites de bois, avoisinent cette tour de pierres, & sont elles-mêmes accompagnées de plusieurs cabanes, faites, les unes de charpente, les autres de branches d'arbres, les autres de cannes & de roseaux. Tout l'espace qu'occupe ce bâtiment, est fermé par une haie des plus épaisses, & sur-tout par le bois, si épais lui-même, qu'il rend ces sortes de retraites inaccessibles, excepté par le côté où l'on a eu soin de pratiquer une route; mais, en cas d'invasion, l'usage est de rompre le chemin, & de le couvrir d'arbres; ce qui le rend très-difficile à forcer. Dans ces sortes de cas, ces châteaux servent d'asyle aux nobles Mingreliens & à leurs vassaux. On serre dans la tour de pierres toutes les richesses du seigneur & de ceux qui se refugient chez lui. Les tours de bois servent de magasins pour les provisions &

pour retirer, au milieu d'un aſſaut, les femmes & les enfans. Chacun reſte enfermé dans ce poſte, juſqu'après la retraite de l'ennemi, dont l'invaſion, faute de vivres, ne dure jamais plus de cinq à ſix jours. Alors chaque Mingrelien retourne habiter ſa maiſon, ou en conſtruire une autre, ſi elle n'exiſte plus.

Ces maiſons coûtent peu à bâtir; elles ſont toutes de charpente; & le bois n'eſt que trop commun dans ce pays-là. Celles des nobles ont un étage; celles des payſans n'ont que le rez-de-chauſſée: toutes ſont fort incommodes, fort mal-propres, & n'ont ni cheminées ni fenêtres. Le jour entre par la porte. La fumée n'a point d'autre iſſue, le foyer étant placé au milieu de la ſale. On voit, au-devant des maiſons du prince & des principaux ſeigneurs, une grande cour, entourée d'une haie, ou, tout au plus, d'une paliſſade. C'eſt où ils donnent audience à leurs vaſſaux & jugent les différends qui s'élevent entr'eux. A l'égard de ces

derniers, leur demeure n'offre ni cour ni esplanade : un même logis, une même sale renferme la nuit eux, leurs femmes, leurs enfans & tout leur bétail.

Quiconque veut parcourir ce misérable pays, a différens fleuves à traverser; mais en vain chercheroit-il un pont dans toute la Mingrelie : il n'y a même de bâteaux que sur quelques uns de ces fleuves. On passe les autres à certains gués que les habitans du pays connoissent & qu'ils traversent de cette maniere : ils se réunissent plusieurs ensemble, avancent serrés l'un contre l'autre, en s'appuyant sur de longs bâtons; par ce moyen, ils rompent la force du courant, qui, pour l'ordinaire, est très-rapide. Tous ces fleuves sortent des montagnes du Caucase & s'écoulent dans la mer Noire. On nomme ainsi la mer qui côtoie la Mingrelie & les pays adjacens. On l'appelle aussi *Pont-Euxin*, & c'est même son nom le plus généralement connu. J'ai déja dit quelque part, que celui

de *mer Noire* lui a été donné par les Turcs, pour exprimer la malignité de ses flots, aucune autre mer n'étant plus orageuse ni plus fertile en naufrages. On peut dire aussi que l'ignorance des Turcs dans l'art de naviguer, seconde, on ne peut mieux, la malignité de cet élément.

Le climat est assez tempéré en Colchide : il n'y fait ni trop froid ni trop chaud; mais les pluies y sont trop fréquentes; elles causent une humidité qui, mêlée, dans certains tems, avec la chaleur du soleil, produit ou la contagion, ou du moins certaines maladies fréquentes & dangereuses. L'air de la Colchide est souvent mortel pour les étrangers qui s'y arrêtent trop long-tems : il n'est guères plus favorable aux naturels du pays : on le parcoureroit en vain, pour trouver un vieillard septuagénaire.

Il y a fort peu de terres labourées en Mingrelie; elles sont naturellement si molles, qu'il suffit de jetter le grain dessus : il vient de lui-même

& prend racine à un pied de profondeur. Lorsque, dans certains cas, on a recours à la charrue, les socs & les coutres ne sont que de bois, & produisent le même effet que s'ils étoient de fer. Au surplus, le sol de la Colchide est mauvais; il ne produit que fort peu de riz, de froment & d'orge : les légumes n'y croissent qu'en petite quantité. Nous y vîmes un plus grand nombre d'especes de fruits, & à-peu-près toutes celles qui sont en France; mais ils sont très-mal sains : heureusement ils manquent de saveur; ce qui prévient les excès qu'on pourroit en faire. Le raisin seul me parut d'un goût exquis. Le sol de la Colchide est des plus propres à la vigne; elle pousse des seps monstrueux en grosseur, & qui s'élevent jusqu'à la cime des plus hauts arbres. La vendange est toujours abondante, & le vin toujours bon. Il n'est guères possible d'en trouver de meilleur dans tout le reste de l'Asie; & notre Bourgogne auroit peine à en approcher,

ſi les Mingreliens avoient, pour le faire, l'induſtrie des Bourguignons. Après avoir foulé le raiſin dans des troncs d'arbres qui leur ſervent de cuves & qu'ils ont creuſés à cet effet, ils verſent la liqueur dans de grandes pitarres ou urnes de terre, qui ſont enfouies dans leurs maiſons ou à peu de diſtance. Chacun de ces vaſes eſt à-peu-près de la même grandeur qu'un de nos tonneaux ordinaires; c'eſt-à-dire, qu'il contient environ trois cent pintes. Auſſi-tôt que le vaſe eſt plein, ils le bouchent avec un couvercle de bois, mettent beaucoup de terre par-deſſus, & n'y reviennent que lorſqu'ils jugent à propos de puiſer dans l'urne.

J'ai commencé à vous parler en ſon lieu, d'une eſpece de grain plus commun en Mingrelie, que tous ceux dont on fait uſage en Europe: c'eſt le gom, qui comme je l'ai dit, reſſemble aſſez au millet pour la forme & la groſſeur. J'ai été à portée de m'informer plus particuliérement de la maniere de le cultiver, de le

préparer & de le servir. J'ajoûterai ici quelque circonstances, que j'ai omises dans ma derniere lettre.

On le seme de la même maniere que le riz, c'est-à-dire, qu'on fait un trou en terre avec le doigt; on y met le grain & on le couvre. Il en sort un tuyau de la grosseur du pouce & de la hauteur d'un homme, &, au bout de ce tuyau, un épi qui a plus de trois cens grains. J'ai mangé plus d'une fois du pain fait avec la pâte de gom : il se met, sans peine, en morceaux avec les doigts. Il arrive quelquefois que ceux qui y sont accoutumés, le préfèrent au pain de froment, qui est réservé pour les gens de condition.; & je n'en suis pas surpris. J'y avois pris tant de goût, que je ne revins qu'à regret au pain ordinaire. Le gom rafraîchit & relâche singuliérement; on envoye chercher de l'Armenie & de la Georgie des voitures chargées de ce grain; & les plus grands Seigneurs, parmi les Turcs même, font leurs délices de cette nourriture.

Le gom rafraîchiroit trop, si on n'avoit soin de boire du vin pur, lorsqu'on en mange; expédient dont les Mingreliens usent très-volontiers, mais qui étoit fort au-dessus des forces du Docteur: il lui est arrivé plusieurs fois de s'enyvrer sans s'en appercevoir, croyant n'user que d'un préservatif contre la trop grande fraîcheur d'un aliment auquel il avoit pris goût.

Ce pays produit plusieurs animaux domestiques: on y voit beaucoup de chevaux, un peu moins de bœufs; mais les porcs y sont encore plus communs, & aussi bons qu'en Georgie. On y trouve du chevreau; mais il manque de goût. On souhaiteroit y trouver un peu plus de volaille; elle est excellente, mais assez rare. La venaison y est plus commune, & n'y est pas moins bonne. Les forêts sont peuplées de sangliers, de cerfs, de biches, de daims & de liévres: les perdrix, les faisans, les cailles, les pigeons sauvages offrent des captures encore plus fréquentes & plus faciles aux

chasseurs Mingreliens. Les pigeons sauvages sont très-gros, & vivent de gland qu'ils avalent, pour l'ordinaire, tout entiers. On prend ces pigeons avec des rets, & les faisans, ainsi que les oiseaux de riviere, par le moyen du faucon & de l'épervier. Il y a peu de pays aussi fertiles que celui-là en oiseaux de proie de toutes les especes, depuis le faucon jusqu'à l'aigle. C'est le mont Caucase qui leur sert de berceau, ainsi qu'à une infinité de bêtes féroces, tels que les tigres, les léopards, les lions, les loups, &c. Ces derniers sur-tout y sont en grand nombre. On y voit aussi beaucoup de chacals, espece d'animal assez semblable au renard, mais plus gros, plus vorace & infiniment plus dangereux. Il dévore les animaux plus foibles que lui, déterre les cadavres humains, & attaque jusqu'aux vivans. Il faut, pour l'empêcher de fouiller dans les fosses, les couvrir de grosses pierres. Cet animal passe pour être l'hienne des Anciens, qui avoit la même avidité à déterrer &

dévorer les morts. Il eſt rare que les chacals marchent ſeuls; ils vont ordinairement par bandes, & hurlent, en s'entre-répondant. Leur cri eſt perçant & âcre : ils le traînent comme un chat qui miaule, & imitent encore ces animaux dans l'art de former pluſieurs parties, les unes hautes, les autres baſſes; eſpece de concert très-effrayant, quand il eſt formé par des chacals.

Voilà, Madame, tout ce que je crois pouvoir vous dire touchant le local de la Mingrelie & ſes productions naturelles. Venons à ſa conſtitution civile & aux mœurs de ſes habitans. C'eſt preſque abuſer des termes, en parlant d'une nation auſſi barbare. Ce peuple a cependant un Souverain & eut autrefois une religion; mais il l'a entiérement perdue, quoiqu'il lui reſte des prêtres & même un patriarche. Ceci a l'air d'une énigme, & n'en eſt peut-être pas une pour vous. Je la développerai cependant, après avoir parlé du prince de Mingrelie.

Ce prince eſt peu riche, & n'eſt

rien moins qu'absolu. Les nobles Mingreliens lui rendent hommage; mais ils jouissent de certains priviléges, à-peu-près semblables à ceux que s'arrogeoient les seigneurs François, il n'y a pas encore deux siécles. Leurs vassaux sont leurs esclaves; & , ce que n'osoient pas faire les nobles François, ils les vendent comme tels aux Turcs ou à telle autre nation qui veut les acheter. Plus un gentilhomme Colchéen a de vassaux, plus il est riche; chaque paysan étant obligé de lui fournir, selon son pouvoir, tant de grain, de bétail, de vin & d'autres denrées, outre l'obligation où il est de le défrayer un, deux & même trois jours de l'année : il va de l'un chez l'autre, tant qu'elle dure, & est en cela imité par le prince, avec cette différence, que le gentilhomme ne peut manger que les paysans; & que le prince mange les paysans & la noblesse. Les visites qu'il fait, ne peuvent être que ruineuses pour ceux à qui il les rend. Il mene avec lui toute sa maison, ses femmes, ses enfans, ses domesti-

ques, & jusqu'aux ambassadeurs qui peuvent se trouver à sa cour. Il a peu de chevaux à sa suite, parce que son bagage est porté à pied, par des hommes & par des femmes. C'est l'usage ; & cet usage paroît plus noble aux Mingreliens, que celui d'employer des chevaux.

C'est dans cette tournée annuelle, que le prince lève ses tributs & juge les différends qui s'élevent entre ses sujets. Il reçoit les requêtes, chemin faisant, & les donne à son visir qui les lit à haute voix. Aussi-tôt que la lecture est finie, le demandeur, le défendeur & ses adhérans jettent de grands cris, frappent la terre de leurs bâtons & gémissent, pour émouvoir le prince, lui prodiguant les noms les plus flateurs & les plus sacrés ; tels que mon Seigneur, mon Empereur, mon Dieu, &c. Chaque partie produit ses témoins. Le prince donne sa décision, qui est toujours définitive ; & tout cela se fait souvent, sans qu'il se soit arrêté une minute. Le plus long délai ne s'étend que jusqu'au lieu où il doit passer la

nuit ; & l'affaire eſt jugée avant qu'il ſe couche. Qu'en dites-vous, Madame ? Cette méthode expéditive ne vaut-elle pas bien nos éternelles formalités, nos délais de l'ordonnance & contre l'ordonnance, nos dits, contredits, nos appointés à mettre, & ces tas d'inutilités auſſi barbares dans leurs dénominations, que pernicieuſes dans leurs effets ?

Au ſurplus, cette maniere de juger n'a lieu qu'à l'égard des payſans. Les ſeigneurs décident eux-mêmes leurs différends par la force. Celui qui ſe croit léſé, fond d'abord à main armée ſur les terres de ſon ennemi, pille & brûle ſes maiſons, arrache ſes vignes, enleve ſes beſtiaux, maltraite ſes ſujets, &c. Il arrive ſouvent, que l'autre adverſaire s'oppoſe à ſes violences, & que l'un des deux reſte ſur la place. Quelquefois auſſi le plus foible a recours au prince qui mande l'accuſé par une perſonne de conſidération, & accommode plutôt qu'il ne juge le différend : il n'y prendroit même ucune part, ſi les parties négli-

geoient de l'en inſtruire, & ſi, au moins, l'une des deux n'avoit recours à ſa médiation.

Les querelles ſont ſi fréquentes parmi les nobles Mingreliens, qu'ils vont toujours armés & accompagnés d'autant de gens qu'ils en peuvent entretenir. Eux & leur ſuite ne montent jamais à cheval, ſans être armés de toutes piéces; jamais ils ne ſe couchent que l'épée au côté. Ce que j'appelle ici *une épée*, eſt un ſabre droit : leurs autres armes ſont l'arc, la fléche, la maſſe d'armes & le bouclier. Ils manient la lance & tirent de l'arc avec une adreſſe ſinguliere : ils tuent, au vol, avec la fléche, les oiſeaux les plus legers : ils uſent moins fréquemment & moins habilement des armes à feu : à cela près, ils ont la réputation d'être auſſi braves guerriers qu'inſignes voleurs. Quiconque a voyagé dans leurs pays, ne peut du moins leur refuſer ce dernier titre.

Leurs guerres avec leurs voiſins ne ſont que des courſes & des pillages. S'ils ſont vainqueurs, ils pour-

fuivent l'ennemi fans relâche, pillent & dévaftent fon pays, emmenent autant de prifonniers qu'il leur eft poffible, & fe retirent avec la même impétuofité qu'ils ont commencé l'irruption. Il n'eft point queftion parmi eux d'échange de prifonniers. Chaque parti vend ceux qu'il peut faire, & réclame rarement ceux qu'il a perdus. Tout chef, & même tout foldat, qui a fait un prifonnier, a fur lui pouvoir de vie & de mort. Leur ufage eft de les vendre plutôt que de les tuer. C'eft même ce genre de capture qu'ils envifagent le plus dans leurs courfes guerrieres : auffi portent-ils toujours à leur ceinture une corde deftinée à lier les vaincus; & lorfqu'ils n'ont pas d'ennemis à faire captifs, cette corde leur fert fouvent à garrotter leurs voifins & leurs compatriotes qu'ils vendent comme efclaves & comme ennemis.

Les forces militaires de la Colchide font peu confidérables ; elles ne paffent pas quatre mille hommes. Ce qu'il y a de fingulier, c'eft qu'il n'y a guères que trois cent piétons

dans cette armée ; tout le reste est cavalerie. Il n'y faut chercher ni ordre ni discipline. Ces troupes ne sont point non plus divisées par régimens & par compagnies. Chaque seigneur, chaque gentilhomme se fait suivre au combat par ses vassaux. Ceux-ci se réglent sur tous ses mouvemens, avancent, reculent, poursuivent ou fuient avec lui : leur valeur dépend absolument de la sienne.

Pour dire encore un mot du prince de Mingrelie, sa cour est assez nombreuse les jours de fêtes solemnelles, & est, pour le moins, de cent gentilshommes les jours ordinaires : il a de plus trois cents officiers & domestiques. La maison de la princesse n'est que de cent personnes, tant hommes que femmes. Elle augmente à certains jours de l'année. On y voit alors presque un pareil nombre de femmes de distinction, bien faites & bien vêtues, accroître & embellir sa cour. Le prince ne fait point battre monnoie ; & l'argent a peu de cours dans ses Etats. Tout le commerce s'y fait par échange ; & l'échange le

plus ordinaire, qui s'y pratique, est de troquer des créatures humaines contre certaines denrées. Tel Mingrelien qui a besoin de quelque ustensile de ménage, donne, pour l'obtenir, ou son fils, ou sa fille, ou sa femme, & quelquefois celle de son voisin.

Je le répete, Madame, un peuple aussi sauvage, aussi féroce, conserve néanmoins certaines pratiques de dévotion; pratiques, il est vrai, aussi contraires au véritable esprit du Christianisme, qu'aux régles de la bienséance & du bon sens. Les Colchéens reçurent, dit-on, la foi Catholique par l'organe de cette même esclave qui convertit aussi les Georgiens. Cette révolution arriva sous le régne de Constantin. Cet empereur, qui étoit charmé que d'autres Souverains l'imitassent dans sa conversion, combla de bienfaits & de présens le prince qui régnoit alors sur la Mingrelie & qui s'étoit fait Chrétien. Les rits Grecs furent long-tems en vigueur parmi ces peuples; mais les révolutions politiques, les guer-

res, le laps du tems, & ſur-tout l'ignorance & le libertinage des prêtres, ont laiſſé éteindre ces lumieres primitives. La religion des Colchéens eſt devenue auſſi défectueuſe que leur gouvernement; auſſi groſſiere, auſſi abſurde que leurs autres uſages.

Leur patriarche qu'ils nomment *Catholicos*, a pour ſuffragans tous les évêques de Mingrelie. C'eſt proprement le pape de cette contrée. Son égliſe métropolitaine eſt à Picciota, vers le pays des Abcas, autre nation encore plus féroce que les Mingreliens. Cette égliſe porte le nom de *S. André;* &, ſi on en croit la tradition de ces peuples, ce fut-là que cet Apôtre ſubit le martyre. On voit même encore, vis-à-vis le portail, une colonne de marbre, de laquelle on aſſure qu'il jaillit un torrent d'eau bouillante, au moment du ſupplice qu'on fit éprouver à ce Saint. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que les Colchéens ont pour cette colonne une vénération ſinguliere. A l'égard de l'égliſe, elle eſt métropole de

toute la Colchide. Chaque patriarche n'y va cependant qu'une fois en sa vie. Il est alors accompagné de tous ses évêques : il y fait la sainte huile qu'ils appellent *mirone*, & qui sert pour les baptêmes & pour quelques autres cérémonies religieuses. Cette huile devient si compacte, au bout d'un certain nombre d'années, qu'on la coupe au couteau & qu'elle ressemble à de vieil onguent.

L'occupation la plus ordinaire du *Catholicos* est de visiter son diocèse. Vous allez croire, Madame, que ses visites ont pour objet d'édifier & de secourir les ames qui lui sont confiées, de veiller sur le maintien de la discipline, de même que sur la conduite des évêques & des *papas* ; (c'est le nom qu'on donne, en Colchide, aux simples prêtres,) détrompez-vous : il n'a d'autre but que de vivre aux dépens de ses ouailles, & d'y faire vivre toute sa suite composée au moins de deux cents personnes ; de sorte qu'au bout de l'année, il se trouve n'avoir pas mangé

deux fois chez lui, & avoir ruiné tous ceux qu'il a honorés de ses visites.

Chacun de ses vassaux est obligé de lui fournir une certaine quantité de pain, de vin, ou différentes sortes de denrées : c'est-là son revenu fixe. Le casuel devient quelquefois plus considérable ; car ce patriarche ne confesse que pour une assez forte somme, ne dit pas de messe à moins de cent écus, & en exige cinq cents pour sacrer un évêque. Il est vrai que son assiduité à la priere est très-grande ; qu'il y consacre une partie de la nuit ; qu'il fait abstinence en tout tems, ne boit point du tout de vin durant le carême, & jeûne très-austérement pendant la semaine sainte : aussi passe-t-il pour être saint lui-même. A cela près, son ignorance ne le céde qu'à celle de ses évêques & de ses prêtres subalternes. Il sçait à peine lire dans son breviaire & dans son missel ; &, à coup sûr, il n'entend ni l'un ni l'autre.

Les évêques sont encore plus ignares. Plusieurs d'entr'eux apprennent

une messe par cœur, faute de sçavoir lire; &, à l'exemple du *Catholicos*, ils ne la disent qu'après s'être bien fait payer. Comme lui aussi, ils font maigre en tout tems, jeûnent le carême, ne mangent alors qu'une fois le jour, & sur le tard : ils ne font même usage, tant qu'il dure, ni de vin ni de poisson; mais, hors de-là, ils ne font nulle difficulté de s'enyvrer, en quoi ils sont très ponctuellement imités par leurs inférieurs.

Une chose en quoi ces derniers ne les imitent pas, c'est dans la magnificence des habits. Celui des évêques est très-somptueux, celui des prêtres, on ne peut pas plus misérable. Les prélats vont souvent à la guerre, & commandent leurs vassaux : ils vont encore plus souvent à la chasse, montés sur d'excellens chevaux, qui, pour l'ordinaire, ne leur ont coûté qu'une absolution.

A l'égard des *papas* ou prêtres Mingreliens, ils sont en très-grand nombre, & très-pauvres. Ils ne subsistent que des droits de leur prêtrise, & ces droits sont peu de chose. Ils

sont

ſont obligés de cultiver leurs terres, &, qui plus eſt, celles de leurs ſeigneurs. Ils ſuivent ceux-ci dans leurs voyages, les ſervent comme des eſclaves, & ne ſont pas mieux traités. Le peuple n'a pas pour eux plus de conſidération que les nobles : il ne les reſpecte que quand ils diſent la meſſe ou dans un cas de maladie. Alors on envoie chercher le *papas*, pour ſçavoir ſi l'on guérira ou non. Celui-ci fait ſemblant de feuilleter un livre, & enfin déclare au malade, que telle ou telle image eſt irritée contre lui; que, pour ſe la rendre propice, il faut lui faire un préſent, faute de quoi, il pourra bien mourir. Les malades chargent quelquefois le *papas* de porter ce préſent; &, pour l'ordinaire, il ſe donne la préférence ſur l'image.

C'eſt quelque choſe d'étonnant que la vénération & la crainte que ces ſortes de figures inſpirent aux Colchéens. Ce n'eſt point à l'objet que l'image repréſente, c'eſt à ſa figure matérielle qu'ils adreſſent leurs vœux & leurs prieres. Ils ado-

rent les unes, parce qu'elles passent pour bienfaisantes; les autres, parce qu'elles passent pour cruelles : c'est même à celles-ci qu'ils font le plus de présens. Ils n'en approchent qu'en tremblant, & après un grand nombre de prosternations & de signes de croix, après s'être violemment frappé la poitrine. La priere la plus ordinaire qu'un Mingrelien fait à l'image, est de veiller sur ses jours & de tuer ses ennemis. S'il arrive qu'il soit volé, il vient à elle, accompagné d'un *papas*, & muni de deux petits pains & d'une bouteille de vin. Il s'adresse à l'image, & lui parle en ces termes : *Tu sçais que j'ai été volé & que je ne puis avoir le larron dans mes mains, je te prie donc, par ce présent que je te fais, de le tuer, de l'anéantir, & de lui faire comme je fais à ce bâton.* En prononçant ces derniers mots, il plante un bâton en terre devant l'image, & le frappe avec un maillet jusqu'à ce qu'il soit enfoncé de maniere qu'on ne l'apperçoive plus. Vous voyez, Madame, que le pardon des injures

eſt un précepte auſſi peu connu de ces prétendus Chrétiens, que celui d'aimer leurs ſemblables. Ils prient très-ardemment pour la ruine & la mort de leurs ennemis. Peut-être deſirez-vous ſçavoir ce que devient le préſent offert à l'image? Le prêtre & le ſuppliant l'emportent, & vont entr'eux le boire & le manger.

Les Mingreliens ont auſſi un très-grand nombre de reliques & pluſieurs même qui paſſent pour très-précieuſes, entr'autres, un morceau de la vraie Croix, une chemiſe qu'on dit être de la ſainte Vierge, quelques poils de la barbe du Sauveur, &c. J'ai vu cette chemiſe; elle eſt d'une toile tirant ſur le jaune, & parſemée de fleurs brodées à l'aiguille. De pareils ornemens à une chemiſe qu'on dit avoir été celle d'une Vierge, marquent bien le peu de jugement de ces peuples. Quoi qu'il en ſoit, les Mingreliens préfèrent leurs images à toutes ces reliques. Ils n'eſtiment que l'enveloppe de quelques-unes, c'eſt-à-dire, la chaſſe qui les renferme, parce que ces chaſſes,

pour l'ordinaire, font ornées d'or & d'argent. Il est vrai que quelques-unes de leurs images sont de ce dernier métal, & que plus elles sont riches de matiere, & chargées d'ornemens, plus ils les réverent.

Leurs églises sont plus ou moins dignes de porter ce nom. Celles des évêques sont tenues très-proprement; quelques-unes même le sont avec magnificence : celles des *papas* font horreur & pitié. L'étable de Bethléem ne pouvoit pas être plus mal-propre. D'ailleurs, les choses les plus nécessaires au culte & au sacrifice y manquent ou sont indignes d'y figurer. Pour en juger, Madame, représentez-vous un autel fait en rond, porté sur un piédestal de pierre; sur cet autel, des purificatoires sales & puans; une tasse de bois, qui sert de calice; une petite planche, qui sert de patene; de vieilles guenilles, qui tiennent lieu de nappe; un encensoir de fer; le reste des ornemens proportionné à ce détail; & vous aurez une idée assez juste de l'appareil

avec lequel se célebre, dans cette contrée, le plus auguste sacrifice de notre religion. Encore une fois, ceci ne regarde que les *papas*; mais les *papas* sont les curés de toute la Mingrelie. Il y a, outre les évêques & eux, des especes d'abbés qui vivent en prélats, & qui en ont presque les revenus : ils ont leurs églises particulieres, & beaucoup mieux entretenues que celles des chétifs *papas*. Il y a aussi des moines de l'ordre de S. Basile, à qui on donne le nom de *Beres*. Ils sont vêtus d'une étoffe de laine noirâtre; ils portent la barbe & les cheveux longs ; ils jeûnent & prient très-exactement, disent la messe, quand on les paye bien, & bornent-là toutes leurs fonctions & tous leurs devoirs. Le même pays fournit encore différentes sortes de religieuses qui toutes sont vêtues de noir, portent le voile de même couleur, ne font jamais gras, mais ont la liberté d'aller par-tout où elles veulent, & de quitter, quand il leur plaît, la vie monastique.

Les prêtres de ce pays jouissent

eux-mêmes de certain privilége dont ils usent très-amplement : je parle du mariage. Les rits grecs leur permettent de se marier une fois en leur vie, sous condition qu'ils épouseront une fille vierge ; mais ces bons *papas* épousent indifféremment fille ou femme, & se remarient autant de fois qu'ils deviennent veufs. Ils en sont quittes pour obtenir de l'évêque des dispenses qu'il leur fait payer le double, à mesure qu'elles se renouvellent.

La plûpart de ces prêtres n'ont pas même été baptisés : leurs évêques sont très-souvent dans le même cas, & s'embarrassent fort peu si on baptise les enfans de leur diocèse. De leur côté, les prêtres n'administrent le baptême, qu'à ceux dont les parens peuvent les bien régaler après la cérémonie. Ainsi l'enfant d'un particulier, qui, dans cette occurrence, n'a pas le moyen de tuer ou un bœuf, ou un veau, ou du moins un cochon, cet enfant, dis-je, est réputé, par ces prêtres, indigne d'être Chrétien.

J'ai vu quelques-uns de ces *pa*

pas dire la messe. Rien de plus indécent que la maniere dont ils s'en acquittent. Il seroit impossible de porter plus loin l'inattention. Lorsque plusieurs prêtres se rencontrent dans une église, comme il n'y a qu'un autel, ils y disent tous la messe en même tems; ou, pour mieux dire, ils n'en disent qu'une entr'eux tous. Il leur est assez ordinaire de s'interrompre, pour parler de choses indifférentes & souvent même peu honnêtes. Il arrive aussi, que lorsqu'un prêtre trouve l'église fermée, il ne prend pas le tems de la faire ouvrir. Il dit sa messe sous le porche; il la dit même souvent dans des maisons particulieres, & plus souvent encore dans la cave. Ils consacrent, ou du moins prétendent consacrer toutes les fois qu'ils disent la messe. A l'égard du viatique destiné pour les malades, ils le consacrent, pour toute l'année, le jour du jeudi saint; ensuite, faute de mieux, ils le mettent dans une bourse de toile ou de peau qui, pour l'ordinaire, est très-sale. Ils portent en tout tems & en tous lieux

cette bourse attachée à leur ceinture. Lorsqu'un malade leur fait demander le viatique, ils le lui portent, ou bien le lui envoient par la personne qui est venue les avertir, soit homme, soit femme, soit enfant. Ceux ou celles qui assistent le malade, écrasent avec leurs mains ce viatique, pour le mêler avec le vin & le faire avaler au moribond; ils le lui donnent ensuite, en priant l'image de ne pas le tuer; mais peu de gens prennent ce viatique; on se contente de le jetter dans une bouteille ou calebasse remplie de vin: on observe s'il va au fond ou s'il surnage. Ce dernier cas est, selon ces bonnes gens, signe de guérison; le premier est signe de mort. La pâte de ce viatique est composée de farine, de vin & de sel: ce qui contribue à le conserver toute l'année. Au bout de ce tems, les prêtres à qui il est resté dans leur bourse, le portent sur l'autel, & l'y laissent en proie aux souris qui ne manquent jamais de le manger.

Tous ces détails & quelques au-

tres, dont je n'ai pu m'instruire par moi-même, m'ont été faits & certifiés par les missionnaires de Mingrelie. Ce sont des Théatins, fort honnêtes gens & fort zélés pour la réforme de ces abus; mais ils n'y travaillent que sourdement, & avec peu de succès. Rien de plus attaché que ces peuples à toutes ces pratiques ridicules. Ils sont persuadés que les devoirs essentiels du Christianisme se réduisent à jeûner certains jours de l'année, à commencer, toutes les grandes fêtes, par manger une poule & s'enyvrer, à faire de fréquens signes de croix, de fréquentes prieres aux images, & sur-tout, à boire du vin & manger du cochon; devoirs qu'ils observent très-scrupuleusement.

Je viens à leurs usages civils, parmi lesquels je comprends le mariage. Rien, pour ainsi dire, n'annonce qu'ils le regardent comme un sacrement. Ils achetent leurs femmes comme en Georgie, &, en général, ont pour maxime d'en épouser plusieurs. Souvent même la pre-

miere sert de domestique aux autres; souvent ils la renvoient chez ses parens, & quelquefois ils la vendent aux Turcs. Ils soutiennent que c'est une bonne œuvre d'épouser plusieurs femmes & d'avoir plusieurs concubines, parce qu'il en résulte un plus grand nombre d'enfans, &, par conséquent, un plus grand profit pour le pere, celui-ci étant dans l'usage de les vendre comme esclaves à des étrangers. Voici quelques-unes des cérémonies qui s'observent dans les mariages des nobles Mingreliens. Lorsqu'un d'entr'eux est tombé d'accord, avec son futur beau-pere, du prix que celui-ci met à sa fille, le premier vend quelques-uns de ses vassaux, c'est-à-dire, un nombre suffisant pour completter la somme. En attendant, il lui est libre d'aller, de tems en tems, voir son accordée; & presque toujours la consommation du mariage en devance la cérémonie: elle est également devancée par des festins qui durent plusieurs jours & même plusieurs nuits. Au surplus, elle se fait indifféremment le jour ou

la nuit, dans la cave ou à la porte de l'église; car l'usage de ce pays ne permet pas de marier personne dans l'église même. Il interdit de plus, en tout tems, l'entrée de l'église aux femmes, excepté à la princesse de Mingrelie : les autres personnes du sexe doivent rester sous le porche. Outre le prêtre qui préside au mariage, il y a encore un parrein qui, tandis que le prêtre lit certaines prieres, est chargé de coudre les époux ensemble par leurs habits; ensuite il prend deux couronnes faites de fleurs naturelles ou de soie, & les place alternativement sur la tête des deux époux, les changeant de l'un à l'autre, à mesure que le prêtre dit certaines oraisons. Lorsqu'elles sont finies, le parrein prend du pain, le rompt en plusieurs morceaux, met le premier dans la bouche de l'époux, le second dans celle de l'épouse, retourne jusqu'à trois fois de celui-ci à celle-là, & mange le septieme morceau; après quoi, il leur donne à chacun, l'un après l'autre,

trois fois du vin à boire dans une même coupe, & boit lui-même ce qui reste; ainsi se termine la cérémonie. Vous voyez, Madame, que le parrein y entre pour beaucoup: il contracte, dès ce moment, une alliance des plus étroites avec les nouveaux mariés. C'est lui qui est chargé d'ajuster tous les différends qui surviennent entr'eux: leur maison lui est ouverte comme la sienne propre; & il peut avoir tous les tête-à-tête qu'il juge à propos avec la nouvelle épouse, sans que le mari s'en formalise: ils ne sont pas d'ailleurs, fort délicats sur l'article de la foi conjugale. Un Mingrelien qui surprend sa femme en flagrant délit, a droit de contraindre le galant à payer un cochon: c'est, pour l'ordinaire, la seule vengeance qu'il tire de cette injure; &, ce qui ne vous surprendra pas moins, ce cochon se mange entre lui, sa femme & le galant.

Presque toutes ces femmes sont belles; & toutes, jusqu'aux plus laides, sont engageantes. Celles-ci se

fardent grossiérement tout le visage, sans en excepter le front, le nez & le menton : les vieilles les imitent. A l'égard de celles qui réunissent la jeunesse à la beauté, elles ne se peignent que les sourcils. Elles portent sur la tête un voile qui n'en couvre qu'une partie, le derriere & le dessus : le reste de leur coëffure ressemble beaucoup à celle des femmes d'Europe ; leur habit est tout semblable à celui des Persanes. Celui des hommes, & même des plus distingués, ne consiste que dans une espece de chemise & un caleçon. Les Grands ont des ceintures de cuir, larges de quatre doigts, couvertes de plaques d'argent. Ils attachent à cette ceinture un couteau, une pierre propre à l'aiguiser, trois bourses de cuir, l'une remplie de sel, l'autre de poivre, la troisieme d'aleines, de fil & d'aiguilles : ils y attachent jusqu'à un fusil propre à faire du feu, & portent de plus, une corde de plusieurs brasses, qui les entoure ; & qui leur sert à attacher ce qu'ils enlevent à leurs enne-

mis ou qu'ils dérobent à leurs voisins. Ils se rasent le haut de la tête en forme de couronne, & couvrent cette large tonsure d'une calotte de feutre. L'hiver, ils portent, pardessus cette calotte, un bonnet fourré; mais, pour ménager l'un & l'autre, ils les mettent dans leur poche, lorsqu'il pleut, aimant mieux mouiller leur tête que leur coëffure. Cette économie prend sa source dans leur pauvreté : celle des gens du peuple est si excessive, qu'ils vont presque nuds. La plûpart n'ont, pour se couvrir, qu'un méchant feutte qui ne descend que jusqu'aux genoux & ne couvre qu'une partie du corps : ils passent la tête dedans, le tournent à leur gré, & l'opposent, selon le besoin, au vent ou à la pluie. Leur chaussure n'est rien; elle consiste dans une semelle de peau de buffle, qui n'est point préparée. A cela près, ces sandales ressemblent beaucoup à celles de nos Capucins. On n'en peut pas dire autant de leur habit. Un Capucin passeroit pour être vêtu omptueusement en Mingrelie.

J'ai eu occasion d'assister aux repas du prince & de la princesse de ce pays. Toute leur suite, jusqu'à leurs palefreniers, mange avec eux : il n'y a d'autre distinction de rang, que celle d'être placé plus haut ou plus bas. Ces sortes de festins ne sont pas splendides, même chez le Souverain; ils le sont moins encore chez les Grands. Quelque peu de viande ou de poisson sec, rôti, ou même de légumes, composent le plat du maître ; du gom tout simplement forme la portion des domestiques : c'est-là, du moins, ce qui se pratique le plus souvent. Il est vrai que les jours de fête, ou lorsqu'on traite quelqu'un, on a de la venaison; autrement on tue ou un porc, ou un bœuf, ou une vache. Il n'est point question de ragoûts chez cette nation. On fait bouillir l'animal dans cette grande chaudiere qui sert à faire cuire le gom dont je vous ai parlé plus haut : on sert la viande demi-crue, sans aucun assaisonnement. La meilleure portion reste toujours devant

le maître du logis, ainsi que tout le pain de froment, toute la volaille & tout le gibier. Il envoie une portion de toutes ces choses à ceux qu'il distingue le plus dans la compagnie. Deux hommes servent à boire à la ronde, & n'en donnent pas moins qu'un demi-septier à chaque coup. Il seroit incivil de ne pas boire autant de fois que ces deux pages ont fait leur office; &, aux repas de cérémonie, ils le répetent jusqu'à ce que les princpaux conviés soient absolument yvres. Alors ceux-ci dédaignent les coupes ordinaires; ils boivent dans les plats & avec la cruche.

Dans ces sortes d'occasions, & même dans toutes les autres, la conversation entre hommes roule sur des combats, des vols, des assassinats, des enlevemens & des ventes d'esclaves : on parle aux femmes d'autre chose, & toujours de choses assez peu honnêtes; ce qui paroît les amuser beaucoup. Les mots les plus sales ne les font point rougir;

& elles instruisent de bonne heure leurs enfans à les prononcer. A juger de ces femmes par leur extérieur, on ne les croit que douces, tendres, sensibles; mais, au fond, presque toutes ressemblent à Médée qui, comme vous le sçavez, Madame, étoit née dans le pays qu'elles habitent. Je vous avouerai que j'ai un grand empressement de le quitter; car on n'est point en sûreté de sa vie avec des peuples aussi barbares. Sans le secours des missionnaires, pour lesquels les nobles ont une sorte de considération, nous aurions été exposés à bien des périls. Ces mêmes religieux faciliteront notre départ pour l'Arménie, où nous ne tarderons pas à nous rendre.

Je suis, &c.

En Mingrelie, ce 30 Décembre 1737.



XIX. LETTRE.

L'ARMÉNIE.

CE nom, Madame, ne peut vous être inconnu ; il est souvent cité dans les histoires sacrées & profanes. On regarde l'Arménie comme le pays que peuplerent d'abord les personnes échappées au déluge. Il fut encore plus anciennement habité, s'il est vrai, comme le prétendent certains auteurs, que le paradis terrestre y étoit situé ; mais on a tant de fois placé & déplacé ce jardin merveilleux, qu'on ne peut rien statuer de solide à cet égard. Quelques-uns prétendent qu'Aram, petit-fils de Noé, eut en partage l'Arménie, & lui donna son nom ; d'autres cherchent à ce nom une étymologie différente. Quoi qu'il en soit, l'Arménie est par elle-même très-digne d'être connue ; elle a été le théatre de grands événemens & de sanglantes batailles ; elle a eu, à dif-

férentes reprises, ses rois particuliers, mais ils sçavoient mal défendre leurs Etats. Nul conquérant n'attaqua cette contrée, sans la soumettre : elle fait aujourd'hui partie de l'Empire des Persans & des Turcs. Ces deux puissances combattirent longtems pour la possession entiere de ce pays, & finirent par le partager entr'elles. Il résulte de ce partage, que la haute Arménie, ou l'Arménie majeure, est une province de Perse, & l'Arménie mineure une province de Turquie.

C'est la premiere que je vais parcourir dans cette lettre. L'Araxe la sépare de la Médie. Nous passâmes ce fleuve à Julfa la vieille. C'étoit autrefois une ville considérable : ce n'est aujourd'hui qu'un amas de trente à quarante maisons ou cabanes. Rien de plus hideux que ce canton ; il n'offre pas un seul arbre ni aucune autre sorte de verdure. L'ancienne ville étoit située sur la pente d'une montagne, s'étendoit sur les bords de l'Araxe, & y formoit un long amphithéâtre. Elle fut ruinée par Abas

le Grand, roi de Perse, qui vouloit empêcher les Turcs de s'y fortifier.

A sept lieues de Julfa, on trouve Nacchivan. Cette seconde ville est moins ruinée que la premiere, & cependant n'est que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois. Certains auteurs assurent qu'on y comptoit jusqu'à quarante mille maisons. A peine en trouve-t-on deux mille aujourd'hui. Le milieu de la ville est ce qu'il y a de mieux bâti : il offre de grands bazars, plusieurs caravanserais, des bains & d'autres édifices publics ; mais la plûpart sont plus utiles que magnifiques. Si on en croit quelques auteurs Arméniens, Noë fut le fondateur de Nacchivan, & y établit sa demeure, après le déluge : ce ne peut être là qu'une conjecture. Celle qui porte à croire que Nacchivan est l'ancienne Artaxate, est fondée sur la vraisemblance & sur une histoire qui se conserve dans le plus célebre monastere de toute l'Arménie. Ce fut aussi Abas le Grand, qui ruina & dépeupla Nacchivan, après l'avoir conquise sur les Turcs. Il en

usa ainsi, parce qu'il n'espéroit pas pouvoir la garder.

De cette ville, qui est regardée comme la capitale d'une partie de la haute Arménie, on fait environ vingt-cinq lieues pour arriver à Irivan, autre capitale plus considérable que la premiere. Le pays, que l'on traverse, est rempli de villages; il est en même tems très-fertile & assez bien cultivé: c'est-là tout ce qu'on en peut dire, excepté qu'on y trouve un assez grand nombre de couvens d'hommes & de femmes. Je vous parlerai ci-après des plus considérables; mais entrons d'abord dans Irivan.

Cette ville est grande, mais sale, & moins peuplée que son étendue ne l'annonce. Ses jardins occupent la plus grande partie de son enceinte: ses principaux bâtimens sont l'évêché & l'église nommée *Catovike*, bâtis l'un & l'autre sous les derniers rois d'Arménie, la mosquée de Deuf-Sultan, nom de son fondateur, quelques caravanserais; encore tous ces édifices ne sont ils que d'un goût assez médiocre. La ville est située entre

deux fleuves, l'un nommé *le Zenguy*, l'autre d'un nom Arménien, qui signifie *quarante fontaines*. On dit qu'il a un pareil nombre de sources; mais son cours est peu étendu. La principale place d'Irivan est de forme quarrée, très-vaste & entourée d'arbres. Elle sert aux exercices & aux divertissemens usités parmi cette nation; tels que les carrousels, les courses, la lutte, le manège, &c. La forteresse est séparée de la ville, & en forme, pour ainsi dire, une autre. On y compte jusqu'à huit cent maisons, toutes habitées par des Persans naturels. Les Arméniens n'y ont que des boutiques; encore n'y peuvent-ils pas rester la nuit. Cette forteresse est défendue, d'un côté, par trois murailles de briques, & garnies de créneaux, mais sans régularité. Un épouvantable précipice, au fond duquel passe le fleuve Zenguy, la défend du côté opposé. C'est dans cette citadelle & sur le bord de ce précipice, que se trouve le palais du gouverneur; situation, qui semble rappeller à cet officier les périls qui, dans

tout Empire, & sur-tout dans ceux de l'Asie, avoisinent toujours les grandes places.

Le fleuve Zenguy, dont je viens de vous parler, traverse une partie de l'Arménie, & tire sa source d'un lac situé à trois petites journées d'Irivan. Ce lac est très-profond, & a vingt-cinq lieues de circonférence. On le nomme en langue persane *le lac doux*, parce que son eau est très-douce. Il produit jusqu'à neuf especes de poissons. Au centre de ce lac, est une petite isle, &, au milieu de cette isle, un monastere fondé depuis plus de six cent cinquante ans. Le prieur a titre d'Archevêque, & prend celui de Patriarche; dignité que celui d'Arménie lui conteste; mais lui-même refuse de reconnoître ce grand Patriarche pour son supérieur.

Vous jugez bien, Madame, que la capitale d'Arménie doit passer pour très-ancienne, au moins parmi les Arméniens. Noë l'habita même avant le déluge. Ce fut aussi, disent-ils, le paradis terrestre; mais on peut comparer ces prétentions à la chimere

de certaines grandes maisons parmi nous. Il pourroit même en être d'Irivan comme de ces familles très-modernes, qui cherchent à reculer leur origine. Nous ne vîmes dans cette ville aucune marque réelle d'antiquité. Je la crois moins ancienne qu'une partie des couvens épars dans ce canton de l'Arménie. Ils sont au nombre de vingt-huit, parmi lesquels on en compte cinq de femmes. Les deux plus considérables de ces couvens, sont Couer-Virab, nom Arménien, qui signifie *église sur le puits*, & Utch-Clisse, c'est-à-dire, *les trois églises*. Le nom du premier dérive de ce que son église est bâtie sur un puits, où S. Grégoire fut, dit-on, jetté, comme autrefois Daniel dans la fosse des lions, & nourri miraculeusement comme ce prophete. Le second monastere, également habité par des hommes, est extrêmement révéré des Arméniens. Ils le nomment *Ex-Miazin*, c'est-à-dire, *la descente du Fils unique engendré*, parce que, disent-ils, Jesus-Christ y apparut, de la maniere la plus distincte,

tinéte, à S. Grégoire qui fut & le fondateur de cette église, & le premier patriarche d'Arménie. Ils ajoûtent que le Fils de Dieu traça lui-même, avec un rayon de lumiere, le dessein de cette église, qui n'offre cependant rien de merveilleux ni dans son plan ni dans sa structure. C'est un bâtiment des plus massifs & des moins éclairés. Tout en est de pierres de taille, jusqu'aux clochers, qui néanmoins se terminent en fléches. L'intérieur de l'édifice ne renferme aucune sorte d'ornemens, soit en peinture, soit en sculpture. Nous n'y comptâmes qu'un seul autel & trois chapelles. Cet autel est aussi de pierre comme tout le reste; mais ses accessoires me parurent assez riches. Ce qu'on nomme le trésor de cette église, pourroit servir de pendant au trésor de S. Denis en France.

On y voit des croix & des calices d'or, des lampes & des chandeliers d'argent d'une grandeur prodigieuse, des chasses de même métal, &c. On y révere sur-tout un

nombre extraordinaire de reliques; entr'autres, une côte de S. Jacques, évêque de Jérusalem, un doigt de S. Pierre, deux doigts de S. Jean-Baptiste, & un bras de S. Grégoire, le même qui a fait construire cette église, le même qui passe pour avoir converti toute l'Arménie, & que, par cette raison, les Arméniens ont surnommé *l'Illuminateur.*

On voit au milieu de cette église une grande pierre quarrée, au sujet de laquelle les Arméniens nous débiterent bien des faits merveilleux. Ils nous dirent qu'elle est placée à l'endroit même où Jesus-Christ apparut à S. Grégoire leur Apôtre. Ils ajoûterent aussi qu'elle couvre un précipice dans lequel le Fils de Dieu, après avoir tracé le plan de cette église, précipita les démons qui rendoient leurs oracles dans les temples voisins. Ce n'est pas tout: ils prétendent que l'autel où Noé offrit un sacrifice, au sortir de l'arche, fut élevé au lieu même qu'occupe cette pierre mystérieuse.

Ce qui a fait donner à ce monas-

tere le ſurnom de *Trois-Egliſes*, eſt le voiſinage de deux chapelles ſituées à quelque diſtance de là, l'une ſur ſa droite, l'autre ſur ſa gauche. La premiere eſt dédiée à ſainte Caïane, la ſeconde à ſainte Repſine. Ce ſont deux Vierges Romaines, qui, dit-on, s'enfuirent en Arménie durant la neuvieme perſécution, & qui furent martyriſées au même lieu où ces égliſes ont été depuis conſtruites; mais elles ſont abandonnées depuis long-tems; & ce n'eſt que par leurs ruines, qu'on s'apperçoit qu'elles ayent exiſté. A l'égard du monaſtere en queſtion, c'eſt la demeure ordinaire du patriarche d'Arménie. Il ne lui eſt permis de s'en abſenter, que pour des cauſes entiérement relatives à ſon miniſtere; mais il n'obſerve pas toujours cette loi à la rigueur. Plus d'un exemple prouve que la réſidence n'eſt pas plus agréable à ces prélats d'Aſie, qu'à certains prélats de l'Europe.

Le patriarche d'Arménie a pour ſuffragans une vingtaine d'évêques tirés, pour la plûpart, d'entre les

moines. Les évêques de cet ordre prêchent assis, & portent le bâton pastoral : c'est par-là qu'on les distingue des autres. Ils passent aussi pour être les grands docteurs des Arméniens ; ce qui ne veut pas dire beaucoup. Ces mêmes docteurs passeroient pour fort ignorans, à côté des moins instruits de notre clergé. Au surplus, toutes les dignités ecclésiastiques sont mises à l'encan chez les Arméniens. Les évêques achetent leur office du patriarche, qui lui-même achete le sien des Mahométans.

Les prêtres séculiers de ce pays sont tous mariés, ou du moins peuvent se marier comme les laïcs. Il leur est seulement défendu de dire la messe durant les sept premiers jours de leur mariage, & de voir leur femme plutôt que sept jours après l'avoir dite ; mais cette contrainte n'a lieu que pour une fois. Il est libre ensuite à ces prêtres d'en user comme bon leur semble. Pour ce qui est des moines, ils gardent le célibat comme parmi nous, & sont

infiniment plus bornés dans leurs fonctions eccléſiaſtiques. Elles conſiſtent uniquement à dire la meſſe : tout autre uſage du ſacerdoce leur eſt interdit. Leur noviciat eſt plus ou moins long. Quelques-uns ne reçoivent l'habit, qu'au bout de huit ans d'épreuves ; méthode louable, & qui mériteroit de n'être pas concentrée dans un coin de l'Aſie.

Auſſi-tôt qu'un de ces religieux a pris l'habit monachal, on le ſequeſtre, pour quarante jours, dans un lieu où il ne parle à perſonne, où même la clarté du ſoleil lui eſt interdite. Il eſt, de plus, obligé de paſſer en jeûnes & en prieres tout le tems de cette retraite. Une abſtinence de deux ans ſuccede à cette quarantaine ; après quoi, il peut manger de la viande & vivre en tout comme ſes confreres. J'oubliois de vous dire qu'en leur donnant l'habit, on leur coupe les cheveux en forme de croix. Lorſque ces cheveux ſont revenus, on les coupe de nouveau, mais en forme de couronne que ces moines ont ſoin de conſerver, comme

nos prêtres ont soin d'entretenir leur tonsure. Une chose singuliere, c'est que cette couronne est commune à tous les Arméniens. Persuadés qu'elle a pour objet de retracer l'idée de la couronne d'épines, & que cette marque extérieure est une des plus essentielles à un Chrétien, tous la portent; les laïcs, comme les prêtres & les religieux.

Au surplus, la religion de ces peuples ne consiste guères qu'en pratiques habituelles & de routine. On leur apprend, dès leur enfance, à faire le signe de la croix, à dire *Christous*, à jeûner. C'est-là tout; & ils se figurent que c'en est assez. Tout autre point de doctrine, toute autre pratique de dévotion leur sont inconnus, excepté d'aller à l'église, lorsqu'ils sont à portée de le faire. Leurs jeûnes sont très-longs & très-fréquens; ils emportent plus des trois quarts de l'année: ils sont d'ailleurs si rudes, qu'on n'imagine pas comment ces peuples peuvent y suffire. Jeûner en Arménie, c'est ne manger qu'au soleil couchant; c'est

s'abstenir de chair, de poisson, d'œufs, de beurre, de toute espece de laitage, & même de vin. Ce dernier article n'est pas toujours observé à la rigueur; mais il est rare que les autres soient enfreints : il est encore plus rare de voir un Arménien abjurer sa religion. Esclave des Mahométans, vexée par ces maîtres impérieux, cette nation n'a jamais varié dans son culte : il est encore le même qu'il fut, il y a douze cens ans. On y lit, on y chante l'office dans la langue du pays; & lorsque la communion eucharistique a lieu, elle est générale entre le prêtre & le peuple, sans en excepter les enfans même : tous mangent du pain consacré, & boivent dans le même calice.

Parmi les articles qui distinguent la religion Arménienne d'avec la nôtre, on compte la différence du pain & le mêlange du vin & de l'eau dans la consécration : les Arméniens y emploient du vin pur & du pain ordinaire. Un autre point de différence, infiniment plus grave, a pour objet l'incarnation du Verbe. Ils soutien-

nent qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ : ils soutiennent encore, touchant la troisieme Personne de la Trinité, que le saint Esprit procede non du Pere & du Fils, mais du Pere par le Fils. Au reste, il y a bien peu de leurs docteurs qui soient aujourd'hui capables, je ne dis pas de discuter, mais même d'entendre cette doctrine. Ils suivent tacitement les opinions de leurs ancêtres, & s'en écartent d'autant moins, qu'ils ne cherchent jamais à les approfondir. Il est difficile de démontrer la fausseté d'une opinion à des hommes qui ne veulent ni se la laisser expliquer, ni l'entendre combattre.

J'oubliois de vous parler des revenus du clergé Arménien : ils sont très-considérables ; & ce qui contribue à les rendre tels, le croiriez-vous ? C'est la vente des saintes huiles. On ne peut nombrer toutes les vertus spirituelles que leur attribuent les Chrétiens de ce canton. Aucune maladie de l'ame, selon eux, n'y peut résister. D'après cette idée que le clergé a soin d'entretenir, le

débit de cette marchandise sacrée est immense. Le patriarche la vend aux évêques; ceux-ci aux prêtres, & ces derniers au peuple.

J'ai dit que l'Arménie renfermoit un assez grand nombre de couvens d'hommes. Tous ces moines suivent la régle de S. Basile, dont les successeurs ont moins prospéré en Asie, que ceux de S. Bernard en Europe. Il s'en faut de beaucoup que les richesses des premiers égalent celles des seconds. A cela près, les Mahométans les laissent libres dans leurs fonctions, & même dans la jouissance de ce qu'ils possedent.

Il est également libre à tous les Chrétiens de ce pays d'exercer publiquement leur religion. Les Musulmans, occupés de leurs fréquentes ablutions & de leurs nombreuses prieres, laissent paisiblement les Arméniens se consumer par leurs macérations & leurs jeûnes continuels. Si on en excepte la Trape, il n'y a presque aucune de nos sociétés religieuses, qui puisse faire assaut de pénitence avec un Arménien qui ob-

ſerve toutes les pratiques dévotieuſes de ſa ſecte.

Un des principaux pélerinages de cette nation, eſt un couvent qu'elle nomme dans ſa langue *le Monaſtere des Apôtres*. Il eſt ſitué au pied de la montagne où l'on prétend que l'arche de Noé s'arrêta. Les Arméniens croient que ce patriarche fit, au lieu même où eſt ſitué ce couvent, ſa premiere demeure & ſes premiers ſacrifices après le déluge. Ils ajoûtent qu'on y a trouvé les corps de S. André & de S. Matthieu; que le crâne de cet Evangéliſte eſt dans l'égliſe du monaſtere. C'eſt ce que je n'ai pas été à portée de vérifier; mais il eſt certain que la dévotion de ces peuples pour ce ſéjour eſt extrême; c'eſt leur Terre ſainte.

A l'égard du mont voiſin, les Arméniens & les Perſans le nomment communément *Macis*. Les premiers dérivent ce nom de *Mas* ou *Meſech*, fils d'Aram, de qui ils prétendent être iſſus. Les ſeconds le nomment encore dans leur langue tantôt *Cou-Roub*, c'eſt-à-dire, *Mont Noé*, tantôt *Sahat-Toppus*, c'eſt-à-dire, *Heureuſe Butte*.

C'eſt en faiſant alluſion à l'avantage qu'eut cette montagne de recevoir l'arche qui portoit le ſecond pere du genre humain & toute ſa famille. Les Arméniens prétendent que cet antique & célebre vaiſſeau eſt encore ſur la pointe de ce mont : ils ajoûtent que Dieu en a interdit l'accès aux hommes ; &, en effet, il ſeroit difficile qu'aucun homme parvînt juſques-là : il ſuffiroit des ſeuls obſtacles naturels, pour l'en empêcher ; & vraiſemblablement il n'en exiſte pas d'autres. Ce mont eſt perpétuellement couvert de neiges qui ne fondent jamais, & dont une partie eſt peut-être auſſi ancienne que l'année qui ſuivit celle du déluge même ; car il n'eſt pas douteux que les eaux n'ayent alors fondu celles qui exiſtoient depuis la création. Au ſurplus, l'Ecriture ne donne à cette montagne aucun nom particulier ; elle dit ſimplement, que l'arche s'arrêta ſur la montagne d'Ararat ; & il paroît qu'on s'accorde aſſez généralement à dire qu'Ararat n'eſt autre choſe que l'Arménie.

Si on en croit quelques auteurs, entr'autres, l'historien Joseph, on montroit, de leur tems, les restes de l'arche; & on prenoit comme un préservatif salutaire la poudre dont elle étoit enduite. Ce fait contredit l'opinion des Arméniens qui prétendent même l'étayer d'un miracle. Ils disent qu'un moine d'Ex-Mazin, nommé *Jacques*, & qui fut depuis évêque de Nisibe, résolut de parvenir jusqu'au sommet de la montagne dont il s'agit, ou de périr dans ce hardi dessein. Il arriva, non sans peine, jusqu'au milieu du mont: il crut même pouvoir passer outre; mais, chaque matin, il se retrouvoit au même endroit d'où il étoit parti la veille. Enfin, Dieu touché de sa persévérance, lui envoya, par un Ange, une piéce de l'arche, en lui ordonnant de renoncer à une entreprise qui étoit contraire à sa volonté, &, par conséquent, au-dessus des forces humaines. Pour moi, je suis persuadé qu'un Ange est fort peu nécessaire pour empêcher les hommes trop

curieux d'arriver au sommet de cette affreuse montagne, & que, pour qu'ils y arrivassent, il faudroit que lui-même les y transportât.

L'Arménie est un pays fertile, &, en général, très-agréable. On y respire un air fort sain, quoiqu'un peu épais. L'hiver y est long & rude. Les neiges sur-tout y sont fréquentes & considérables : toutes les plaines en sont alors couvertes. Il arrive aussi que les rayons du soleil dardant, tout le jour, sur cette neige, éblouissent les voyageurs, & leur causent aux yeux une ardeur cuisante, qui les affoiblit. Pour s'en garantir, les gens du pays ont recours à un expédient qui au moins diminue le mal : c'est de mettre devant les yeux un mouchoir de soie verte ou noire. Un autre inconvénient très-grave, est que quand deux voyageurs se rencontrent, il faut disputer à qui entrera dans la neige, le sentier étant trop étroit pour que deux chevaux puissent y passer de front. Si la partie est égale, on en vient aux mains; autrement c'est le

plus foible ou le moins courageux qui livre passage à l'autre.

La rigueur de l'hiver, dans cette contrée, oblige les paysans d'enterrer leurs vignes, aussi-tôt qu'il commence : ils ne les déterrent qu'au printems. Vous sçavez, Madame, que ce fut Noé qui, le premier, planta la vigne. La tradition des Arméniens porte que ce fut chez eux que ce patriarche fit cet heureux essai : ils en montrent même la place à une petite lieue d'Irivan. Si cela est, Noé dût s'applaudir de sa tentative. Le vin, qui croît dans ce canton, est excellent. On en peut dire à-peu-près autant de tout le terroir d'Arménie. Il produit abondamment tous les fruits, toutes les denrées nécessaires à la subsistance & à l'entretien de ses habitans. Une meilleure culture pourroit le rendre encore plus fertile ; ce qui n'empêche pas que les vivres n'y soient au plus bas prix. Le gibier & le poisson n'y sont guères plus rares que les fruits de la terre. On vante, chez toutes les nations voi[illegible]es, les truites & les car-

pes du lac d'Irivan. On voit de ces carpes avoir jusqu'à trois pieds de longueur ; en un mot, l'Arménie est un des meilleurs cantons de l'Asie, cette contrée, autrefois si abondante & aujourd'hui si dévastée, du moins dans la partie qu'on assure avoir été le berceau du genre humain. Sa misere actuelle semble démentir sa splendeur ancienne. Disons mieux : son état de vétusté devient la preuve de cette antique splendeur. On peut comparer le climat Asiatique à un vieillard, dont on admiroit autrefois la force, & que l'âge a rendu extrêmement débile. Une postérité nombreuse l'environne ; mais il est le plus foible de tous ceux qui tiennent de lui la naissance.

L'ancien pays des Mèdes, où nous ne tarderons pas d'arriver, n'est pas dans un état plus florissant, si l'on en croit notre Georgien ; mais je vas bientôt être à portée de vous en rendre compte par moi-même.

Je suis, &c.

En Arménie, ce 19 Février 1738.

XX. LETTRE.

LA MÉDIE.

NOUS voici, Madame, arrivés à Tauris qui fait partie de l'ancien royaume des Mèdes : on assure même, qu'elle en fut dès-lors la capitale. Tauris n'est, dit-on, autre chose que la fameuse Ecbatane, bâtie par Déjocès. Vous vous rappellez, sans doute, l'histoire de ce prince qui, du rang de simple particulier, s'éleva sur le trône. Cet exemple n'est point rare ; mais, ce qui l'est davantage, c'est que Déjocès ne devint roi, que parce qu'il s'étoit acquis la réputation d'homme juste ; choix bien remarquable dans un peuple aussi féroce, aussi indiscipliné que l'étoient alors les Mèdes. Les malheurs attachés à la monarchie, leur firent connoître le besoin qu'ils avoient d'un chef ; & celui qu'ils avoient choisi, remplit leur attente. Il leur donna des loix, &, qui plus est, des mœurs. L'histoire

nous a transmis une partie des révolutions qu'éprouva depuis ce royaume. Il est enfin redevenu province de celui de Perse, comme il l'étoit sous les premiers successeurs de Cyrus.

Tauris elle-même a essuyé bien des vicissitudes. Fondée, ou du moins rebâtie par la femme du célebre Aaron Réchild, calife de Bagdat, elle fut presque entiérement abbatue par un tremblement de terre. Ayant été relevée avec plus d'étendue & de magnificence, un autre tremblement de terre, plus violent que le premier, la ruina toute entiere en une nuit. Un célebre astrologue avoit, dit-on, prédit ce désastre, & n'avoit pas été écouté. Plus de quarante mille personnes, qui n'avoient pas voulu se retirer à la campagne, furent accablées sous les ruines de leurs maisons. Tauris fut rebâtie une troisieme fois. Le même astrologue prédit que cette ville n'auroit désormais à craindre nuls tremblemens de terre, mais qu'elle étoit menacée de grands débordemens d'eaux. Ce qu'il

y a de singulier, c'est que l'événement a encore justifié cette prédiction. L'astrologue auroit dû ajoûter que Tauris risquoit aussi d'être bien des fois prise & reprise, & saccagée. Aucune autre ville n'a été plus sujette à ces sortes d'événemens. Sélim, empereur des Turcs, la subjugua. A peine se fut-il retiré, que les Taurisiens égorgerent la garnison Ottomane. Le successeur de Sélim reprit cette ville puissante, y fit construire une citadelle qu'il munit de plus de trois cens piéces de canon, & d'une garnison de quatre mille hommes; ce qui n'empêcha pas un second soulevement, aussi efficace que le premier; nouveau siége de Tauris sous le régne du même empereur (Soliman II,) & par le même général qui l'avoit soumise quelques années auparavant. Il prit la ville d'assaut, la livra aux flammes, au pillage & à toutes les horreurs qu'un vainqueur féroce & irrité peut se permettre. Il y laissa une garnison de dix mille hommes, en se retirant; mais ces dix mille hommes furent

encore passés au fil de l'épée. Osman, grand visir d'Amurat, vint pour tirer vengeance de cette nouvelle révolte. La ville fut reprise & saccagée une quatrieme fois. Ensuite les Turcs la fortifierent plus qu'elle ne l'avoit encore été. Malgré toutes leurs précautions, Abas le Grand, roi de Perse, les en chassa. Depuis ce tems, Tauris est restée au pouvoir des rois de Perse. Une chose qui mérite d'être observée, c'est que, jusqu'alors, (c'étoit au commencement du siécle passé,) les troupes Persanes n'avoient fait, à la guerre, aucun usage des armes à feu. Il n'y eut même qu'un seul régiment à qui Abas en eût fait prendre; mais ayant vu l'effet qu'elles avoient produit, il rendit cet usage presque universel dans ses armées.

La ville de Tauris est située au bas d'une montage qu'on croit être le mont Oronte, fort souvent cité dans les auteurs anciens. Un petit fleuve, nommé *Spingtcha*, passe au travers de cette ville; un autre, plus considérable que n'est la Seine

à Paris, la côtoie au septentrion. L'eau en est salée durant six mois de l'année. C'est qu'alors il est grossi par des torrens qui, avant que de s'y jetter, passent sur des terres couvertes de sel. Tauris renferme quinze mille maisons & un pareil nombre de boutiques ; ce qui forme deux genres de bâtimens séparés. Les boutiques sont placées au centre de la ville, dans des rues voûtées, très-longues, très-larges, & de quarante à cinquante pieds de hauteur. Ces lieux, qu'on nomme *bazars* ou *marchés*, sont éclairés par des dômes, & remplis d'une infinité de marchandises. Leur forme intérieure, jointe au peuple nombreux qui les fréquente, offre un coup d'œil des plus frappans. A l'égard des maisons, elles occupent le contour & l'extérieur de cette vaste cité, la seconde de la Perse en richesse, en grandeur & en nombre d'habitans. On y compte jusqu'à trois cens caravanserais, & chacun d'eux peut contenir trois cens personnes. Ces caravanserais qui devroient servir d'hôtellerie aux étrangers, ne

eur servent que d'asyle; car ceux-ci ont obligés de fournir eux-mêmes à leurs autres besoins. En revanche, il y a trois hôpitaux dans esquels on donne à manger *gratis*, deux fois le jour, à tous ceux qui se présentent; mais on y donne rarement à coucher. Je n'ai vu, à Tauris, que peu de maisons ou de palais magnifiques. J'y ai vu, au contraire, beaucoup de belles mosquées, une, entr'autres, dont tout le dedans & une partie de l'extérieur est doré: elle a été bâtie par un roi de Perse, qui se faisoit nommer *Géoncha*, ou *le Roi du monde*. De très-petits princes Orientaux se sont plus d'une fois arrogé ce titre fastueux. La mosquée, qu'on nomme celle *des deux Tours*, n'est remarquable que par ces tours mêmes: elles sont d'une architecture singuliere, en ce que la tour supérieure a beaucoup plus d'étendue & de diametre que celle qui lui sert de base. Le nombre total des mosquées de Tauris est de deux cens cinquante. On voit, au bout, & à l'occident de la ville, un très-joli

hermitage que les Persans nomment *les yeux d'Ali*. Cet Ali, gendre de Mahomet, étoit, disent ses sectateurs, le plus bel homme qu'il y ait jamais eu. C'est par cette raison que, lorsqu'ils veulent signifier une fort belle chose, ils l'appellent *les yeux d'Ali*.

Vous ne doutez pas, Madame, que les ruines ne soient fréquentes dans une ville qui a essuyé tant de siéges & tant de révolutions. Il y a peu de rochers & de pointes de montagnes voisines de Tauris, où l'on ne remarque des restes de forts ou d'autres édifices. Le palais des derniers rois de Perse étoit situé au midi de la la ville. Celui où logeoit le célebre Cosroès, étoit placé à l'orient. Les Arméniens disent que ce fut dans ce château, que ce prince mit en garde les dépouilles sacrées qu'il avoit emportées de Jérusalem, parmi lesquelles se trouvoit la vraie Croix.

Une chose, qui m'a le plus frappé, est l'étendue de la place d'armes de Tauris; elle pourroit contenir plus de trente mille hommes rangés en ba-

taille : elle eſt auſſi des plus fréquentées, ſur-tout les ſoirs. C'eſt le tems où le menu peuple vient y jouir de différens ſpectacles, tels que les tours d'adreſſe & les bouffonneries des ſaltinbanques, les combats de taureaux & de béliers, les danſes de loups. Ce dernier paſſe-tems eſt un des plus agréables pour les ſpectateurs dont nous parlons. Ils ont auſſi des lutteurs, &, qui plus eſt, des acteurs qui récitent certains morceaux de poëſie. Tels furent les premiers eſſais dramatiques chez les Grces, & même chez nous ; mais je doute que Tauris produiſe jamais un Sophocle ou un Corneille.

On peut évaluer le nombre des habitans de Tauris à trois ou quatre cens mille, parmi leſquels il ſe trouve beaucoup d'étrangers. C'eſt une ville des plus commerçantes de l'Aſie, & une de celles où l'induſtrie eſt le plus en vigueur. Elle eſt remplie de métiers en coton, en ſoie & en or. On y emploie, par année, juſqu'à ſix mille balles de ſoie, & on y fabrique les plus beaux turbans de toute la Perſe. Un autre avantage non moins réel, c'eſt

l'abondance des choses nécessaires à la vie, & même au luxe. Le pain, le vin, la viande, le gibier, le poisson, la volaille, &c. s'y donnent à vil prix. Je dois observer, à ce sujet, que les Persans font très-peu de cas du gibier, qui, par cette raison, devient la pâture du peuple. Un aigle s'y donne quelquefois pour cinq sols : un daim n'y est vendu un peu plus cher, que parce qu'il pese davantage. Il croît jusqu'à soixante sortes de raisins aux environs de cette ville.

Ces mêmes environs offrent encore de vastes carrieres de marbre blanc, une mine de sel & une mine d'or. On y trouve aussi une grande quantité d'eaux minérales, les unes froides, les autres chaudes. Parmi les carrieres de marbre que je viens de citer, il y en a une qui produit un marbre transparent : on dit qu'il se forme de l'eau d'une fontaine minérale, qui se congele peu-à-peu.

L'air qu'on respire à Tauris, est extraordinairement sec, mais fort sain : le froid y est plus vif, & y dure plus long-tems qu'en beaucoup d'au-

tres

tres endroits de la Médie. C'est que la ville est exposée au nord, & dominée par des montagnes qui, durant neuf mois de l'année, sont couvertes de neige. On y voit des nuages en toutes les saisons; mais il y pleut rarement pendant l'été.

A dix lieues de Tauris, en avançant vers l'Arménie, on trouve Marant, ville composée d'environ deux mille cinq cens maisons & presque d'un pareil nombre de jardins; ce qui fait plus que doubler son étendue. Cette ville est assez belle, sans rien offrir de remarquable, si vous en exceptez une tradition arménienne, qui porte que Marant fut le lieu de la sépulture de Noë. Le principal indice qu'on en cite, est que le nom de *Marant* dérive d'un verbe arménien, qui veut dire *enterrer*. Je ne vous donne cette preuve que pour ce qu'elle vaut. Il m'est plus facile de vous assurer que, lorsque le tems est serein, on voit, sans quitter Marant, la montagne où l'on dit que s'arrêta l'arche qui sauva du déluge ce patriarche & toute sa famille.

Marant est située au bout d'une plaine qui peut avoir cinq lieues de long sur une de large, & traversée par un petit fleuve dont on a tiré plusieurs ruisseaux, pour arroser des terres & des jardins. Les fruits de ces jardins sont les meilleurs, & cette plaine la plus riante & la plus fertile de toute la Médie. On y trouve jusqu'à de la cochenille, production rare & précieuse. Il est vrai qu'on ne la rencontre pas ici en abondance, & qu'on ne peut la recueillir que durant huit jours de l'été, lorsque le soleil est au signe du lion. Les gens du pays assurent qu'avant ce tems, elle n'est pas en maturité, & que plus tard, elle y est trop. Le ver d'où on la tire, disparoît, après avoir percé la feuille sur laquelle il est né & s'est accru.

Le pays est très-rude à traverser, pour arriver jusqu'à l'Araxe, fleuve célebre, qui sépare la Médie d'avec l'Arménie. Il prend sa source dans la montagne d'Ararat, la même où l'on dit que s'arrêta l'arche de Noë: de-là il se rend dans la mer Cas-

pienne. Ce fleuve eſt ſi rapide & ſi furieux, ſur-tout dans certains tems de l'année, qu'aucune digue n'y peut réſiſter.

La Médie moderne, cet ancien royaume, ne fait pas même aujourd'hui une province entiere. Elle eſt enclavée dans celle d'Azerbayan qui en renferme encore d'autres, nommément celle d'Aſſyrie. Le nom d'Azerbayan ſignifie en langue perſane *lieu de feu* ou *pays de feu*. On nomme ainſi, dit-on, cette province, parce que le plus célebre temple du feu y fut autrefois bâti. Vous ſçavez, Madame, que Zoroaſtre introduiſit parmi ſes ſectateurs le culte de cet élément qu'il diſoit être la Divinité même. Ce culte, un des plus anciens dont l'idée ſoit venue juſqu'à nous, exiſte encore chez les Guebres de la province d'Azerbayan : ils montrent le lieu où étoit ſitué le temple dont il s'agit. Ce temple ne ſubſiſte plus ; mais, ſi on en croit les Guebres, le feu ſacré occupe toujours la même place. Ils diſent que ceux que la dévotion y conduit, le

voient ſortir de terre, en forme de flamme. Ils ajoûtent même qu'en creuſant la terre, & en y plaçant une marmite, on voit à l'inſtant bouillir ou cuire ce qu'elle renferme. Je n'ai point vérifié ce prétendu prodige.

Le gouvernement de la province de Tauris, ou d'Azerbayan, eſt le premier du royaume de Perſe. Il y a peu de différence entre la cour de ces ſortes de gouverneurs & celle du roi même. Ce prince leur envoie, pour l'ordinaire, ſes ordres par un *Coulom-cha*, officier, dont le nom ſignifie *eſclave du roi.* Ce n'eſt pas que ceux qui portent ce nom, ſoient réellement eſclaves : ils ont à la cour de Perſe à-peu-près le même emploi que les gentilshommes ordinaires ont à celle de France. Ils ſont preſque tous enfans de qualité, & entrent quelquefois au ſervice de la cour, dès l'âge de cinq ans. Leurs appointemens ſont aſſez modiques : ils augmentent, à proportion de la bienveillance que le roi leur porte ; & cet accroiſſement n'eſt jamais à la charge du prince. Veut-il faire en-

tter dans la bourse d'un *Coulom-cha*, dix, quinze, & jusqu'à vingt mille livres de notre monnoie ? Il envoie ce noble courier porter des ordres à quelque riche gouverneur. Celui-ci est obligé d'habiller le *Coulom-cha*, dès l'instant de son arrivée, de le bien traiter, de le divertir durant tout le tems de son séjour, & de lui faire un présent considérable à son départ.

Le Sophi a quelquefois recours au même expédient pour satisfaire les artistes & même les ouvriers qui travaillent pour lui. Il les envoie porter quelque nouvelle favorable à un seigneur de sa cour ; & le présent que ce dernier est obligé de leur faire, acquitte la dette.

Il y a une autre espece de couriers à l'usage des gouverneurs de province. Ceux-là sont chargés des ordres les plus pressans, & voyagent toujours en poste, ou du moins, en courant à pied, lorsqu'ils ne trouvent pas de chevaux à leur disposition ; car il n'y a point de postes établies dans tout l'Orient. Ces for-

tes de couriers Persans ont le droit de démonter les voyageurs qu'ils rencontrent. Alors il faut que ceux-ci courent après leurs chevaux ou y fassent courir jusqu'à la premiere traite; car il est défendu à ces couriers d'en faire plus d'une sur le même cheval. On peut, au moyen de quelque argent ou d'une résistance vigoureuse, éviter d'être démonté; mais il est rare que cette résistance ait lieu: le plus sûr est d'ouvrir sa bourse, ou de mettre pied à terre.

Ce récit, Madame, ne vous donne pas, sans doute, une haute idée de la police de cet Etat; elle est, en effet, bien inférieure à celle qui régne en France. On ne connoît bien tous nos avantages, à cet égard, qu'après avoir parcouru l'Asie, l'Afrique & même une partie de l'Europe. Le plus sûr moyen de fermer la bouche aux frondeurs, seroit de les contraindre à voyager. S'ils ne revenoient pas meilleurs patriotes, ils seroient du moins critiques plus circonspects.

Dans ce moment, on vient m'avertir, Madame, qu'à deux pas de

la maison où je suis, on voit passer le cortége d'une jeune mariée que ses parens conduisent dans la maison de son nouvel époux. Je quitte la plume que je reprendrai dans l'instant. . .

. . . .

La jeune dame, qui vient de passer avec son cortége, est la fille d'un riche négociant de cette ville, qui épouse un officier du gouverneur. Je ne puis vous dire si elle est jolie; car son voile ne laissoit rien voir ni de ses traits ni de sa taille. Elle étoit montée sur un cheval, & conduite à la lueur des flambeaux. C'est vous dire qu'il est nuit actuellement; mais le sommeil ne me gagne point encore; & comme il est ici question d'une cérémonie de mariage, je vous dirai ce qui se pratique, à ce sujet, chez les Mèdes & même chez les Persans; car ces deux peuples, soumis à la même religion & au même prince, ont, à cet égard, à-peu-près les mêmes usages. Ils regardent le mariage comme une obligation indispensable pour tout vrai fidele, & le célibat comme l'abus le plus

contraire au vœu de la nature. Ils en alléguent, pour preuve, un passage du livre de leur prophete, qui assure *qu'au jour du jugement, la terre sur laquelle un homme vivant dans le célibat, a coutume de se coucher, s'élevera contre lui, & lui dira : Quel crime avois-je commis, pour qu'un homme ennemi de la nature m'ait foulé, moi qui travaillois incessamment à la génération & à la production des êtres ?* Il est vrai, ajoûtent-ils, que, depuis Jesus-Christ jusqu'à Mahomet, le célibat étoit permis, parce que l'auteur de la religion Chrétienne avoit été lui-même célibataire, & étoit né d'une Vierge; mais, continuent-ils, depuis l'avénement d'un législateur nouveau & l'établissement d'un autre culte, Dieu ne veut plus être servi par la continence : tout homme se trouve obligé de pratiquer l'acte du mariage.

Les Mahométans successeurs d'Ali, en connoissent de trois sortes, tous également autorisés par leur religion & leurs loix civiles. On peut, chez eux, ou épouser une femme,

ou l'acheter comme esclave, ou simplement la prendre à louage pour tant d'années & à tant par an. Il est vrai qu'on ne reconnoît pour légitimes que les femmes qu'on a épousées dans toutes les régles, & la loi permet d'en épouser quatre; mais il est rare qu'un Persan use de cette permission, tant par des raisons d'économie, les mariages étant très-dispendieux en Perse, que, pour prévenir les querelles toujours inévitables entre plusieurs femmes qui ont les mêmes droits sur un mari, la même autorité dans sa maison. Il leur paroît plus commode & peut-être plus agréable de louer ou d'acheter autant d'autres femmes qu'ils en ont envie. La loi déclare légitimes les enfans qui proviennent de ces mariages; de sorte que si l'esclave met un fils au monde avant l'épouse de son maître, celle-ci fût-elle née princesse, le fils de l'esclave devient l'aîné de la famille, & jouit de tous les droits attachés à ce titre La raison de cet usage, c'est qu'en Perse, la noblesse & la qualité dé-

rivent abſolument du pere ; la condition de la mere n'y influe, à aucun égard.

Il n'y a d'ailleurs, dans ce pays, que les gens de qualité, & ceux qui jouiſſent d'une fortune honnête, qui prennent une femme légitime. Les mariages s'y font par procureur, l'uſage ne permettant pas aux femmes de ſe laiſſer voir aux hommes. Un pere n'aſſiſte jamais au contrat de ſa fille : il va ſeulement à la rencontre de ſon gendre futur, l'embraſſe, le conduit dans le lieu de ſa maiſon, où les parens des deux parties ſont aſſemblés, après quoi il ſe retire. C'eſt, dit-on, pour laiſſer le futur époux en pleine liberté : les autres parens n'aſſiſtent point non plus à la facture du contrat. Le futur eſt ſeul avec les procureurs & le prêtre qui eſt chargé de dreſſer cet acte. Ce prêtre eſt encore tenu d'en faire exécuter les clauſes : quelquefois auſſi ce contrat eſt dreſſé par le grand pontife ou par le grand juge ; mais il faut, pour cela, que les parties ſoient de la premiere qualité. Dans

tous les cas, l'accordée n'eſt point préſente à cette cérémonie; elle a ſeulement ſoin de ſe rendre dans une chambre voiſine, dont la porte reſte à demi-ouverte; mais la portiere en eſt abbattue; par ce moyen, l'accordée reſte toujours inviſible. Son procureur ſe range de ſon côté; & étendant la main vers l'entrée du lieu où elle ſe trouve, dit tout haut: *Moi, un tel, procureur, autoriſé de vous, une telle, je vous marie à N. ici préſent. Vous ſerez ſa femme perpétuelle, à tant de douaire préfix, dont vous êtes convenus.* Le procureur du mari dit de même: *Moi, un tel, autoriſé d'un tel, je prends, en ſon nom, à femme perpétuelle N. qui lui a été donnée, à condition de tant de douaire, &c.* Enſuite le miniſtre, ou tel autre perſonnage chargé de dreſſer le contrat, ſe leve; & approchant la tête du cabinet où eſt l'accordée, lui demande ſi elle ratifie la promeſſe que ſon procureur vient de faire en ſon nom. Elle répond ſimplement *oui.*

Pareille queſtion eſt faite à l'accordé, qui y fait la même réponſe; aprés quoi, le contrat eſt dreſſé & ſcellé. Il ſe fait moins de cérémonies pour les mariages entre les Grecs du menu peuple : ils ne prennent point de procureur. La future entre voilée dans le même lieu où ſont les hommes; tous s'aſſeyent; & alors l'accordé lui dit : *Moi, un tel, procureur de moi-même, je prends vous, une telle, à femme perpétuelle, à tant de douaire préfix; je vous prends pour telle ſur mon ame.*

La maniere de prendre une femme à louage ou d'en prendre une à perpétuité, ne diffère que dans les termes qui conſtituent la promeſſe. Dans le premier cas, on ſpécifie le tems; dans le ſecond, on ſe marie pour toujours.

Au reſte, Madame, les mariages légitimes durent quelquefois moins que ces mariages à terme. Le divorce eſt permis chez tous les Mahométans. Il ſuffit que l'une des parties en forme le deſſein bien ou mal fon-

dé; l'autre eſt obligée d'y conſentir. Si c'eſt le mari qui répudie ſa femme, il eſt contraint de lui payer ſon douaire; mais elle n'a rien à prétendre, ſi c'eſt elle qui exige la ſéparation. Le divorce entre les mêmes perſonnes peut ſe renouveller juſqu'à trois fois, c'eſt-à-dire, qu'on peut juſqu'à trois fois ſe quitter & ſe reprendre. On peut même ſe réunir une quatrieme fois; mais alors il faut, dit-on, ſubir une cérémonie aſſez bizarre. Il faut que la femme épouſe un autre mari, habite avec lui durant quarante jours, après quoi, il lui eſt libre de retourner au précédent. Vous avez pu, Madame, puiſer quelques idées de cet uſage dans l'*Arlequin Hulla*, comédie fort connue au théatre italien.

La dot d'une femme ne conſiſte ici que dans ſes habits, ſes bijoux, des meubles, des eſclaves, des eunuques; encore faut-il qu'elle ſoit d'un rang diſtingué. On envoie toutes ces choſes chez le marié le dixieme jour de la noce, jour qui en fait la

clôture. Cet envoi ſe fait avec faſte & au ſon des inſtrumens : ſouvent même on y joint beaucoup de meubles d'emprunt, pour enfler l'appareil. La mariée ne ſe rend chez ſon époux, que la nuit ſuivante. Elle y eſt conduite à la clarté des flambeaux, & avec plus ou moins de pompe, ſelon ſa qualité : elle eſt ou à cheval, ou portée par un chameau. Un voile plus ou moins riche, mais impénétrable aux regards, la couvre de la tête aux pieds. C'eſt, dit-on, pour éviter les maléfices qu'on pourroit diriger contr'elle. Mais j'ignore quelle raiſon la porte à reſter inviſible aux yeux de ſon époux. Il ne peut encore l'approcher que quand elle eſt au lit ; & il ne lui eſt même libre d'entrer dans la chambre, que quand la lumiere eſt éteinte : de cette maniere, un homme ne connoît ſi ſa femme eſt belle ou laide, que quand il a conſommé le mariage.

Outre les quatre femmes qu'un Perſan peut épouſer, la loi lui per-

met d'avoir autant d'esclaves qu'il peut en nourrir, & d'en disposer à sa volonté. Lorsqu'une d'entr'elles a eu l'avantage de servir de femme à son maître, elle est aussi-tôt pensionnée, bien vêtue, & séparée des autres esclaves : elle en perd même entiérement le titre, lorsqu'elle devient mere ; & son fils peut devenir le premier héritier de la maison.

Les enfans qui naissent des femmes à louage, ont le même privilége. Cette sorte de mariage peut se renouveller au bout du terme, si les parties en sont d'accord, ou se rompre, avant que ce terme soit expiré, si le mari le juge à propos ; mais alors il est obligé de donner à la femme qu'il renvoie tout le salaire énoncé dans le contrat. Le prix ordinaire de ces sortes de femmes, même des plus jeunes & des plus belles, est d'environ quatre cens livres par année, en y joignant la nourriture, le logement & l'entretien d'habits. Chacun peut louer ces concubines pour autant de tems qu'il veut,

& en aussi grand nombre que ses facultés le permettent. L'usage des femmes publiques est interdit aux Mahométans par leur loi. Ils regardent ce commerce comme un péché; mais ils disent que, pour le rendre légitime, il suffit d'épouser une de ces femmes pour aussi peu de tems que l'on voudra en jouir. C'est l'expédient auquel ont recours les Musulmans scrupuleux. Ils épousent une courtisane pour un mois, une semaine, un jour, une nuit, & quelquefois même pour une heure; après quoi, on voit ces gens-là dire froidement dans leur langage, *J'ai fait le contrat de jouissance, je me suis marié.* Bien loin d'épouser, comme autrefois, leur propre sœur, les Persans ne peuvent prendre pour femme ni leur belle-mere, ni leur tante, ni leur niéce. On en voit qui épousent la veuve de leur frere; mais ces sortes d'exemples sont rares. Les autres Mahométans sont moins scrupuleux à cet égard. On a vu, parmi eux, des princes épouser leur propre fille, &

trouver des casuistes qui les justifioient, en disant : *Un homme peut manger du raisin de la vigne qu'il a plantée.*

Je pourrois, Madame, rapporter ici plusieurs autres usages des peuples de la Médie; mais comme ces usages sont à-peu près les mêmes que ceux des Perses, je m'étendrai sur cet article, pendant le séjour que je ferai à Ispahan où nous comptons arriver bientôt & demeurer longtems; car de-là, nous nous proposons de faire différentes excursions dans toute l'éndue de ce vaste empire.

Je suis, &c.

A Tauris, ce 15 *Avril* 1738.



XXI. LETTRE.

LA PERSE.

LEs pays que je vais parcourir, Madame, offriront à vos yeux autant de raretés & de monumens antiques, que les bords du Nil & du lac Moëris; mais ſans avoir recours à des ruines, comme en Egypte, pour en conjecturer la grandeur & la puiſſance de ſes premiers habitans, la Perſe, telle qu'elle eſt aujourd'hui, vous donnera une juſte idée de ce qu'elle fut autrefois. Le luxe & la molleſſe des Perſans de nos jours rappelleront à votre eſprit les régnes fameux des Xerxès & des Darius; & après une ſi longue ſuite de ſiécles, vous reconnoîtrez encore les mêmes mœurs & les mêmes uſages.

Une choſe qui m'a toujours paru ſurprenante, Madame, c'eſt que ces monumens ſuperbes, qui ont immortaliſé la Perſe, ſe trouvent tous réunis à Perſépolis ou dans ſes en-

virons. Cette ville, autrefois le siége de l'Empire, semble avoir été seule celui des beaux arts & de la grandeur des Souverains. Vous en jugerez vous-même, Madame, lorsque nous serons arrivés à cette ancienne capitale de la Perse. Mais avant que de m'engager dans aucun détail, je pense qu'il ne sera pas inutile de vous remettre sous les yeux les grandes révolutions de ce puissant Empire. Quelque connoissance qu'on ait des événemens passés, on voit toujours avec plaisir ce qui nous les retrace; & l'histoire des temps où nous vivons, est d'autant plus intéressante, quelle semble avoir plus de conformité avec celle des siécles précédens. Vous me pardonnerez cette petite digression; puis-je plus à propos faire usage de mes lectures particulieres, & de mes entretiens avec les personnes éclairées?

C'est une tradition ancienne dans la Perse, & tous leurs historiens assurent que les Persans tirent leur origine d'un fils de Sem. La fable les fait descendre de Persée, fils de

Jupiter & de Danaë. Achémene, pere de Cambyse, régna le premier sur cette nation, l'an du monde 3360. Cyrus, fils de Cambyse, étendit les bornes de son royaume par la prise de Babylone, & par la conquête de l'Assyrie & de la Médie. La Perse, inconnue jusqu'alors, parut comme la reine des nations; sa gloire effaça celle des autres Empires. Les successeurs de Cyrus ajoûterent à ce vaste Etat de nouvelles provinces; & la Gréce elle-même, cette nation belliqueuse, vit ses campagnes désolées par les troupes innombrables des monarques Persans. L'an du monde 3668, Alexandre, roi d'une partie de la Gréce, résolut de venger sa nation, & porta la guerre en Asie. Tout céda à l'effort de ses armes; & Darius Codomanus, qui régnoit alors, fut dépouillé de ses Etats. Depuis ce fameux conquérant, l'Empire des Perses fut déchiré par les guerres & par les dissensions domestiques, jusqu'à ce qu'Arsace roi des Parthes, s'en emparât. Ses successeurs, appellés de son

nom, *Arsacides*, le possédèrent penpant près de six cens ans. Enfin un Persan, nommé *Artaxerxès*, secoua le joug des Parthes, l'an 4229 ; & Cosroës le Grand, un de ses successeurs, rendit la Perse redoutable à tout l'Orient. Un chef des Arabes, nommé *Omar*, déposséda de ce royaume les descendans de Cosroës, la trente-unieme année de l'ére Mahometane, & la douze cent trentieme de la chrétienne. Plusieurs siécles après, Timur ou Tamerlan roi des Tartares, s'en rendit le maître, comme il avoit fait de presque toute l'Asie; mais Ussum-Cassan, gouverneur d'Armenie, détrôna les fils de Timur, & les obligea de se retirer dans cette partie des Indes, qui fait aujourd'hui l'Empire des Mogols, dont ils furent les fondateurs. Un certain Ismaël ou Safi, autrement Chah-Safi, de la famille d'Ussum-Cassan, se mit à la tête d'un parti considerable que sa fausse dévotion lui avoit attiré. Il se disoit de la famille d'Ali gendre de Mahomet; & à la faveur

de cette imposture, il s'empara de la couronne dont sa posterité jouit l'espace de deux cens ans. Elle régnoit encore au commencement du dix-huitieme siécle, lorsque le célebre Thamas-Couli-Can, fils du gouverneur de Kielat dans la province de Korasane, & qui, de simple soldat, étoit parvenu à la dignité de grand Visir, força le roi Chah-Tamas à renoncer au trône. Il mérite le titre d'*usurpateur* par ses violences, & celui de *conquérant* par ses victoires *.

Revenons maintenant à notre voyage; il est temps que je satisfasse votre curiosité. Vous n'exigerez pas de moi, Madame, une exactitude de géographe; il suffira que je n'omette rien de ce qui mérite quelqu'attention.

---

* Chah-Tamas vivoit encore lorsque notre Voyageur étoit en Perse. Depuis la mort de ce prince qui fut assassiné par ses propres parens, la Perse est devenue la proie des factions qui la déchirent, & qui l'exposent encore à présent aux incursions des Turcs & des Mogols.

Nous partîmes, au mois de Mai, de Tauris ; notre route fut des plus agréables : de vaſtes plaines, couvertes de nombreux haras, & bordées de villages & de collines, formoient un horiſon à ſouhait. Nous quittâmes ces belles prairies, pour nous enfoncer dans des vallées fertiles, ombragées de peupliers & de tilleuls. L'air y eſt doux & tempéré, & les zéphyrs y entretiennent un printems éternel. On voit de tous côtés mille petits ruiſſeaux, dont les uns ſe perdent ſous les fleurs, & les autres ſe jettent dans le fleuve Miana. Ce fleuve & la montagne qui eſt au-delà, ſéparent la Médie de la Parthide. Nous traverſâmes l'une & l'autre, non ſans quelques regrets de quitter un pays ſi beau.

La Parthide, qui fait une des plus grandes provinces de l'Empire Perſan ſous le nom de *Frak-at-Zem*, eſt ſituée à l'orient de la Médie, & au nord de la Perſe. Elle eſt preſque toute couverte de montagnes. L'air y eſt ſec, la terre ſtérile, ſi l'on en excepte les lieux voiſins

des sources & des rivieres. Du reste tout ce pays convient assez à l'idée que nous ont donné les histoires de ses anciens habitans.

Sultanie, Casbin, Com, Cachan & Ispahan sont les principales villes de cette province; Ispahan l'est de tout le royaume. Nous ne crûmes pas devoir nous arrêter long-temps à Sultanie, parce qu'elle n'a rien de remarquable, que ses dehors couverts de ruines & de décombres. On croit qu'elle étoit autrefois la capitale du pays des Parthes, & qu'elle s'appelloit *Tigranocerte*. Casbin, ville considérable, au midi de Sultanie, n'offre rien de plus curieux. Les rois de Perse y firent long-temps leur séjour ordinaire, jusqu'à Abas le Grand, qui transféra sa cour à Ispahan. Les habitans vantent fort leur raisin qui fait leur principale richesse; il est en effet d'une beauté & d'une grosseur surprenantes: on en fait aussi beaucoup de vin qui, malgré les défenses de Mahomet, est fort estimé des Persans.

Pendant notre séjour à Casbin, nous

nous vîmes la célébration d'une fête solemnelle, appellée *la tête du meurtre*. Elle se fait en mémoire de Hossein fils d'Ali, & de Fatmé fille de Mahomet. Cet Hossein ayant été défait & vaincu par les troupes d'un Calife de Damas, fut obligé, pour sauver sa vie, de se cacher dans un désert; mais, au bout de dix jours, ayant été trouvé par quelques soldats ennemis, il fut tué & percé de coups. Le peuple fait paroître un zèle singulier pour cette solemnité. Pendant les dix jours que dure la fête, on ne voit, dans les rues, que deuil & que tristesse. Les bonnes ames sur-tout, affectent un extérieur négligé & mal-propre. D'autres, qu'un excès de religion transporte, paroissent nuds en public, le corps teint de sang, & peint de couleurs lugubres. Ils crient, ils pleurent, ils se frapent la poitrine, & font les grimaces les plus hideuses. Un soir, entr'autres, que nous nous promenions par la ville, un bruit effroyable vint fraper nos oreilles. Des cris lamentables d'hom-

mes, de femmes, d'enfans, accompagnés d'un fracas & d'un tumulte extraordinaires, terminoient le dernier jour de la fête. Nous vîmes, un moment après, des troupes d'effrénés courir çà & là, en criant de toutes leurs forces, & frapant l'un contre l'autre de gros cailloux qu'ils tenoient dans leurs mains. On eût dit que l'ennemi étoit entré dans la ville, & qu'il mettoit tout à feu & à sang. Je ne pouvois m'empêcher de rire en voyant leurs contorsions, & l'air sérieux avec lequel ils tiroient la langue pour contrefaire le malheureux Hossein.

Avant que de passer outre, je crois, Madame, devoir ici faire une remarque qui servira pour toute la suite de ces voyages : la plûpart des noms orientaux paroissent si défigurés dans presque toutes les relations des voyageurs, qu'on a peine à les reconnoître. La difficulté de les bien prononcer, cause, je crois, ces différences; ainsi l'on dit *Sophi* pour *Safi*, *Chorassan* pour *Korasane*, & *Saba* pour *Sava*. Je n'ai rien

épargné pour avoir la véritable prononciation de ces mots & des autres; & j'ai suivi là-dessus l'avis des interpretes que j'ai consultés sur les lieux.

Près de Sava, ville grande, & à demi-ruinée, nous vîmes la mosquée appellée *Samuel*, où l'on dit qu'est enterré ce prophete. Nous vîmes aussi des vestiges de la ville de Rey, si célebre dans l'Orient, pour son antiquité & pour sa grandeur. Cette ville passoit, dans le neuvieme siécle du christianisme, pour la plus riche & la plus peuplée de l'Asie; & si l'on en croit les géographies des Persans & des Arabes, elle contenoit plus d'un million de maisons, 6400 colléges, 16600 bains, 12000 moulins, 1700 canaux, & 13000 caravanserais. Ceci sent l'hyperbole & outre un peu la vraisemblance: cependant tous les auteurs Orientaux s'accordent sur ce point; & leurs histoires sont remplies des titres fastueux d'*épouse du monde*, de *reine de l'univers*, qu'on donnoit à cette ville superbe.

Les Persans d'aujourd'hui enchérissent beaucoup sur ces idées ; & ils n'ont rien, ce semble, tant à cœur que d'entretenir les étrangers des merveilles extraordinaires de la ville de Rey. Les guerres qui s'allumerent dans son sein, vers la fin du sixieme siécle du Mahométisme, lui firent perdre son ancien éclat ; & les Tartares la détruisirent entiérement. Admirez, Madame, cette prodigieuse révolution, qui, de la ville la plus florissante du monde, en fait, dans l'espace de quelques siécles, un amas de ruines & de débris. Rey, dont le nom & la gloire étonnoient l'univers, est presqu'ignorée aujourd'hui ; & un voyageur, qui considere ses restes épars, a peine à croire qu'elle ait existé.

Je fus surpris, en approchant de Com, ville grande & peuplée, de voir dans la campagne quantité de petites mosquées, au nombre de plus de quatre cent. Ce sont comme autant de chapelles où sont inhumés & révérés les descendans d'Ali. Vous voyez, Madame, que

les Persans ne manquent point de Saints; & si, à Com, & dans les autres villes de Perse, leurs Saints eussent fondé des monasteres, ils seroient aussi inondés de moines. Le principal commerce de cette ville se fait en savon, en lames d'épée, & en poterie blanche. Une des propriétés de cette poterie, c'est qu'elle rafraîchit l'eau & les liqueurs qu'on y verse.

J'oubliois un monument fort curieux, qui fait le plus bel ornement de la ville de Com: c'est une mosquée superbe où sont enterrés deux rois de Perse, Abas & Sefi. On entre dans cette mosquée par quatre cours toutes plus belles les unes que les autres. Le portail & la porte sont de marbre transparent; les battans sont enrichis de vermeil doré. L'intérieur de la chapelle répond parfaitement aux dehors. Le bas des murs est revêtu de porphyre, & peint des plus vives couleurs. Le haut & le dedans du dôme sont ornés de figures & de fleurs d'or & d'azur. Au-dessus est une

flèche d'or massif, surmontée d'un croissant de même métal. Les deux tombeaux sont des chefs-d'œuvres de mosaïque. J'ai vu peu de morceaux plus riches & plus précieux; & je ne crains pas d'avancer que le luxe & l'éclat qui accompagnent les rois de Perse pendant leur vie, les suivent encore après leur mort.

De Com nous allâmes à Cachan, autre ville de la Parthide, qu'on croit avoir été l'ancienne Ctésiphonte. Elle est connue pour ses scorpions qui sont fort dangereux: la chaleur y est excessive pendant l'été; mais elle a en récompense quantité de citernes & de sources. Son commerce est fort étendu; car, outre ses melons d'eau, dont elle fournit la capitale & les environs, pendant une grande partie de l'année, elle tire encore de grandes richesses de ses manufactures de velours & de soie. C'est le lieu de toute la Perse où se font les plus beaux satins & les plus riches brocards d'or & d'argent. A mesure que nous approchions d'Ispahan,

nous trouvions les campagnes mieux cultivées, le paysan plus riche, les bourgs & les villages en plus grand nombre. Les maisons de plaisance, les palais paroissoient se multiplier sur la route, & nous annonçoient d'avance l'opulence & la grandeur de la capitale. Nous fimes les vingt lieues qu'on compte de Cachan à Ispahan, avec beaucoup de satisfaction & de plaisir; & je ne cessois de comparer avec ces riches campagnes les délicieuses contrées de ma patrie.

Ispahan, la capitale de toute la Perse, est peut-être la plus grande de toutes les villes d'Orient, j'ajoûte même la plus belle & la plus riche. Son ancienneté est bien moins certaine que celle de beaucoup d'autres. Ce n'est pas que plusieurs sçavans ne fassent monter fort loin son origine. Les uns en attribuent la fondation à Houcheng, petit-fils de Noë, les autres à Juda, un des douze patriarches; mais l'histoire ne fait mention d'Ispahan, que depuis le grand Tamerlan qui la prit

& la ſaccagea deux fois dans ſon expédition de Perſe. Je tiens ceci du Docteur ; les Perſans ſont plus diſcrets ſur cette anecdote.

Cette grande ville eſt avantageuſement ſituée ſur les confins de la Parthide & de la Perſe : elle eſt environnée de murailles, fort baſſes & peu ſolides, comme preſque tous les édifices publics & particuliers. Sa figure eſt allongée d'Orient en Occident, & fort irréguliere. Nous étions munis de lettres de recommandation pour l'envoyé de la compagnie Françoiſe, & pour quelques négocians Hollandois. Le lendemain même de notre arrivée, j'appris que le roi devoit donner audience, le jour ſuivant, à un ambaſſadeur Indien. Cette cérémonie eſt une des plus pompeuſes de la cour de Perſe. Nous n'eûmes garde de laiſſer échapper cette occaſion de voir le faſte & le luxe des princes Orientaux. La grande place, appellée la *place royale* qui eſt en face du palais royal, étoit magnifiquement ornée. Douze beaux che-

vaux couverts de houſſes & de harnois, enrichis d'or & de pierreries, bordoient les deux côtés du palais. Des lions, des tigres, des taureaux & des léopards deſtinés à combattre les uns contre les autres, étoient étendus, de diſtance en diſtance, ſur des tapis de pourpre. Les gladiateurs, les eſcrimeurs, les lutteurs occupoient le quartier oppoſé. L'ambaſſadeur Indien, ſuivi d'un brillant cortege, fut conduit par un officier de la couronne, juſqu'à la ſale d'audience. Dès qu'il eut baiſé les pieds du roi, & que ſes préſens, qui étoient fort riches, eurent défilé ſous les fenêtres du palais, on donna le ſignal pour commencer les jeux. Au même inſtant, les trompettes & tous les inſtrumens de muſique ſe firent entendre. Les danſeuſes, qui ſont en Perſe les femmes publiques, firent éclater leur joie par mille ſauts & par mille extravagances. Ici, les taureaux furieux s'élancent, en mugiſſant, contre les animaux qu'on leur oppoſe. Là, des troupes de lutteurs ſe frappent

se saisissent & se renversent. Partout on voit voler les fléches & les javelots. Tout retentit des acclamations du peuple & du bruit des combattans. Les jeux ne finirent qu'avec le jour, & firent place à des plaisirs plus doux & moins tumultueux.

Je vous ai parlé, Madame, du palais & de la place royale; je vais essayer de vous donner une idée de l'un & de l'autre. La place est un grand quarré long de plus de cent quatre-vingt toises sur soixante & six de large. Elle est entourée de maisons bien bâties, couvertes en terrasse, & toutes de niveau, au nombre de deux cens. Au bas des maisons, à une distance de cinquante pieds, est un canal bordé de platanes qui fournissent un ombrage délicieux. Ce canal fait le tour de la place, & a de largeur environ six pieds. En dehors de la place, regnent de longues galeries, appellées le *grand bazar* où les marchands étalent leurs denrées. Rien n'est plus commode, dans les villes d'Orient,

que ces bazars, pour se mettre à l'abri de la chaleur & du mauvais temps. A Ispahan, par exemple, ils sont en si grand nombre, que, dans les jours pluvieux, on peut traverser la ville, d'un bout à l'autre, à pied sec. J'aurai occasion de parler encore de ces bazars ; je passe tout de suite au palais royal.

Ce palais est peut-être un des plus grands & des plus beaux du monde. Les richesses y sont entassées, pour ainsi dire, les unes sur les autres; mais vous verrez, Madame, que c'est toujours sans goût, sans délicatesse & sans art. Les Orientaux ne connoissent point ces rapports combinés, ces proportions fines qui régnent dans nos appartemens d'Europe, & qui plaisent bien plus par leur ordre & par leur symmétrie, que par l'or & par les marbres qui les couvrent. Tout ce qui frappe les sens, tout ce qui éblouit les yeux, leur paroît seul grand & magnifique; ce qui n'est pas or ou matiere précieuse, n'est d'aucun prix à leurs yeux.

Le palais royal a plus d'une lieue de circonférence. On y entre, du côté de la place, par un portail très-élevé, & tout entier de porphyre. Il eſt à remarquer que ce portail eſt un aſyle ſacré où peuvent ſe refugier les criminels. Il aboutit à de grandes allées de platanes fort hauts & fort touſus. On voit de vaſtes corps-de-logis, occupés par des gens de tous les métiers, qui travaillent pour le roi & pour ſa maiſon. Ces ouvriers ſont gagés & nourris toute l'année, ſoit qu'ils travaillent, ſoit qu'ils ne travaillent point. Je viſitai les magaſins d'étoffe, de porcelaine, & les autres. Chacun a l'air d'un ſuperbe palais; les ſales de ces magaſins ont chacune un grand baſſin dont les bords ſont de porphyre. Les murailles ſont enrichies de jaſpe, de bois précieux, & de peintures. Le pavillon, appellé les *quarante piliers*, eſt encore plus magnifique: on y remarque, ſur-tout, deux belles chambres lambriſſées de moſaïque, dont les murs ſont revêtus de marbre doré. Dans l'une des deux eſt le trône du

roi. Les perles, les ſaphirs, les émeraudes brillent de toute part ſur les brocards d'or qui le compoſent & qui l'environnent.

Vous ſerez peut-être ſurpriſe que je ne vous aie point encore parlé du ſerrail : c'eſt ſans doute le plus bel endroit de tout le palais ; mais il eſt auſſi difficile aux hommes d'y pénétrer, qu'il l'eſt aux femmes d'en ſortir.

Une occaſion imprévue me fait quitter Iſpahan. Je pars, Madame, & je remets, à mon retour, à vous entretenir plus au long de cette capitale. Le reſte de cette Lettre roulera ſur mon nouveau voyage, & ſur les monumens célebres dont j'ai promis de vous parler. Je vais auparavant vous expoſer les raiſons d'un départ ſi précipité. Nous avions appris, à notre arrivée à Iſpahan, que le chemin qui mene de cette ville à la plaine de Perſépolis, & à Chiras, capitale de la province de Perſe, étoit infeſté, depuis quelque tems, de brigands & de voleurs. Cette nouvelle nous avoit alarmés ; & le Docteur s'informoit, avec ſoin, des

moyens de faire cette route sans danger : on lui dit que le roi envoyoit la calaatte au gouverneur de Chiras, par un des principaux eunuques du palais : la calaatte est un habillement complet, que le roi fait prendre dans ses garde-robes, & dont il récompense les grands de sa cour. L'habillement est plus ou moins riche, à proportion du rang de celui à qui on le donne : & c'est la marque d'honneur la plus usitée parmi les Persans. L'eunuque, qui étoit chargé de porter la calaatte au gouverneur, étoit prêt à partir; & outre un grand nombre de domestiques, dont sa maison étoit composée, il devoit être suivi par plusieurs marchands de Chiras, qui n'attendoient que l'occasion favorable de s'en retourner. Nous fîmes nos préparatifs à la hâte, & notre petite troupe se joignit à celle de l'envoyé.

On compte d'Ispahan à Chiras environ quatre-vingt lieues de Perse, qui reviennent à plus de cent vingt lieues françoises. Après avoir traversé la plaine d'Ispahan, & les mon-

tagnes qui l'environnent, nous entrâmes dans de belles & vastes campagnes, couvertes de bestiaux & de fruits de toute espece. On y cultive quantité de melons & de dattiers; &, pendant l'espace de près de vingt lieues, ce ne sont que vergers & que prairies émaillées de fleurs. Jusques-là, nous n'avions rencontré aucuns brigands; mais un soir que nous venions de nous mettre en marche, nous apperçûmes, vers les montagnes qui séparent la Parthide de la province de Perse ou Farestan, une compagnie de quinze à vingt hommes arrêtés & tournés vers nous : ils n'étoient pas loin du chemin par où il nous falloit passer; mais comme notre troupe étoit quatre fois plus nombreuse que la leur, nous avançâmes sans rien craindre. Nous n'eûmes pas fait deux cens pas, qu'ils s'enfoncerent dans le bois, & nous laisserent le passage libre. Quatre jours après, nous nous engageâmes dans un chemin étroit, bordé des deux côtés de rochers & de montagnes; c'est le seul qui mene à Per-

sépolis; & c'est aussi celui qu'Alexandre suivit avec tant de bonheur, lorsqu'il alla combattre les troupes de Darius. Ne croyez pas, Madame, que je puise cette particularité dans l'histoire; je la tiens de plusieurs Persans. On se souvient encore ici du nom d'Alexandre; & ses ravages y sont plus connus que dans aucun autre lieu du monde. Il falloit que l'impression que fit ce conquérant sur l'esprit des peuples, fût bien terrible, puisqu'après tant de siécles, on montre encore, avec étonnement, jusqu'aux lieux où il a passé. La crainte que nous avions des brigands qui eussent pu aisément nous faire périr dans ces défilés, faisoit la matiere de nos réflexions. J'avois beau comparer notre troupe avec l'armée Macédonienne, victorieuse de tous les hazards, je sçavois bien que nous n'avions pas à notre tête un Alexandre.

Enfin la plaine de Persépolis s'offrit à nos yeux, & dissipa nos alarmes. Je me représentai alors toutes les forces de l'Asie s'ébranler contre

la petite armée des Grecs. La vue de cette plaine où expirerent l'orgueil & la puissance Persane, me rappella ces divines peintures de l'immortel le Brun; & je ne doutai point que ce grand artiste ne se fût transporté souvent en idée sur les mêmes lieux, pour y prendre ces traits riches & hardis, qui brillent dans tous ses ouvrages. Nous quittâmes le gros de la troupe qui prit le chemin de Chiras, & nous tournâmes vers Persépolis. On voit de loin les vastes édifices de cette ville si vantée par les curieux & si digne de l'être, former, par leurs superbes débris, un magnifique amphithéatre. Je ne pouvois me lasser d'admirer l'étendue & la majesté de ces hardis monumens, dont la hauteur sembloit toucher les cieux. Le plus grand de ces ouvrages & celui où il reste plus de morceaux entiers, est le palais de Darius, que d'autres croient avoir été un temple du soleil. Quoi qu'il en soit de ces opinions qui toutes deux peuvent être vraisemblables, il est certain qu'A-

lexandre, lorsqu'il détruisit Persépolis, voulut qu'on conservât cet édifice; & il subsisteroit peut-être encore aujourd'hui, si la fureur des Barbares & des Tartares l'eût également épargné.

La façade de ce palais peut avoir deux cens cinquante toises de largeur du nord au midi, & cent quarante-six, de l'orient à l'occident. Il est formé de trois enceintes & de trois murailles, dont la premiere a bien six cens quatre-vingt-onze toises de circonférence; sa hauteur est de vingt-quatre pieds. Les pierres qui la composent, sont noires & polies comme du marbre, & d'une si prodigieuse grosseur, que quelques-unes ont jusqu'à cinquante pieds de long. Nous avons, en France, un beau Recueil des ruines de Persépolis, que je vous prie de consulter. Il est aussi exact qu'il peut l'être, & la noblesse du dessein répond parfaitement à celle de l'original. Considérons maintenant l'intérieur de l'édifice. La seconde enceinte comprend un espace d'environ soixante-deux

toiſes de large ſur quarante-ſix de profondeur. Un bel & grand eſcalier de cent trois degrés, ſitué au nord de l'édifice, en eſt la principale entrée. Il aboutit à un vaſte portique, bordé de pilaſtres & de colonnes de marbre blanc, à demi-ruinées. Quelques-unes de ces colomnes ne ſont pas endommagées; & les pilaſtres qui ſubſiſtent encore, paroiſſent appuyés ſur des figures d'animaux monſtrueux & giganteſques. A droite de ce portique, à une diſtance de vingt-ſept toiſes, eſt une terraſſe ſoutenue par un mur de marbre de quarante-ſept toiſes de long. On y monte par trois beaux eſcaliers; & c'eſt ſur cette terraſſe qu'on voit les morceaux les plus entiers & les plus curieux. Un, entr'autres, attira tous mes regards. C'eſt un triple rang de figures d'hommes, hautes de quatre pieds, au nombre de plus de ſoixante, & toutes ſur la même ligne. L'un de ces trois rangs a été rompu; & l'on ne voit plus que la moitié des figures. Les deux autres qui ſont dans leur

entier, repréſentent une eſpece de triomphe. Tel étoit le ſentiment du Docteur; & il ſe fondoit, je crois, avec raiſon, ſur la variété des habits, des armes & des attributs de toutes ces figures. En effet, les unes paroiſſent enveloppées de linceuils, comme les Indiens; d'autres sont nues juſqu'à la ceinture: quelques-unes conduiſent des chameaux, des chars, des captifs; la plûpart portent des vaſes, des boucliers, des lances que je crois être les dépouilles des peuples vaincus.

Un autre morceau bien curieux encore, ce ſont les colonnes de marbre, qui rempliſſent l'enceinte qui eſt au bas de la terraſſe. Il y en a une quantité de renverſées & couvertes de terre; mais, par celles qui ſont entieres, on voit aiſément quelle devoit être la grandeur & la majeſté du bâtiment. Ces colonnes ont plus de cinquante pieds de haut avec leur fût & leur chapiteau: leur groſſeur eſt d'environ quinze pieds. Il pouvoit y avoir ſix rangs de colonnes de trente-ſix colonnes chacun. On trouve

ncore beaucoup d'autres figures, parses çà & là, parmi ces ruines précieuses ; mais leur description me meneroit trop loin. Un voyageur prudent évite les détails longs ou multipliés. Au milieu des chefs-d'œuvres de l'art & des raretés sans nombre, où il se trouve quelquefois, il doit se comporter comme vous feriez vous-même, Madame, dans un vaste jardin qui seroit rempli des plus brillantes & des plus rares fleurs. Vous n'iriez pas examiner attentivement toutes ces plantes les unes après les autres ; mais contente de l'ensemble, vous en admireriez l'ordre & la variété ; & si votre goût vous portoit vers quelques-unes en particulier, ce seroit toujours vers les plus belles. Je trouve le modele trop parfait, pour ne pas m'empresser à le suivre.

Je ne dirai plus qu'un mot de deux grands monumens creusés dans les roches de la montagne, à deux cens toises du palais de Darius. Ce sont deux tombeaux des anciens rois de Perse, situés, l'un au nord, & l'autre à l'o-

rient. Leur façade eſt de ſoixante-douze pieds de long, & de plus de cent vingt de haut. Pluſieurs grandes colomnes, dont les chapiteaux ſont ſculptés en figures d'animaux, forment le portail de ces édifices; mais on n'y trouve aucune porte, ni même aucune marque qu'il y en ait jamais eu. Au-deſſus des colomnes, ſont les tombes, ou plutôt ce n'eſt que la perſpective des tombes. On voit, à droite & à gauche, quantité de figures d'hommes & d'animaux, le tout ſurmonté d'un autel où ſemble brûler le feu ſacré, & d'une ſtatue en poſture d'adorateur. J'eus la curioſité d'entrer dans ces monumens par une petite ouverture, faite depuis quelques ſiécles, & je fus ſurpris de n'y trouver que quelques cercueils taillés dans le marbre, & qui auroient peine à contenir un corps mort. Ces cercueils étoient ouverts & briſés en pluſieurs endroits. Sans doute que les dehors brillans & majeſtueux de ces tombeaux avoient fait croire à quelques brigands, qu'ils renfermoient de riches tréſors. En

France, on prend plus de précautions pour assurer le repos aux cendres des Souverains. Un lugubre & triste caveau leur sert de sépulture; & ni l'appas des richesses ni la beauté de leurs monumens ne peuvent exciter l'avarice ou la curiosité des étrangers.

Je ne vous parle pas, Madame, des inscriptions ni des hiéroglyphes tracés sur toutes ces ruines. Depuis tant d'années que les sçavans se tourmentent pour les entendre, ils n'ont pu encore y réussir, & je ne pense pas qu'ils y réussissent jamais. On distingue quelques caracteres grecs & arabes; mais les autres, & c'est le plus grand nombre, sont d'une langue tout-à-fait inconnue. Le Docteur & moi ne cessions de discourir sur l'antiquité de ces caracteres; mais nous nous perdions dans nos conjectures; nous trouvions plus de plaisir à parcourir la plaine & à fouler aux pieds ces palais superbes qu'habiterent autrefois les Alexandre & les Cyrus.

Enfin il fallut quitter Persépolis &

nous arracher de ses précieux débris. Nous prîmes le chemin de Chiras que nous avions dessein de visiter, avant que de retourner à Ispahan. Pendant notre route, nous mesurions des yeux, avec admiration, la grande plaine de Persépolis, qui a près de quatorze lieues de long. Elle est entrecoupée d'une infinité de canaux & de fossés auxquels le fleuve Araxe fournit de l'eau en abondance. Des troupeaux de chevaux la couvroient d'un côté, & de l'autre, des moutons, des chameaux & des laboureurs. Au sortir des montagnes qui couvrent cette belle vallée, nous apperçûmes la ville de Chiras où nous arrivâmes quelques heures après. Chiras est, comme je l'ai dit, la capitale de la province de Perse, aujourd'hui Fars ou Farestan. Son origine est des plus anciennes. Les habitans prétendent qu'elle fut bâtie par Cyrus qui la nomma *Cyropolis*; d'autres lui donnent pour fondateur Farse, petit-fils de Sem, & disent que c'est de lui qu'est venu le nom de *Fars* ou *Farestan* que porte la province.

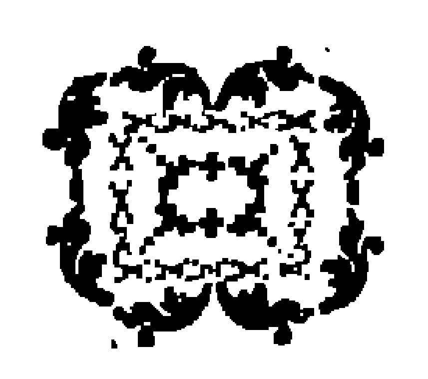
province. L'entrée de la ville, qui répond à la route d'Iſpahan, eſt fort agréable. La rue a cent cinquante pieds de large, & eſt bordée, à droite & à gauche, de grands & beaux jardins, comme preſque toutes les autres rues. La moſquée cathédrale feroit la plus belle de toute l'Aſie, ſi on avoit ſoin de la réparer & de l'entretenir : elle eſt ſoutenue ſur quantité de pilaſtres & de colonnes de marbre, qui tombent preſque par-tout en ruines. Le terroir de cette ville eſt renommé pour ſes excellens pâturages, pour ſes grenades, & pour ſon raiſin dont on fait le meilleur vin de la Perſe.

De Chiras nous voulions aller juſqu'à Laar, capitale de la province de ce nom, au midi de la Perſe proprement dite; mais nous quittâmes bientôt ce projet. Nous ſçûmes que cette ville n'avoit rien de remarquable que ſes bois d'orangers & de dattiers; & nous ne voulûmes point faire, de gaieté de cœur, ſoixante grandes lieues par un pays

ſec & brûlant. Nous attendîmes quelques jours à Chiras le départ de l'envoyé qui avoit apporté la calaate au gouverneur, & nous reprîmes, avec lui, la route d'Iſpahan.

Je ſuis, &c.

A Iſpahan, ce 30 *Juillet* 1738.



XXII. LETTRE.

SUITE DE LA PERSE.

DE retour à Iſpahan, je reprends, Madame, la deſcription de ;ette capitale, interrompue par notre ɾoyage de Perſépolis. Le deſir de n'inſtruire me fit faire connoiſſance ıvec un Molla ou Docteur de la loi, ıui m'avoit paru un homme ſociable, x peu ſcrupuleux. Ces qualités lui lonnent accès chez les grands; & es étrangers qu'il y rencont·e quelıuefois, ſont ſurpris de trouver dans ın paſteur Mahométan de l'affabilité x du mérite. Une curioſité réciproıue des uſages & des mœurs de nos ɪays nous avoit d'abord engagés lans quelque converſation; certaine onformité d'idées & de caractere ıous unit inſenſiblement l'un à l'aure. Je lui rendois des viſites aſſidues, x il ne faiſoit nulle difficulté de nous ıtroduire dans les meilleures maiſons d'Iſpahan. Lorſque ſes confreres,

gens charitables & dévots, lui faisoient des reproches de se souiller par un commerce intime avec des Chrétiens, il répondoit que nous étions dans la plus belle disposition du monde d'embrasser la foi mahométane, & que ses conseils avoient opéré ce miracle. Il s'en falloit bien cependant qu'il voulût nous convertir; il avoit trop de bon sens pour être persuadé des absurdités de sa religion. Nous étions enchantés de sa connoissance; & nous nous félicitions les uns les autres d'avoir rencontré un ami dans un pays où les étrangers trouvent si peu de franchise & de droiture, sur-tout parmi les gens d'église. Comme il parloit assez bien latin, nous n'avions pas besoin d'interprete pour nous entretenir avec lui. Il avoit la complaisance de nous accompagner par-tout, & de nous faire remarquer les choses les plus curieuses.

Outre le palais royal, dont je vous ai parlé, on voit encore sur la même place plusieurs beaux édifices qui semblent se le disputer en grandeur

& en magnificence. Tels sont, entr'autres, la mosquée royale, la mosquée du grand pontife, & le marché impérial. Nous visitâmes d'abord la mosquée royale ; c'est un grand édifice polygone, autour duquel régnent de longs balcons en façon de balustres. Le portail forme une belle & large voûte, ornée de figures azurées, dont les niches sont de jaspe & d'émail. Les battans de la porte sont couverts de lames d'argent fort épaisses, & d'une mosaïque très-brillante. Le Molla, qui remarqua l'attention avec laquelle j'examinois cet ouvrage de rapport, me dit que cette mosaïque frappoit les étrangers par la beauté de la matiere ; mais que pour lui, il ne trouvoit aucun art à assembler ainsi des morceaux de jaspe, de porcelaine & d'azur. Là-dessus, il nous fit observer mille défauts de justesse & de proportion, qui nous persuaderent de plus en plus de son bon goût. Après avoir passé le portique, nous apperçûmes un beau bassin de jaspe, soutenu sur un piedestal de même matiere. Nous

avançâmes enſuite entre quatre grands portiques, vers une cour immenſe, au milieu de laquelle eſt un vaſte baſſin dont les bords ſont de jaſpe. En face du baſſin, s'élevent cinq grands portiques, couverts de dômes, & ſoutenus ſur des pilaſtres de marbre. Celui du milieu eſt d'une hauteur ſurprenante, & domine ſur toute la ville. Au fond de ce portique, qui fait la principale piéce de la moſquée, eſt une eſpece de jubé ou de balcon, qui eſt comme l'autel des Mahométans. Il regarde la Mecque; & c'eſt-là que le prêtre fait la priere accoutumée. Ce jubé & toutes les murailles ſont incruſtés de jaſpe, de porphyre & de bois de ſenteur, où ſont gravés des paſſages de l'alcoran. Je priai mon ami de nous en expliquer quelques-uns; il en traduiſit un ou deux en latin, mais d'une maniere ſi obſcure, que je lui avouai que je n'y entendois rien : il me dit, en riant, que le texte n'étoit pas plus clair, & qu'il falloit bien des interprétations avant que d'en venir au ſens adopté par

ses confreres. Nous parcourûmes tous les corps de logis de cette mosquée superbe ; & comme notre Molla y avoit son appartement, il nous offrit de nous donner une collation à l'européenne. Nous le suivîmes dans une belle sale à manger, parée de tapis & de carreaux de velours. Il nous dispensa de croiser les jambes, & il s'en dispensa lui-même en notre faveur. Nous nous assîmes autour d'une grande nappe qui fut bientôt couverte de dattes, de melons, de grenades, & de quelques bouteilles de vin de Chiras. Cette collation nous parut délicieuse, autant par le choix des fruits les plus excellens, que parce que notre hôte en avoit banni toute contrainte. Il porta le premier les santés ; & nous rîmes avec lui du précepte qui interdit le vin aux Mahométans. Entr'autres fruits, il y avoit deux gros melons d'eau qui pesoient bien chacun vingt livres ; je craignois d'en manger, parce que je sçavois combien les melons sont dangereux en Europe ; mais le Molla nous assura

qu'il n'y avoit rien de si salutaire; que le peuple, en Perse, en faisoit presque sa seule nourriture, pendant neuf mois de l'année; & que les médecins voyoient à regret un fruit dont l'usage diminuoit considérablement leurs revenus.

Lorsque nous fûmes de retour à notre logis, nous trouvâmes deux domestiques qui me dirent que le grand visir souhaitoit de me parler. Je leur dis qu'ils me prenoient certainement pour un autre, & que je n'étois ni d'un rang, ni d'un état à avoir relation avec le premier ministre; je pensois même que ces gens-là pouvoient bien être quelques filoux; mais notre interprete m'assura que c'étoient en effet des gens du visir; &, quelques momens après, j'en vis arriver deux autres qui me déterminerent à partir. Je trouvai ce seigneur assis, les jambes croisées, au milieu de plusieurs courtisans, sur le bord d'un bassin de porphyre, qui faisoit le principal ornement d'un vaste salon. C'est la coutume des grands & des riches du pays d'avoir,

dans leurs appartemens, de ces ſortes de bains pleins d'eau, pour entretenir une fraîcheur continuelle. J'abordai le viſir fort reſpectueuſement; &, en me montrant à ceux qui l'accompagnoient, il me fit placer près de lui, avec de grandes démonſtrations d'amitié. J'étois ſurpris de voir dans un perſonnage auſſi conſidérable tant d'affabilité & de politeſſe; mais je ne fus pas long-tems ſans en connoître le motif. Il me pria de lui faire voir un bijou curieux, dont on lui avoit parlé. Je me doutai qu'il en vouloit à une montre, dont la beauté avoit pu frapper quelques Perſans. Elle étoit enrichie de pierres précieuſes, enchaſſées dans l'or & dans l'émail. Je la lui préſentai avec joie; & après l'avoir admirée pendant près d'un quart d'heure, il me demanda ce que je voulois la vendre. Cette queſtion m'embarraſſa. Je ne voulois point me défaire de cette montre; mais comme il me preſſa de nouveau, je lui dis qu'il pouvoit diſpoſer de tout ce qui m'appartenoit. Cette réponſe ne le ſatisfit pas. Je fus obligé

de lui dire, au hazard, un prix fort au-dessous de la valeur du bijou. Je croyois qu'il auroit égard à ma politesse, & que s'il ne me rendoit ma montre, il me la paieroit beaucoup plus que je ne lui avois demandé. Je fus trompé dans mon attente; il redoubla ses amitiés, me flatta, me caressa, & proposa la moitié de la somme que j'avois fixée. J'eus beau lui représenter que, si j'étois homme à me défaire de ma montre, j'en aurois d'un simple jouaillier trois fois plus qu'il ne m'en offroit; il me promit sa protection, & m'assura que je ne me repentirois point de lui avoir rendu, disoit-il, un service si important. Je rougissois de son avarice; mais ne voyant aucun jour à me tirer de ce mauvais pas, je fis valoir mon désintéressement, & je n'insistai pas davantage. Le visir loua fort ma complaisance; & après m'avoir fait compter mon argent, il me remercia dans les termes les plus obligeans. On m'a rapporté depuis, de pareils exemples d'avarice de la part du roi même, & des grands. D'après cela,

Madame, vous ne devez pas vous former une idée bien avantageuſe de la cour Perſane.

Quand je revis le Molla, je lui contai mon avanture. Il en fut fâché; mais il me dit que ſi j'euſſe mécontenté le premier miniſtre, je me ſerois attiré un ennemi mortel, comme cela étoit quelquefois arrivé; qu'au reſte, je ſerois bien venu à la cour, & que j'aurois au moins l'agrément d'être conſidéré des grands ſeigneurs. Cet ami, qui nous prévenoit en tout, nous propoſa de nous accompagner à la moſquée du grand pontife, & au marché impérial, que nous n'avions pas encore vus.

La moſquée du grand pontife, ainſi appellée, parce que ce prélat y officie, reſſemble aſſez à la moſquée royale, pour la conſtruction de laquelle elle a ſervi de modèle. Elle n'eſt pas tout-à-fait auſſi grande; mais elle eſt auſſi belle & auſſi riche. Les murailles en ſont de même garnies de tables de jaſpe, & peintes de figures d'or & d'azur. Les cours ſont remplies de beaux baſſins pour

les purifications; & plusieurs belles colomnes d'émail vert soutiennent le jubé, qui est tout entier de jaspe. Le Molla nous demanda si les temples des Chrétiens l'emportoient en grandeur & en magnificence sur les mosquées mahométanes? Je lui dis qu'il y avoit en Europe des temples moins vastes, à la vérité, mais d'une architecture plus belle & plus réguliere; que quant au luxe, la seule différence que je remarquois dans les temples des deux religions, c'est que l'or & l'argent, qui brillent sur les murs des mosquées, sont renfermés dans nos sacristies, ou enrichissent les vêtemens de nos ecclésiastiques. L'heure de la priere nous fit sortir de la mosquée; & nous passâmes au marché impérial, après avoir vu défiler grand nombre de femmes qui alloient à la mosquée. Ce qui rend ici les femmes assidues aux exercices de la religion, c'est qu'elles n'ont la liberté de sortir de leurs maisons, que pour aller à la priere. Leur dévotion leur fournit un adoucissement à leur esclavage; & elles ne man-

uent guères d'en profiter : le marché
mpérial eſt le plus grand & le plus
eau bazard d'Iſpahan ; le portail,
ui donne ſur la place royale, eſt
l'une architecture riche & majeſ-
ueuſe. Il eſt tout entier de porcelaine
einte ; & les parapets qui l'envi-
onnent, ſont revêtus de jaſpe &
e porphyre. Nous entrâmes, par ce
ortail, dans le bazard, compoſé,
omme je l'ai dit, de vaſtes & lon-
ues galeries remplies de marchan-
liſes & de denrées de toute eſpece.
e milieu du bazard forme une belle
lace voûtée, & ſurmontée d'un
ôme fort élevé. Ce lieu eſt le plus
réquenté d'Iſpahan ; &, dans les
randes chaleurs, le menu peuple
ient y coucher la nuit. Nous nous
romenâmes long-tems ſous ces
elles galeries, & particuliérement
ans les quartiers des marchands
'étoffe & des orfévres, qui ſont les
lus brillans. Les autres ſont occupés
ar des ouvriers de tous les métiers,
ar des vivandiers, des droguiſtes,
 des écrivains. L'occupation de ces
erniers eſt de compoſer des lettres,

des placets, des mémoires pour le public. Outre le grand portail, ce bazard a encore deux portes principales, dont l'une conduit à l'hôtel des monnoies, l'autre au caravanserai royal, ainsi appellé, parce qu'il est du domaine du roi. Ces bâtimens ont chacun un superbe portail, semblable à celui du grand bazard.

Il y a un grand nombre de caravenserais dans toutes les villes de Perse, & sur les grandes routes. Les uns sont fondés gratuitement; mais on y est si mal servi, qu'à moins que de payer, on manque des choses les plus nécessaires. Les autres sont affermés à des particuliers qui en rendent un revenu fixe tous les ans. On est beaucoup mieux dans ceux-ci, parce qu'il n'y loge que des personnes riches & aisées. Dans les villes considérables, comme à Ispahan, chaque province & chaque nation a son caravanserai. Ainsi un étranger, ou un homme de la campagne, qui arrive dans une ville, s'informe, au premier endroit, d'un logement; on lui demande de quel pays il est, & on

se fait conduire dans le caravanserai de ceux de sa nation. Il est toutefois le maître de loger où bon lui semble, & dans tel caravanserai, plutôt que dans tel autre, s'il le juge à propos.

Le Molla ne s'étoit point trompé, lorsqu'il me dit que le grand visir se ressouviendroit de moi. Trois jours après l'aventure de la montre, ce seigneur eut la bonté de m'envoyer dire que si j'étois curieux de voir un festin de cérémonie, que le roi donnoit dans peu aux grands de sa cour, il me feroit placer avantageusement moi & ma compagnie. Au jour marqué, nous nous présentâmes à la porte du palais; & un officier du ministre, qui nous attendoit, nous fit entrer dans une sale qui donnoit sur le grand salon où se faisoit la fête. Il y avoit au moins trois cens convives, tous des premiers de l'Etat, placés chacun selon son rang. Dès que la symphonie eut commencé, on couvrit les tapis d'assiettes d'or & de porcelaine, remplies de fruits & de confitures. De jeunes seigneurs versoient les vins les plus

exquis dans des coupes d'or & de vermeil. Après ce premier service, qui dura plus de deux heures, on leva les nappes, & on en étendit d'autres aussi fines & aussi riches que les premieres. Le second service consistoit en ragoûts, en viandes & en poissons rôtis. Chaque convive avoit devant soi sa portion qui n'étoit guères moins que de vingt plats d'or fin & émaillé. Le troisieme & dernier service étoit composé de potages, de bouilli, & de riz apprêté de cent manieres différentes. Tous les vases étoient d'or & de porcelaine ; les flambeaux, les lampes étoient d'or massif; les nappes même étoient de taffetas à fleur d'or. On croit que la vaisselle du roi monte bien à quarante millions.

Au reste, cette vaisselle fait la principale richesse du roi de Perse. Par une avarice sordide, on emploie presque tout l'or du trésor royal à faire des plats & des assiettes. Si cela est, me direz-vous, il n'y a presque pas de Souverain en Europe, qui ne puisse en avoir une

beaucoup plus riche, s'il vouloit y employer ses revenus. Je pense comme vous, Madame; & après les plus exactes recherches, je me suis pleinement convaincu que la Perse n'est pas, à beaucoup près, aussi riche que la font nos voyageurs. Tout cet éclat de la cour Persane n'est qu'une pure montre & un voile brillant qui couvre une pauvreté réelle. L'or est rare dans ce royaume; & le peu qu'il y en a, se tire presque tout des Indes & des marchands Européens, qui vont y acheter des soies & des perles. Nous fûmes d'autant plus satisfaits de cette fête, que le grand visir nous avoit fait l'honneur de nous envoyer des rafraîchissemens & des confitures de la desserte du festin. Nous allâmes le lendemain le remercier, & il m'assura de nouveau de sa protection.

Depuis plus d'un mois que nous étions de retour à Ispahan, nous sortions réguliérement tous les matins pour visiter les quartiers les plus curieux de la ville. Chaque jour nous offroit quelqu'objet nouveau;

& cependant il s'en falloit encore que notre curiosité fût satisfaite. Je vous épargne, Madame, une infinité de détails qui, quoique curieux par eux-mêmes, pourroient peut-être ne pas vous plaire tous également. Je crains le sort des voyageurs; ils fatiguent ou ennuient, pour la plûpart, parce qu'ils croient toujours ne pouvoir en trop dire. Jugez seulement de la grandeur & de la magnificence de cette capitale, par le nombre de ses édifices. Sans parler des hôtels des grands seigneurs, où le luxe & la richesse égalent en quelque sorte le faste du Souverain, on compte dans Ispahan soixante-deux mosquées, deux cent soixante-treize bains, & dix-huit cent caravanserais. Je ne mets point les cafés au nombre des édifices publics, quoiqu'après les bains, ce soient les lieux les plus fréquentés. Les bains sont composés de trois chambres bien closes, & à l'abri du moindre vent. On quitte ses vêtemens dans la premiere chambre, & l'on passe dans la troisieme où est l'étuve. La seconde

chambre contient un grand bassin d'eau chaude, qui se distribue, par des canaux, dans la troisieme chambre. La premiere fois que j'allai au bain, je crus que j'y laisserois tous mes membres. Deux grands valets, après m'avoir arrosé le corps, m'étendirent sur un lit de pierre, comme une victime qu'on va égorger. L'un des deux, avec un morceau d'une étoffe grossiere, se mit à me frotter si rudement, que j'eusse voulu n'être jamais entré dans ce lieu. Je souffrois d'abord sans rien dire; mais je ne fus plus maître de mes cris, lorsque je me sentis arracher les bras & les jambes avec de violentes secousses. J'étois si peu au fait de cet usage, que j'eusse volontiers assommé les deux valets. Ils me firent des excuses, en me montrant plusieurs Persans qui se laissoient étriller & disloquer avec patience. Je les remerciai de leurs services; & dans la suite je me contentai de l'étuve, sans vouloir passer outre.

J'allois plus volontiers & plus souvent au café. Notre petite société

nouvellement augmentée de deux gentilshommes Hongrois, fort aimables, qui arriverent, peu de tems après nous, à Iſpahan, notre ſociété, dis-je, n'étoit pas toujours tellement inſéparable, que nous n'euſſions quelquefois beſoin de nous raſſembler. Le rendez-vous commun étoit le café; & j'avois ſoin de m'y trouver des premiers, à cauſe du plaiſir que j'y prenois. Voici ce qui m'amuſoit davantage. Tandis que les uns prennent leur café, ou des liqueurs, que d'autres jouent aux échecs, aux dames, à la marelle, un faiſeur de contes ſe poſte au milieu de la ſale, &, par ſes bons mots, tâche de divertir la compagnie. En même tems que le farceur épilogue de ſon mieux, un Molla déclame contre les vanités du ſiécle; &, d'un autre côté, un poëte débite des odes, des idylles, des épigrammes. C'eſt une choſe riſible que de voir ces trois champions s'agiter, ſe tourmenter pour réveiller l'attention des auditeurs, qui ne s'occupent cependant chacun que de ſon jeu ou de ſes affaires. Vous

voyez, Madame, à quel point d'estime sont ici les poëtes & les prédicateurs; ils n'ont pas même le misérable privilege de servir de passe-tems aux personnes les plus désœuvrées.

Nous n'étions pas tellement occupés des curiosités de la capitale, que nous ne fissions quelquefois des promenades dans les environs. Notre Molla vint un jour nous annoncer qu'un Cari de ses amis nous attendoit à souper dans une maison de plaisance, située à deux lieues de la ville. Après quelques civilités de part & d'autre, nous partîmes pour la campagne, & notre ami nous présenta au Cari qui nous reçut fort bien. Les Caris sont des juges ecclésiastiques, nommés par le grand Cari, qui est comme le souverain jurisconsulte. Ils connoissent des affaires civiles, mais particuliérement des différends qui surviennent au sujet des contrats de mariage, des testamens, & autres actes; celui dont je parle étoit un personnage sçavant, & respectable par ses années, mais d'un caractere

aimable & enjoué. Il nous dit en entrant, que nous étions ses prisonniers pour huit jours; mais qu'il feroit ensorte que nous ne regrettassions point notre liberté. En effet, tout le tems que nous passâmes avec lui, fut un tems de plaisirs & de divertissemens. Les jeux, les concerts, les festins, les promenades se succédoient les uns aux autres; & les heures s'écouloient trop rapidement à notre gré. Le neuvieme jour, de grand matin, le Cari vint lui-même nous presser de partir, ajoûtant qu'il nous accompagneroit, & qu'il auroit plus long-tems le plaisir de la promenade. Nous fûmes bientôt en marche; mais quel fut notre étonnement, lorsqu'après un quart d'heure de chemin, nous vîmes la grande route couverte d'un peuple innombrable! Le bruit des trompettes & des instrumens de musique, mêlé d'applaudissemens & de clameurs, retentissoit au loin. Je me doutai alors que notre ami ne nous avoit menés à la campagne, que pour nous donner le plaisir de quelque

ſurpriſe. Ma conjecture étoit bien fondée. Le Cari nous dit que ce qui l'avoit empêché de nous retenir plus long-tems, c'étoit la fête ſolemnelle dont l'appareil venoit de nous frapper. Cette fête, ajoûta-t-il, s'appelle la *fête du Chatir*, ou valet-de-pied du roi. Celui qui veut être reçu dans cet emploi, doit aller douze fois à pied, depuis le lever du ſoleil juſqu'au coucher, à une colomne éloignée de la ville d'une lieue & demie, ce qui fait trente-ſix lieues en douze heures. La grande place, pourſuivit-il, eſt ornée aujourd'hui, comme au jour des audiences des ambaſſadeurs. Elle eſt remplie d'animaux, de gladiateurs & de danſeuſes. Les rues & le chemin par où paſſe le Chatir, ſont parés de tapis & de fleurs, arroſés & parfumés d'eſſence. Mais vous allez voir par vous-même toutes ces choſes, mieux que je ne pourrois vous les dire. En même tems nous avançâmes vers la colomne. Le coureur venoit d'en partir pour la ſeconde fois. Chacun faiſoit l'éloge de ſa legéreté; & en attendant qu'il revînt, le peuple

s'abandonnoit à la joie. Il y avoit, des deux côtés du chemin, des tentes dressées pour recevoir le monde : c'étoient comme autant de cafés où se vendoient toutes sortes de rafraîchissemens & de liqueurs. On buvoit, on chantoit, on s'enyvroit; & dès que les trompettes annonçoient le retour du valet-de-pied, tous se précipitoient en foule en jettant des cris d'allégresse, & voloient à sa rencontre. Le Chatir étoit toujours accompagné d'une brillante escorte. Les plus grands seigneurs, les fils des ministres, & tout ce qu'il y a de plus distingué à la cour, se font honneur de courir avec lui tour-à-tour. Ce spectacle m'enflamma du desir de courir comme les autres, & nos deux Hongrois voulurent être aussi de cette course. Le Cari & le Molla approuverent notre projet; mais ils nous défendirent de revenir avec le coureur. Nous saluâmes la compagnie, dès que nous entendîmes l'arrivée du Chatir; & nous nous disposâmes à le suivre. Je ne crois pas avoir jamais couru de si bon

bon cœur, ni avec tant de vîtesse. Nous prenions pour nous les applaudissemens du peuple; & les accords mâles & animés des musiciens nous donnoient de nouvelles forces. Nous arrivâmes un peu après le Chatir; mais s'il eût fallu recommencer, le son des instrumens & les louanges des spectateurs eussent été pour nous d'un foible secours. Vers la fin de la douzieme course, le roi, accompagné de ses favoris, alla au-devant du Chatir & lui dit en passant, qu'il le recevoit au nombre de ses valets-de-pied. Cette fête est la plus belle que j'aie vu dans tous mes voyages; elle se célebre rarement, & c'est ce qui la rend si solemnelle & si curieuse.

Je ne vous ai point encore parlé, Madame, du cours d'Ispahan; & il semble que c'est par-là que j'aurois dû commencer. Ce cours fait la plus belle entrée de la ville, du côté de Julfa, bourg, ou plutôt fauxbourg considérable, où logent tous les étrangers & les Chrétiens. Figurez-vous une avenue longue de plus de treize cent toises, & large d'environ cin-

quante : au milieu est un canal dont les bords, larges de six pieds, servent de parapets aux passans. De vastes & superbes jardins, avec chacun deux pavillons, bordent des deux côtés cette charmante allée. Elle aboutit à une maison de plaisance du roi, la plus riante & la mieux ornée qu'on puisse voir. J'y suis entré bien des fois ; & tout ce que la nature & l'art produisent de plus beau dans ces contrées, m'a paru réuni dans ce palais. Les eaux, les cascades, les vergers, les fleurs présentent une esquisse des plaisirs que Mahomet promet dans son paradis aux fideles Musulmans. Un magnifique pont, bâti sur la riviere de Zenderouht, joint l'avenue aux fauxbourgs d'Ispahan.

Cette ville est, en général, assez mal bâtie, & remplie d'édifices qui tombent en ruine. La plûpart des rues sont étroites ; & il n'y en a pas une qui soit pavée ; ce qui les rend fort désagréables. Les maisons sont faites de briques, & n'ont, pour l'ordinaire, qu'un rez-de-chaussée ; quelques-unes ont un étage, mais jamais plu-

ſieurs. Les murs ſont enduits d'un mortier mêlé de chaux & de talc qui jette un éclat merveilleux. Un dôme, plus ou moins élevé, couvre tous les bâtimens. Ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans l'intérieur des maiſons, ce ſont ces grands baſſins dont je vous ai parlé, & les riches peintures qui ornent les appartemens. Les couleurs ſont plus belles & plus éclatantes en Perſe, que partout ailleurs ; & l'air ſec du pays leur conſerve toujours la même vivacité. Chaque maiſon a, près de la porte, une eſpece d'égout où l'on jette les immondices ; mais il ne s'exhale aucune mauvaiſe odeur, à cauſe de la grande ſéchereſſe de l'air. Ce que ces égouts ont de fort incommode, c'eſt qu'étant à fleur de terre, il eſt aiſé d'y tomber.

Le terroir des environs de cette capitale eſt aſſez fertile & bien cultivé ; & comme ſes productions ſont les mêmes qu'en pluſieurs provinces de Perſe, je vais vous dire, en général, quelles ſont les plantes, les fruits

& les chofes les plus rares de ce royaume.

Outre la plûpart des arbres & des plantes qui croiffent dans nos contrées, les Perfans en ont encore de particuliers aux pays méridionaux; tels font le platane, les arbres qui portent l'encens, la gomme & la manne. Le platane fait le plus bel ornement des promenades, des jardins & des villes : il jette beaucoup d'ombre ; & les Orientaux prétendent que l'odeur qu'il répand, purifie l'air & empêche la contagion. L'arbre de l'encens reffemble à un grand poirier. Il diftille cette gomme odoriférante, dont les Chrétiens font ufage dans leurs temples, & les Mahométans dans leurs feftins. La manne eft une autre forte de gomme, ou de rofée, qu'on recueille tous les matins fur les feuilles de l'arbre qui la produit.

La Perfe abonde en drogues médecinales : j'ai vu des champs tout couverts de caffe, de féné, de rhubarbe. La rhubarbe eft une racine

qu'on mange ici, comme on fait les betteraves en Europe. J'en ai quelquefois mangé par curiofité. Vous jugez bien que le docteur avoit une belle carriere : auffi, à l'entendre, la Perfe eft-elle le paradis de l'Univers.

Ce que je regretterai le plus, en quittant ce pays, ce font les melons, les dattes, les grenades & les oranges. Tous ces fruits font délicieux, furtout les melons & les dattes. Ce dernier fruit croît en grappes fur l'arbre appellé *palmier*. Il eft de la groffeur d'une longue prune, fi doux & fi agréable au goût, que c'eft, à mon avis, un grand régal pour un étranger.

Les montagnes de la Perfe, qui font en très-grand nombre, ne le cedent point en richeffe aux campagnes les plus fertiles. Celles-ci abondent en fruits & en grains de toute efpece, celles là en métaux & en minéraux. Les Perfans difent qu'ils n'ont point de mines d'or ni d'argent ; mais fi j'en juge par les mines de foufre & de falpêtre dont toutes leurs montagnes font remplies, j'ofe

croire qu'ils auroient de ces deux métaux en abondance, s'ils étoient plus laborieux. Ils se contentent des richesses qu'ils tirent de leurs manufactures de soie, parce que ce commerce est moins pénible. C'est par-là qu'ils font entrer l'or dans le royaume, au lieu de l'arracher eux-mêmes des entrailles de la terre.

C'est ici le lieu, Madame, de vous parler des turquoises & de la pêche des perles. Le nom de *turquoise*, qu'on donne aux pierres fines du mont Sirous, vient de ce que la contrée, où est située cette montagne, faisoit autrefois partie de la Turquie. Il y a deux mines, en Perse, de ces turquoises, & ce sont les seules qu'on connoisse. On les distingue en vieille & nouvelle roche. Je voulus aller voir celle de Sirouse dans la Parthide; mais on me dit qu'il n'étoit pas permis d'y entrer. Cette mine est gardée jour & nuit par des soldats; & toutes les pierres qu'on en tire, appartiennent au roi. Les perles se pêchent dans le golfe Persique, & particuliérement le long d'une petite isle

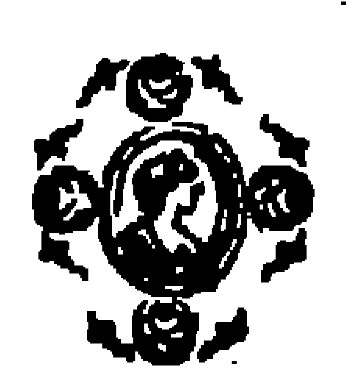
appellée *Baharin*. On fait descendre dans le fond de la mer des plongeurs exercés à cette pêche. Ils restent sous l'eau souvent un demi-quart d'heure, & reviennent chargés de larges huîtres où se trouvent ces perles si vantées.

J'ai vu peu d'animaux rares dans la Perse. Le plus utile & le plus commun est le chameau. Ce pays nourrit des chevaux aussi beaux qu'en Arabie. Plusieurs grandes plaines en sont couvertes, & sur-tout celles de Tauris & de Persépolis. La race des ânes n'a point dégénéré en Asie, comme en Europe. J'ai vu par-tout dans l'Orient les ânes en réputation; & je ne suis plus surpris qu'Homere ait comparé Achille à cet animal. Le pélican, cet oiseau, dit-on, si extraordinaire, m'a paru un fort vilain animal. J'eus occasion d'en voir plusieurs dans mon voyage de Chiras. Un gros corps, à-peu-près comme celui d'un mouton, couvert de plumes blanches; une petite tête emmanchée d'un gros & long bec, c'est-là l'oiseau qu'en France on

nomme *pélican*. Il s'appelle ici *porteur d'eau*, à cause d'une large bourse qu'il a sous le bec, & qui contient bien un seau d'eau. Je n'ai point entendu dire que cet animal s'ouvrît le sein pour nourrir ses petits de son sang. Ce qui a pu donner lieu à ce conte, c'est la peine singuliere qu'il prend pour les élever.

Je suis, &c.

A Ispahan, le 1er Septembre 1738.



XXIII. LETTRE.

SUITE DE LA PERSE.

QUAND je vous écrivis ma derniere lettre, Madame, je ne pensois pas que je dusse faire encore plusieurs voyages dans la Perse. Depuis ce tems, j'ai parcouru diverses provinces; & ce n'est qu'après bien des dangers & des fatigues, que je suis de retour dans la capitale, d'où je ne partirai désormais que pour prendre la route de l'Arabie. Voici ce qui donna lieu à mon voyage. J'appris, par plusieurs marchands nouvellement arrivés en cette ville, qu'un jeune François, qui étoit venu avec eux, depuis Constantinople, étoit tombé malade à Kirman-Chah, capitale de la province de Kirman, sur la frontiere de Perse. Cette nouvelle ne me fut pas indifférente. J'attendois un de mes neveux, à qui j'avois écrit en Turquie de me venir joindre à Ispahan. Je m'informai plus

particuliérement des gens de la caravane, pour sçavoir s'il n'y en auroit pas quelqu'un qui fût chargé pour moi de quelque lettre; mais je ne pus rien apprendre de plus positif. On me dit d'attendre le retour de plusieurs Arméniens qui étoient demeurés à Cachan, pour quelques affaires. En effet, je reçus, deux jours après, par ces derniers, une lettre de mon neveu, qui m'informoit des commencemens & des progrès de sa maladie. Je fis céder toute autre considération à l'amitié que j'ai pour ce jeune homme; & je partis à la hâte, pour me rendre à Kirman-Chah. J'étois trop inquiet & trop pressé, pour séjourner dans aucune ville. Je prenois mes repas, sans presque m'arrêter, & passois une partie des nuits à cheval. Je fus la dupe de mon peu de précaution. Un soir, que je sortois de Qoudguird, petite ville assez jolie, & remplie de jardins, j'entendis le bruit de plusieurs cavaliers qui venoient à droite, gagner le grand chemin. Mon domestique, qui étoit Persan, pris

l'épouvante ; & soit que la frayeur lui eût tourné la tête, soit qu'il eût dessein de profiter de cette circonstance pour me quitter, il s'écarta de la route, & je ne pus sçavoir ce qu'il étoit devenu. J'arrivai à Kirman-Chah sans autre accident ; & j'allai droit au caravanserai où étoit logé mon neveu. Il étoit en meilleur état que je ne pensois. La fiévre l'avoit quitté depuis quelques jours ; & ses forces commençoient à revenir. La joie qu'il eut de me revoir, & les soins que je pris de sa santé, le rétablirent entiérement.

Nous commençâmes par visiter Kirman-Chah. Cette ville, fondée par un nommé *Berham*, fils de Chapour, étoit une des plus considérables de la Caramanie. Elle avoit un magnifique château, défendu par l'art & par la nature. De vastes jardins de deux à trois lieues de long, ceints de hautes murailles, contribuoient beaucoup à son embellissement. On compte encore, parmi les raretés de cette ville, les vestiges d'anciens couvents de Moines, dont

le nombre étoit prodigieux autrefois. Quant aux édifices publics & particuliers, ils sont irréguliers & mal bâtis; la plûpart même sont ruinés. Les courses fréquentes des Turcs & des Arabes ont causé ces désastres. Le pays produit quantité de fruits, de safran & de coton.

Depuis le rétablissement de mon neveu, je ne me pressois point de retourner à Ispahan. Me trouvant dans une province qui m'étoit inconnue, je voulois en voir au moins les principales villes; nous résolûmes d'aller à Hémédan, une des plus considérables au nord-ouest de Kirman-Chah. Ce qui piquoit sur-tout notre curiosité, c'étoit le nom d'Ecbatane & le titre de Capitale de la Perse, qu'avoit eu autrefois Hémédan. Les rois de Perse y faisoient leur séjour pendant l'été qui est fort doux dans ce pays. Elle fut bâtie par Arphaxad roi des Medes. Il n'y avoit pas de plus grande ni de plus belle ville dans toute la Médie, au milieu de laquelle elle est située: les murailles qui l'environnoient, étoient

fort curieuſes. Il y en avoit ſept de hauteur inégale, & de différentes couleurs. On les eût pris de loin, plutôt pour les décorations d'un théatre, que pour les remparts d'une capitale. Hémédan peut encore paſſer pour une grande ville. Elle eſt peuplée, & bien fortifiée. Les Juifs y ſont en grand nombre; & il en vient en pélerinage de tous les pays voiſins, pour viſiter les tombeaux d'Eſther & de Mardochée, qu'on dit avoir été enterrés à Ecbatane. Nous allâmes voir ces monumens célebres, dans une eſpece de chapelle au milieu de la ſynagogue. Ils ſont conſtruits de briques revêtues de bois peint en noir. Nous vîmes autour pluſieurs Iſraëlites qui paroiſſoient pénétrés de la plus tendre dévotion. Ils parlent de ces illuſtres morts avec cette joie & cette reconnoiſſance toujours vive, que les grands bienfaits ont coutume d'imprimer dans les cœurs.

Depuis que Nadir-Chah, connu ſous le nom de *Tamas-Kouli-Kan*, occupe le trône de Perſe, qu'il a

usurpé sur Chah-Tamas, dernier roi de la race Saférienne, il n'a cessé d'être en guerre tantôt avec ses sujets révoltés, tantôt avec les Indiens, les Turcs & les Arabes. Ce prince belliqueux est toujours en campagne. Il ne loge point dans les villes, mais sous des tentes, au milieu de ses soldats. Pour l'exécution de ses vastes projets, il a fait de Hémédan son principal arcenal ; & il campe à une lieue de cette ville. On nous avoit fait si souvent l'éloge des richesses & de la magnificence de ce camp, que nous profitâmes du voisinage pour l'aller voir. Il contient environ deux cent mille hommes, plus de la moitié autant de femmes, & un nombre prodigieux de vivandiers & de valets. Il est disposé par quartiers très-réguliérement distribués, & on y observe une police exacte. L'endroit, où se tient le marché public, est grand & spacieux. Il a la forme d'une longue & large rue, dont les côtés sont bordés de tentes pleines de toutes sortes de provisions. Le prix de chaque denrée est fixé ; & il n'y a pas à craindre la moindre

malversation. Nous allâmes de-là au quartier impérial, que nous reconnûmes de loin, à la hauteur & à la beauté des pavillons. Les ministres & les principaux officiers ont leurs tentes devant celles du Chah, à droite & à gauche. Elles sont faites de toile de coton de différentes couleurs. Le haut & les côtés sont doublés de soie ou de laine & ornés de peintures fort brillantes. De grandes nattes, étendues à terre, défendent ces lieux de l'humidité, & les rendent aussi sains que les appartemens des maisons. Le pavillon, dans lequel l'empereur donne audience, est soutenu sur trois perches dont l'extrémité est ornée de boules dorées. La couverture est de toile très-fine, de couleur de brique, & tapissée en dedans du plus beau satin. Ce pavillon communique à plusieurs autres qui servent à différens usages. Les plus reculés sont ceux où habitent les femmes du Chah. Elles sont environ soixante, avec autant d'eunuques; & quand l'armée est en marche, elles suivent, à quelque dis-

tance, montées sur des chevaux blancs. Les grands seigneurs & tous les officiers ont aussi leurs femmes, qui logent dans des tentes séparées, & environnées de grandes toiles, en forme de palissades. Pendant le tems que nous demeurâmes au camp, car il y a des caravanserais pour les voyageurs, comme à la ville, nous vîmes une fois le Roi qui faisoit la ronde dans les différens quartiers. Il étoit monté sur un cheval orné des plus belles pierreries. Je n'ai jamais rien vu de si riche ni de si précieux. On dit qu'il a quatre harnois complets, dont les garnitures ne différent que par la qualité des pierreries. Le premier est d'émeraudes, le second de rubis, le troisieme & le quatrieme de perles & de diamans. Je vis la garniture d'émeraudes; elle jettoit un éclat éblouissant; & les pierres étoient toutes d'une grosseur & d'un prix inestimable. Les habits du Chah répondoient à cette magnificence. Ils étoient pareillement enrichis d'émeraudes; & son turban en étoit tout

couvert. Il venoit d'acquérir ces richesses immenses dans son expédition des Indes, en s'emparant de la capitale & des trésors de Muhammed-Chah, empereur des Mogols. Nous reprîmes le chemin de Hémédan, que nous quittâmes bientôt après.

On trouve dans ce pays des montagnes qui n'ont pas moins de vingt à trente lieues de circonférence. Celle qu'on appelle l'*Elvend*, à quelques lieues de Hémédan, est une des plus considérables ; son sommet est toujours couvert de neige. Elle est comme le réservoir qui distribue l'eau aux campagnes d'alentour, tant il en sort de ruisseaux & de sources. La montagne de Bisotun, à trois journées de l'Elvend, a cela de particulier, qu'elle semble, d'un côté, prête à tomber dans la plaine. On dit qu'un nommé *Ferha*, l'homme le plus fort de son tems, la coupa en cet endroit, pour s'ouvrir un passage. On voit encore la trace du cizeau ; & dans cette coupure on distingue douze figures d'hommes, taillées en bas-reliefs dans

le rocher. Les Persans des villages voisins nous vanterent beaucoup plusieurs autres figures taillées pareillement dans le roc, à l'extrémité occidentale de la montagne. Ce monument me parut de la derniere antiquité. Il consiste en deux niches, dont l'une peut avoir vingt, l'autre dix pieds de haut. Sur la plus grande, entre deux colomnes cannelées d'ordre corinthien, est la figure d'un géant à cheval, qui porte sur son épaule une lance monstrueuse. Plus bas, sont deux anges qui tiennent chacun un cercle à la main. Le fond de la niche est orné de trois grandes figures, que les Persans disent être celles de deux de leurs rois, & d'une reine célebre dans leur histoire. Il y a aussi, dans la petite niche, deux figures en bas-reliefs, comme celles de la grande. On voit au bas plusieurs caracteres d'une langue dont il ne reste plus de vestiges.

Nous allâmes en deux jours à Tarimara, petite ville défendue par une bonne forteresse. On nous fit voir une pyramide qui fut élevée

en l'honneur d'un ancien sultan. Elle a cent vingt coudées de hauteur, & cent de diametre. Le pays abonde en fruits & en olives, qui sont les plus estimées de la province de Tarimara.

Nous arrivâmes le jour suivant à Sirouz-Abad, & de-là à Nohavend. Cette derniere ville fut bâtie par le patriarche Noë, au rapport des Orientaux; elle est située sur une montagne, & n'a aucun monument qui atteste son antiquité. Je fus surpris que les vignes ne fussent pas plus communes en ce canton, que par-tout ailleurs. Il y en a cependant, mais pas assez, selon moi, pour une ville qui se glorifie d'avoir pour fondateur ce patriarche. Cette ville est d'ailleurs fameuse par une victoire signalée que les Mahométans, commandés par Omar, remporterent sur les Persans, la vingt-unieme année de l'hégire. Les Arabes parlent beaucoup de cette journée, & ils l'appellent *la victoire des victoires*.

Kounsar, où nous arrivâmes

quelques jours après. est une petite ville fort jolie. Elle est située dans une belle plaine, arrosée de plusieurs ruisseaux, qui servent à fertiliser une infinité de jardins. L'air de ce pays est pur, les promenades charmantes, les campagnes riches & fertiles. Il y croît une sorte de manne fort estimée, dont les Persans font de petits gâteaux, en la mêlant avec des pistaches & de la fleur de farine.

Nous avancions toujours vers Ispahan. Mon neveu, qui n'avoit vu qu'une très-petite partie de ce royaume, me témoigna la peine qu'il ressentoit d'arriver à la capitale, pour en partir peut-être au bout de quelques jours, & nous rendre en Arabie, sans qu'il eût vu les principales villes de la Perse. Je compris qu'en effet il n'auroit pas lieu d'être satisfait de son voyage, si je n'avois pour lui quelque complaisance. Cette raison, & le desir de voir des pays que je n'avois pas encore vus, m'engagerent à visiter les provinces de Chusistan, de Ghilan, de Mazenderan & de la Corasane. J'écrivis ma

résolution au Docteur, qui faisoit, de son côté, des courses aux environs d'Ispahan.

Nous allâmes d'abord à Suze, qui étoit autrefois la capitale de toute la Perse. Le nom de *Suze*, qui signifie *lys*, lui fut donné parce que la plaine où elle est située, produit une grande quantité de lys. On dit que Tithon, celui-là même que la fable fait époux de l'Aurore, fut le fondareur de cette ville. Cyrus, après avoir subjugué les Medes, en fit le siége de son Empire. Il y avoit, dit-on, un superbe palais, soutenu sur des colomnes d'or, & enrichi de pierres précieuses d'une valeur inestimable. Les murs de Suze étoient de briques & de bitume, comme ceux de Babylone. Depuis Cyrus, les rois de Perse y venoient passer l'hiver qui est fort doux dans cette contrée. Je sçais, pour moi, que l'été y est insupportable, & que les serpens y sont fort dangereux. C'est dans cette ville, sur le rivage du fleuve Eulée, que le prophete Daniel eut la vision du bélier à deux cornes, & du bouc

qui n'en avoit qu'une. Le tombeau de cet homme de Dieu s'y voyoit encore, il y a plusieurs années; mais on l'a transporté sur le bord du fleuve; & les eaux le couvrent aujourd'hui entiérement. Darius, fils d'Hystaspes, que l'Ecriture appelle *Assuérus*, donna à Suze ce fameux édit contre les Juifs, à la sollicitation du perfide Aman; mais Esther sçut, par ses charmes, fléchir le cœur du monarque; & ses pleurs sauverent la vie à toute sa nation. Suze n'est plus qu'une méchante ville ruinée; & dans peu, ce ne sera, comme tant d'autres grandes villes, qu'un triste amas de décombres.

Chuzter, aujourd'hui la capitale du Chusistan, n'est pas la même que Suze, comme l'ont cru faussement quelques voyageurs. Elle est bâtie sur une élévation, & a pour fondateur Hou-Cheng, petit-fils de Noë. Cette ville est considérable, quoiqu'elle ait beaucoup souffert dans les dernieres guerres. Il s'y fait un grand commerce de soie & de drap d'or, dont nous vîmes plusieurs riches

manufactures. La digue, qui fait monter la riviere jusqu'à Chuzter, est une des plus belles qu'on puisse voir. En général, la province de Chusistan abonde en pâturages & en fruits excellens. Il y vient quantité de coton, de cannes de sucre, de riz & de grains de toute espece.

Nous parcourûmes ensuite la province de Ghilan, qui ne le céde point à cette derniere pour la fertilité. Reshd en est la principale ville. Elle est agréablement située, à quelques lieues de la mer Caspienne, dans une plaine environnée de hautes montagnes. L'air y est mal sain, & les habitans presque toujours malades. Ils sont maigres & pâles, pour la plûpart. Nous n'eûmes garde d'y faire un long séjour.

En côtoyant le rivage de la mer, nous nous trouvâmes dans le Mazenderan ou Taberistan, province très-agréable & très-fertile. On l'appelle communément *le jardin de la Perse.* Elle est bornée au sud par la Coraçane, & au nord par la mer Caspienne. Elle est remplie de monta-

gnes inacceſſibles & inhabitables; mais, en récompenſe, ſes vallées & ſes campagnes ſont délicieuſes. Elles produiſent du coton, du ſucre & toute ſorte de bons fruits. Djurdjan ſa capitale, eſt grande & fort peuplée. Nous y vîmes pluſieurs pans d'une muraille qui avoit cinq lieues de long, & deux meules que les habitans conſervent précieuſement. Elles ont chacune près de ſoixante coudées de circonférence. Pendant notre ſéjour dans cette ville, on fit la célébration d'une triple fête, presque toute entiere à l'honneur de Mahomet. La premiere s'appelle *Cheb-Maraié*, c'eſt-à-dire, la nuit de l'aſcenſion. Elle ſe célebre pendant la nuit, par des prieres & par de fréquentes lectures de l'Alcoran. Les ſectateurs du faux prophete diſent que, le troiſieme jour après ſa mort, l'ange Gabriel lui amena, de nuit, à ſon ſépulcre, un cheval aîlé, nommé *Borac*, ſur lequel il le fit monter, & l'enleva au ciel. Le ſecond objet de la fête, eſt le jour auquel l'ange Gabriel apporta, dit-on,

à Mahomet l'ordre de commencer sa mission, & le revêtit de l'esprit de prophétie. La troisieme partie de la solemnité est pour honorer je ne sçais quel retour d'Abraham à la Mecque, où ce saint patriarche avoit, dit-on, fixé sa demeure.

Djurdjan est à trente lieues d'Amol, ville assez jolie, au pied du mont Taurus, où l'on dit que campa l'armée d'Alexandre. Il y a dans cette ville un fort beau palais, d'où l'on découvre toute la campagne. C'est la maison de plaisance des gouverneurs du Mazenderan. On voit encore sur la riviere un pont magnifique de douze arches. Les jardins & les promenades d'Amol sont plantés de cyprès d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaire. On trouve dans ses environs plusieurs mines de fer, où l'on a établi depuis peu une fonderie de canons.

Asrhées, dans la même province, est plus voisine de la mer. Le Chah y a fait construire un superbe palais. Les armes de Perse, qui sont un lion avec un soleil levant, embellis-

ſent la principale entrée. Les avenues ſont plantées de pins & d'orangers. Les jardins ſont remplis d'arbres fruitiers, les plus beaux & les plus rares. Pluſieurs ruiſſeaux d'eau vive, qui aboutiſſent à de grands baſſins de marbre, portent par-tout la fertilité & la fraîcheur. Les bâtimens ſont d'une magnificence vraiment royale. Je fus frappé ſur-tout de la ſalle du divan. Elle eſt belle & ſpacieuſe. Les murs & le plafond ſont peints en azur, & ornés de fleurs d'or. Nous ſéjournâmes quelque tems dans cette ville, où nous eûmes pluſieurs fois le plaiſir des ſpectacles, pour lequel les Perſans ont, en général, un goût décidé. Il n'eſt pas de gouverneur un peu conſidérable, qui n'ait ſes lutteurs, ſes muſiciens, ſes danſeuſes. Les premiers ſont encore ce qu'ils étoient chez les Grecs, à l'exception qu'ils ne s'exercent qu'à la lutte. Les muſiciens & les danſeuſes occupent les théatres. Tout s'y chante comme dans nos opéra; & ce qui rend l'analogie encore plus marquée, la danſe y eſt réunie au

chant; mais c'eſt-là tout : un François chercheroit vainement une Armide ſur la ſcene orientale. Ces ſortes de drames ne conſiſtent que dans des peintutes laſcives de l'amour & de ſes plaiſirs les plus immodérés. Les actrices, pour l'ordinaire, ſe ſurpaſſent dans ces deſcriptions. Leur danſe n'eſt ni moins expreſſive, ni moins indécente. Elles y joignent une legéreté extraordinaire, une volubilité, une variété dans leurs mouvemens, qui étonne. La danſe n'eſt pratiquée que par elles dans toute la Perſe; on y regarde cet exercice comme infâme. Ce qui y contribue, eſt ſans doute le déréglement des danſeuſes; toutes ſont femmes publiques, & affichées pour telles. Cette raiſon n'empêche pas qu'en France, de fort honnêtes gens ne danſent; chaque peuple a ſes préjugés.

Nous quittâmes Aſrhées, & bientôt après le Mazenderan, pour entrer dans la Coraſane. Cette province, autrefois la Bactriane, qu'Alexandre le Grand eut tant de peine à réduire

a quatre principales villes, qui se disputent le titre de Capitale. On les appelle *Mesched*, *Herat*, *Merou* & *Dalk*. La premiere n'étoit d'abord qu'un bourg peu considérable ; mais le tombeau de l'iman Riza, de la famille d'Ali, attira un tel concours de peuple, qu'elle est devenue depuis une grande ville. Elle est environnée d'une forte muraille, défendue par trois cent tours, éloignées d'une portée de fusil l'une de l'autre. La mosquée, où est le tombeau du saint, atteste, par sa magnificence, la dévotion & la libéralité des Persans. On trouve dans les cours, de grands bassins de marbre ; & l'intérieur de l'édifice est orné de quantité de colomnes de jaspe, de marbre, de porphyre. Des lampes d'or & d'argent sont suspendues aux voûtes ; & les murs sont tapissés de la plus riche mosaïque. Il ne faut pas oublier que les prêtres, qui desservent cette mosquée, jouissent d'un immense revenu. Mesched est près de Nichapour, gros bourg, d'où viennent les [illegible]eilles turquoises. La mine

appartient au roi ; & l'on n'en tire que pour lui.

Herat, autrefois Aria, eſt, comme Meſched, l'une des quatre capitales de la Corazane. Quelques-uns attribuent ſa fondation à Nabuchodonoſor, d'autres à Alexandre. Elle eſt ſituée dans une plaine couverte de jardins & de vignobles, entrecoupés de ruiſſeaux abondans qui reçoivent l'eau d'une montagne voiſine. Elle eſt défendue par une bonne citadelle & par de fortes murailles, environnées de foſſés pleins d'eau. Il y avoit autrefois près de cette ville un fameux temple des Mages ou Guebres. Sa grandeur & ſa magnificence faiſoient ombrage aux Mahométans qui avoient, fort près de-là, une miſérable moſquée. Les prêtres de cette moſquée, jaloux du concours du peuple qui ſe rendoit de tous côtés au temple du Soleil, perſuaderent à leurs partiſans de le brûler. Le temple fut réduit en cendres ; & le gouverneur de la province ayant voulu punir les incendiaires, on dit que quatre mille Mahométans jure-

rent qu'ils n'avoient jamais vu dans ce lieu de temple du Soleil, mais seulement une mosquée. Herat fut prise & saccagée plusieurs fois, tantôt par les troupes de Gengiskan, roi des Indes, tantôt par celles de Timur. Les Turcs la posséderent aussi avec une partie de la Corasane.

En allant à Merou, autre ville de la même province, nous pensâmes être engloutis sous les sables que le vent éleve dans cette contrée. Nous fûmes précipités plusieurs fois en bas de nos chevaux; & nous restâmes souvent aveuglés & couverts de poussiere. Le pis étoit que nous ne sçavions quelle route tenir; parce que le vent couvroit en quelques endroits tout le chemin de sable; & nous ne trouvions alors aucun vestige qui pût nous guider. Nous fûmes obligés de prendre avec nous deux hommes de la province, pour nous conduire. Ils nous firent marcher la nuit; & je remarquai qu'ils consultoient les étoiles, comme font les pilotes en pleine mer. La ville de Merou est située au milieu

de ces ſables, d'où l'on tire quantité de ſel. Elle fut fondée, dit-on, par une fille du roi Artaxerxès-Longue-main. Quoique le pays ſoit naturellement aride, cependant, comme il eſt arroſé par trois rivieres, il produit abondamment des grains, & ſur-tout du froment d'une groſſeur extraordinaire. L'air de Merou eſt pur & ſalutaire; les maladies y ſont rares, & preſque jamais dangereuſes. Je n'ai garde d'oublier que c'eſt à Merou que je vis célébrer une fête plus curieuſe par la fable qui y a donné lieu, que par ſes cérémonies. On la nomme *Checel-Camer*, qui ſignifie *coupure de la lune*. Mahomet, diſent les Perſans, voulant autoriſer ſa religion par quelque miracle ſignalé, après l'avoir établi par la force des armes, convoqua trente des principaux de ceux qui refuſoient de le reconnoître pour prophete. Il attendit qu'il y eût pleine lune; & ce jour-là il les mena dans la campagne, où il leur dit de regarder le ciel. Alors, levant la main, il fit un mouvement de ſes doigts, par lequel il coupa la lune en deux

piéces. L'une des deux descendit doucement à terre ; & Mahomet l'ayant prise, la fit passer par la manche de son bras gauche ; après quoi elle remonta à sa sphere où elle se rejoignit à l'autre moitié. C'est, Madame, un des plus fameux miracles de la religion mahométane. Il paroît si grand & si merveilleux aux yeux des Persans, qu'ils en font une fête solemnelle.

De toutes les villes qui prennent le titre de Capitale de la Corasane, Balk me paroît la mieux fondée. Avant qu'on transportât le siége de l'Empire dans la province de Fars, elle étoit la capitale de toute la Perse. Il reste encore des vestiges de son ancienne splendeur. Cette ville est grande & remplie de beaux édifices. Ses murailles sont solidement construites, & flanquées de fortes tours. La plaine, où elle est bâtie, est des plus agréables & des plus belles. On y recueille quantité de bled, de fruits & de légumes. Le fleuve Oxus, le plus grand de tous ceux qui arrosent la Bactriane, coule dans cette

campagne qu'il fertilise de ses eaux. Remarquez, Madame, l'impression que laissent sur les peuples les grandes calamités. On n'a pas oublié à Balk le nom d'Alexandre le Grand, qui saccagea cette ville : on se souvient de Timur, qui la pilla ; mais le nom de Gengiskan y est encore plus connu. On ne le prononce qu'avec horreur. Voici ce qu'on nous raconta à ce sujet. Gengiskan ayant mis le siége devant Balk, crut que la ville se rendroit bientôt, à l'exemple de tant d'autres, que la terreur, plutôt que la force de ses armes, avoit contraint de capituler. Mais il trouva une résistance opiniâtre, à laquelle il ne s'attendoit pas. Les assiégés firent plusieurs sorties, dans lesquelles ils lui tuerent beaucoup de monde, jusques-là, qu'une nuit où le camp des ennemis étoit tranquille, ils forcerent les retranchemens, & pénétrerent jusqu'aux tentes de Gengiskan. Ce Prince outré de dépit, qu'une poignée de gens eût entrepris ce que des peuples nombreux n'avoient osé

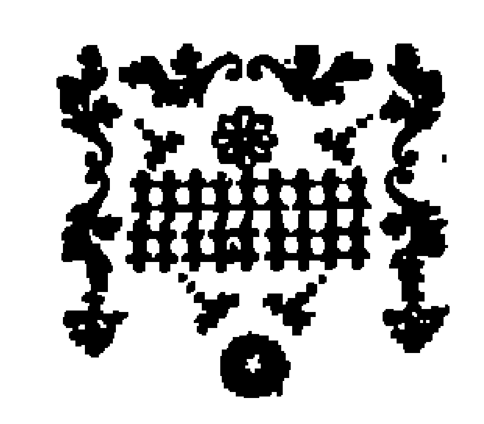
faire, jura qu'il se vengeroit d'un si sanglant affront. Il donna plusieurs assauts; & tandis que tout ce qu'il y avoit de soldats dans la ville, se défendoit courageusement, plusieurs Tartares pénétrerent par un souterrein dans l'intérieur des murailles, près d'une porte principale qu'ils ouvrirent & livrerent aux assiégeans. Gengiskan, maître de la ville, ordonna à tous les habitans de se rendre dans la campagne où il les fit massacrer. On ajoûte que ce Prince barbare ne cessa lui-même de tuer, que lorsque les forces lui manquerent. Ceux de Balk ne sont pas moins jaloux de l'antiquité de leur ville, que du courage de ses habitans. Ils disent qu'elle fut fondée par Bacchus, & que ce héros, à son retour des Indes, y célébra des jeux & des fêtes.

C'est ainsi que nous parcourûmes, le plus souvent à travers de vastes solitudes, cette province qu'on disoit autrefois contenir plus de mille villes. Le grand Zoroastre, inventeur de l'art magique, y donna des loix.

On trouve encore aujourd'hui dans la Corasane quantité de Guebres ou Adorateurs du Soleil. Nous nous rendîmes enfin à Ispahan, où le Docteur nous attendoit.

Je suis, &c.

A Ispahan, ce 21 Novembre 1738.



M vj

XXIV. LETTRE.

SUITE DE LA PERSE.

UN voyageur, qui cherche à s'inſtruire, doit étudier les mœurs, les uſages, les loix des nations qu'il a ſous les yeux; & je vous ai dit, Madame, que c'étoit-là le but que je m'étois propoſé. J'aime à voir les Perſans : ils ſont, pour la plûpart, bien faits, beaux de viſage, & naturellement vigoureux ; mais leur penchant à l'amour & au plaiſir les amollit & les énerve. Je n'ai pas moins de ſatisfaction à converſer avec eux ; je leur trouve l'eſprit vif, pénétrant & facile. Leur tempérament voluptueux étouffe aſſez ſouvent ces qualités naturelles. Ils ſont pareſſeux, flateurs, hypocrites ; mais ce qui doit plaire aux étrangers, & ſur-tout à des François, c'eſt leur affabilité, leur douceur & leur politeſſe. C'eſt dommage que la vanité & ſur-tout l'intérêt en ſoient le plus ſouvent le mobile.

La nobleſſe du ſang eſt chez eux un vain titre. Les plus élevés en dignité ſont les plus nobles. Telle eſt la maxime de tous les Orientaux ; & c'eſt peut-être auſſi la plus ſage, me diſoit notre Molla, lorſque je parlois de nos préjugés ſur la naiſſance. Le deſir de parvenir par ſon propre mérite, excite & entretient l'émulation, & fait que l'on aſpire à une plus noble gloire, que celle que l'on ne reçoit que de ſes ayeux.

Un des ſoins principaux des Perſans, eſt l'éducation de leurs enfans. Ils les mettent entre les mains d'un eunuque, ou d'un eccléſiaſtique, juſqu'à l'âge de vingt ans, à moins qu'on ne les marie plutôt. Hors de ce cas, on les obſerve ſcrupuleuſement, & on les éleve avec la plus grande ſévérité. Comme en France, on leur apprend toutes les ſciences, avec cette différence, qu'en Perſe on approfondit la ſcience à laquelle on les applique, & qu'en France on n'en prend que la ſuperficie.

Les jeux & les exercices du corps ſont fort en uſage parmi les jeunes

Persans. Nous nous rendions souvent à la place royale, où toute la jeunesse d'Ispahan se rassemble en certains jours de la semaine. Les uns lancent le javelot; les autres manient l'arc & le sabre; d'autres se disputent le prix de la lutte & de la course à cheval. J'oubliois alors, que j'étois chez un peuple mou & paresseux; & la vue de ces jeux me rappelloit ce qu'on raconte de la jeunesse de Cyrus qui préludoit ainsi à la conquête de l'Asie. Mon neveu, plein d'ardeur & de vivacité, ne put s'en tenir au simple spectacle. Ce jeune homme voulut donner aux Persans des preuves de son adresse. Il ne resta pas longtems indécis sur le genre de combat. L'arc, la lutte, le javelot étoient pour lui des exercices inconnus: il sçavoit assez bien manier le sabre; mais la course à cheval fut plus de son goût. Il avoit un excellent cheval arabe; & il sçavoit si bien le manége, qu'il resta victorieux, au témoignage même de ses rivaux.

Vous jugez bien, Madame, que cette inclination pour les usages des Persans, nous attiroit leur attachement & leur bienveillance : une chose acheva de nous les gagner. Je venois de toucher une somme d'argent considérable chez un banquier Hollandois. Celui du Docteur ne lui en laissoit pas manquer. Nous résolûmes de nous habiller à la persane, persuadés que, pour être véritablement François, il falloit s'assujétir à l'empire de la mode. L'habillement des Persans est des plus agréables & des plus galans. Pour les hommes, c'est un caleçon qui descend jusqu'à la cheville du pied, une longue chemise, une robe ouverte sur la poitrine, & serrée sur les reins par plusieurs ceintures. Ils passent sur cette robe une veste courte & sans manches. Leur chaussure est aujourd'hui la même qu'en Europe. Une piéce d'étoffe précieuse fait plusieurs tours sur leur tête, & forme leur turban. Vous ne sçauriez croire, Madame, quelles graces nous donnoit cet habillement. Nous

avions l'air si peu gêné & si naturel, qu'on eût dit que nous étions nés à Ispahan. La premiere fois que nous parûmes ainsi habillés, dans les rues de cette capitale, plusieurs personnes vinrent nous complimenter & nous féliciter. On ne doutoit pas qu'avec les habits à la persane, nous ne suivissions bientôt la religion du pays. Le Molla avoit sa part dans ces complimens ; & on louoit son zèle pour la foi mahométane. L'habit des femmes diffère peu de celui des hommes. Leur chemise est plus ouverte par le haut, leurs vestes plus longues, & leurs ceintures moins épaisses. Ces ceintures font un effet merveilleux sur une jolie taille. Les femmes ont de plus des brodequins, & sur leur tête plusieurs voiles, dont quelques-uns leur couvrent le visage, & tombent jusqu'aux genoux. De tous ces ajustemens, Madame, ce dernier est le seul qui ne pourroit vous convenir.

On connoît peu en Perse le plaisir de la promenade. Un Persan, qui reste des jours entiers les jambes

croisées, croiroit déroger à sa gravité, s'il alloit & venoit du bout d'une avenue à l'autre. Le repos & la volupté est uniquement tout ce qu'il cherche. Il semble que les carrosses ou les chars devroient être fort communs chez cette nation l'usage en est absolument inconnu. Les hommes vont à cheval ; les femmes quittent rarement leur serrail ; & quand elles voyagent, elles sont portées sur des chameaux, dans de grands berceaux couverts. Comme elles sont belles, pour la plûpart, elles perdent beaucoup à n'être pas vues.

Originaires de Circassie & de Georgie, les Persanes ont les agrémens & les graces que la nature semble prodiguer aux femmes de ces heureuses contrées ; mais il faut avouer que leur beauté leur coûte cher. Quoi de plus triste, en effet, que de passer sa vie dans l'esclavage le plus rigoureux & le plus dur ? Vous aurez peine à croire, Madame, la servitude & la gêne où l'on tient ici le beau sexe. Les Persans, plus

amoureux qu'aucun peuple d'Orient sont, par-là même, les plus jaloux Leurs femmes, & ils en ont plusieurs à proportion de leurs richesses, sont renfermées dans le lieu le plus retiré de la maison. De hautes murailles forment de ce séjour une citadelle impénétrable. Les dedans & les dehors en sont confiés à ces vieux monstres, appellés *eunuques*, dont la vue seule suffiroit pour mettre-en fuite les amours. Ces gardiens farouches & intraitables, ne pouvant être d'aucune utilité au beau sexe, se plaisent à en être la terreur & l'effroi; c'est ce qui leur donne tant de crédit dans les maisons des Grands, & sur-tout à la Cour. Un eunuque a presque toujours la confiance de son maître, & le maniement de ses affaires. On en voit de fort puissans; & plusieurs même sont revêtus des premieres dignités de l'Empire. Jugez maintenant, s'ils ont intérêt d'éclairer les démarches de ces êtres charmans, dont la garde leur est confiée. Les femmes ne sont pas plus libres à la campagne qu'à

la ville ; car outre que leurs Argus ne les quittent jamais, on a soin de faire crier par-tout où elles doivent passer, dans les rues & dans les chemins, que tous les hommes aient à se retirer. Ces ordres sont bien plus rigoureux, quand le roi sort avec ses femmes ; alors tout déserte, tout fuit ; & un malheureux qui se trouveroit sur le passage, seroit, sur le chmp, puni de mort. Que penseroit une Persane qui sçauroit qu'en un certain pays les femmes sont non-seulement libres, mais souveraines ?

Je vous ai dit, Madame, qu'ici l'on prend une femme à vie, ou pour un tems seulement. Ainsi, selon ses espérances ou ses craintes, on signe un bail de trois, de six, de neuf années ; & si l'on est content de son acquisition, on le renouvelle à l'échéance. Notre ami me fit voir un Persan qu'on appelloit *l'homme aux femmes* ; il avoit une épouse que l'on nommoit *la femme aux hommes*. L'un avoit épousé trente femmes ; l'autre avoit eu vingt-quatre maris.

Si les femmes ne sont nulle part plus belles qu'en Perse, elles ne sont

nulle part si superstitieuses. J'ai v
plusieurs servantes des plus considé
rables dames d'Ispahan, demande
l'aumône aux passans, au nom d
leurs maîtresses qui font faire ce
quêtes, afin que mangeant d'u
bien si légitimement acquis, elle
puissent devenir fécondes. C'est dan
cette vue, que d'autres se laven
dans l'eau qui a servi aux bains de
hommes. D'autres enfin prennen
des prépuces de circoncis, qu'elles avalent pieusement. Je ne vois pourtant pas, me disoit notre Molla, que les femmes en soient plus fécondes, ni la Perse plus peuplée.

Les femmes publiques sont si communes en Perse, qu'elles ont dans les villes des quartiers & un gouvernement particulier. Une chose assez singuliere, c'est que leur nom indique le prix que chacune met à ses faveurs. Celle-ci s'appelle *la douze tomans*, celle-là *la vingt tomans*, c'est comme si l'on disoit en France, *la douze louis*, *la vingt louis*. Vous jugez bien, Madame, qu'elles n'ont pas toutes des noms aussi chers; car le toman revient à

quarante-cinq livres : il eſt de ces femmes à un prix plus modique ; cela dépend de l'âge, de la beauté, ou des talens. Leurs noms changent avec la perte de leurs charmes ; & quelquefois *la vingt tomans* reprend celui de la plus petite monnoie. La liſte de ces noms peut tenir lieu d'une table numérique.

Les Perſans ſont ſi pareſſeux, qu'ils aiment mieux prendre leur repas à l'auberge, que de l'apprêter eux-mêmes. Je ne parle ici que du menu peuple. Les grands & les riches font faire chez eux leur cuiſine. Tous les autres ſont, comme l'on dit en France, à l'ordinaire. Je ſuis entré ſouvent, par curioſité, dans leurs auberges, ou pour mieux dire, dans leurs gargottes ; & je n'y ai rien vu qui ne fût capable de faire perdre l'appétit aux perſonnes les moins délicates. Malgré ma répugnance, je fus obligé d'y manger, un jour que des affaires m'avoient retenu trop long-tems. Les premiers objets qui frappent la vue, en entrant dans ces lieux de bonne chére,

ſont trois chaudieres immenſes, qui répandent une odeur de graiſſe très-déſagréable. Le feu, qui échauffe les fourneaux, s'entretient avec des bruyeres & des feuilles ſéches, parce que le bois eſt extrêmement rare dans ce pays. Au fond de la boutique, derriere un ſale rideau, ſont des eſpeces de perrons, hauts de deux à trois pieds, où les convives vont s'aſſeoir. J'allai me placer, comme les autres, ſur ces triſtes ſophas; & je ne fus pas long-tems à attendre. On nous ſervit à chacun un plat d'un ragoût, dont la fumée attiroit les paſſans. C'étoient des morceaux de mouton, de chevre, & de cheval; le tout aſſaiſonné d'une ſauſſe fade & épaiſſe. J'enviois l'appétit, ou plutôt l'avidité de ceux qui m'accompagnoient. Je crus que le rôti ſeroit plus paſſable; mais il ne me fut pas poſſible d'en arracher une piéce. Il étoit dur & coriaſſe; & cependant il avoit été une nuit entiere à cuire. En récompenſe, je mangeai bien une douzaine de pains: ceci ne doit point vous ſurprendre;

les pains sont ici des especes de galettes fort minces, qu'on fait cuire entre deux plaques de fer

Au sortir de-là, je courus chez mon ami qui rit beaucoup du régal que je venois de faire. Puisque vous êtes aujourd'hui si bien en fête, me dit-il, je veux vous mener au cabaret; je vous réponds que vous y aurez du plaisir. La propositio.. me plut; nous partimes aussi-tôt. Il y a un grand nombre de cabarets à Ispahan; nous ne fûmes pas long-tems sans en trouver. Nous entrâmes dans une grande salle, qui n'avoit rien de remarquable que les personnages qui l'occupoient. Les uns paroissoient transportés de la joie la plus vive; d'autres étoient comme furieux & hors d'eux-mêmes; quelques-uns étoient assoupis & sans mouvement. Le Molla me dit d'examiner attentivement les derniers, & de les suivre dans les différentes opérations du breuvage qu'ils avoient pris. Cette boisson est une décoction de graine de pavot. Ceux qui n'avoient pas encore bû de cette liqueur, me paroissoient

tristes & abbatus. Lorsqu'ils en eurent avalé quelques tasses, leur tristesse dégénéra tout-à-coup en mauvaise humeur ; ils grondoient, ils s'emportoient, ils se querelloient les uns les autres. Quelque tems après, la gaieté s'empara de leurs sens ; ils se mirent à rire, à chanter, à folâtrer. J'admirois ces changemens rapides; & je m'amusois beaucoup à les voir ainsi passer d'une extrême fureur à une joie excessive. Enfin un stupide engourdissement succéda à ces transports ; & après avoir dormi quelque tems, ils s'en retournerent aussi tristes qu'ils étoient entrés. Ce sont-là les étranges effets de cette boisson, pour laquelle les Persans sont si passionnés, qu'ils aimeroient mieux mourir que d'en être privés.

Les particuliers, que leur aisance met à portée de faire chez eux leur cuisine, ne chargent point leurs tables de différentes sortes de viandes, comme font les Européens. Ils ne mangent guères que du mouton & de la volaille ; mais la délicatesse & le goût assaisonnent tous leurs

repas,

repas. Ils n'en font que deux par jour. A midi, ils couvrent leurs tables de laitage & de fruits, tels que les melons, les dattes, les raisins muscats, les grenades. Le soir, ils se nourrissent de riz apprêté, & de viandes les plus legeres & les meilleures. Comme le vin leur est interdit, ils y suppléent par d'autres boissons composées, les unes de jus de citron & de grenades, les autres d'essence de rose & de pavot. L'ambre & le musc entrent dans toutes ces compositions. Hors de leurs festins, les Persans sont assez sobres, sans doute à cause de la chaleur du climat; mais leur sobriété n'est plus celle des anciens Perses qui, dit-on, ne vivoient que d'eau & de cresson.

A la faveur de notre vêtement à la persane, & sous les auspices de notre bon ecclésiastique, nous étions admis non-seulement aux tables des riches particuliers, mais encore dans la société des sçavans, & dans les atteliers des artistes. Quelque mous, quelque paresseux que soient les

Persans, c'est peut-être le peuple de tout l'Orient, qui s'applique le plus aux arts & aux sciences.

Les arts les plus estimés sont l'orfévrerie, la teinturerie, l'architecture & la poterie. J'ai vu, chez plusieurs particuliers, des orfévres travailler fort adroitement, & avec beaucoup de facilité. C'est ici la coutume de faire faire chez soi la vaisselle d'argent, & les autres meubles précieux. On envoie chercher l'orfévre qui apporte ses fourneaux & ses outils, & qui établit son attelier par-tout où l'on veut. A juger de l'architecture persane, par la beauté des édifices dont j'ai fait mention, il semble qu'on ne puisse s'en former une plus belle idée ; cependant elle n'est pas comparable à celle des Européens. Je vous ai déja fait remarquer que les couleurs sont plus vives en Perse, qu'en aucun pays du monde ; c'est ce qui fait que leur teinture est aussi plus belle & plus éclatante. J'aimois à voir, dans les magasins d'étoffe, ces nuances & ce lustre, dont la diver-

ſité préſente le coup d'œil le plus agréable. Je n'oubliai point de viſiter les belles manufactures de porcelaine, qui ſont en très-grand nombre à Iſpahan. Cette fayance eſt toute d'émail en dedans & en dehors. On en fabrique dans preſque toutes les villes de Perſe.; la plus eſtimée vient de Chiras & de la Caramanie; mais de tous les arts le plus perfectionné & le plus univerſel eſt celui de faire les étoffes. Comme la ſoie & le coton ſont fort communs en Perſe, il n'y a pas de village où l'on ne les travaille; auſſi le débit en eſt-il prodigieux. On ſe ſert de moulins, de tours, de fuſeaux à dévider la ſoie, comme en Europe. Mais ce qui fait le prix des étoffes, c'eſt la broderie dans laquelle les Perſans ſont fort habiles. Ils ſçavent encore imprimer fort bien en or & en argent; & j'ai eu ſouvent peine à diſtinguer les brocards d'or, dont les fleurs & les figures étoient brodées, d'avec ceux qui étoient gravés. Je n'inſiſterai point ſur les autres arts méchaniques; le détail en ſeroit trop long. Il ſuffit

de dire qu'excepté l'horlogerie, l'imprimerie, la ſculpture, ils ſont, à peu de choſe près, les mêmes qu'en Europe. Quant aux ſciences ſublimes, elles diffèrent encore moins de celles des Européens. Les Perſans ont entre les mains les ſources des ſciences, ces ouvrages fameux des Ariſtotes, des Archimedes, des Hippocrates, des Platons. Ils ont auſſi leurs ſçavans, dont les ouvrages en tout genre ſont fort eſtimés. Ce que j'ai appris de leur philoſophie, m'a paru fort amuſant. La métempſycoſe eſt le ſyſtême des Perſans & de tous les Indiens. C'étoit auſſi celui du Molla, qui diſoit, en badinant, que ſon ame étoit entrée dans le corps d'un prêtre Perſan, en punition de quelques grandes fautes qu'elle avoit commiſes.

Leur morale eſt plus ſaine, en apparence; car leurs philoſophes ont toujours à la bouche quelque précepte, ou quelque ſentence grave & judicieuſe. J'ai remarqué même que leurs moſquées, leurs maiſons, & juſqu'à leurs portes, ſont couver-

tes & ornées de ces ſentences.

L'hiſtoire & la géographie perſanes ſont peu étendues ; & mon ami m'avoua qu'avant qu'il ſe fût inſtruit par le commerce des Européens, il n'avoit aucune idée des grands royaumes d'Eſpagne, de France & d'Angleterre. Les contrées du nouveau Monde lui étoient encore plus inconnues. Cette ignorance, me dit-il, où nous vivons, au ſujet des pays étrangers, ne doit point vous ſurprendre. Notre commerce, hors du royaume, eſt fort borné ; nos Perſans n'ont pas cette curioſité que j'admire dans vous autres Européens. Trop occupés des plaiſirs des ſens, ils s'embarraſſent peu des uſages des autres peuples ; & ils ne comprennent pas qu'un homme entreprenne de parcourir des pays immenſes par d'autres motifs que par celui de l'intérêt. Ajoûtez à cela, lui dis-je, que vous n'avez point l'uſage de l'imprimerie. Ce défaut, il eſt vrai, vous met à l'abri des inondations littéraires ; mais il enſevelit les plus belles connoiſſances,

& en empêche la propagation.

Le turc eſt la langue la plus commune en Perſe, parce que les ſoldats étant preſque tous originaires de Turquie, ceux qui les commandent, & conſéquemment tous les grands du royaume apprennent cette langue, qui paſſe de la cour à la ville, & ſe répand dans les provinces. L'arabe eſt la langue des ſciences & des ſçavans ; c'eſt auſſi celle des eccléſiaſtiques & des juriſconſultes, parce que l'Alcoran, qui eſt le grand livre de la juriſprudence perſane, eſt écrit en arabe. On emploie la langue perſane dans les actes publics, & dans les ordonnances du roi. Comme elle eſt fort douce par elle-même, & très-délicate, elle prête beaucoup à la poëſie. Celle ci eſt rimée & cadencée ; ſon objet eſt preſque toujours l'amour & les femmes. On eſt ici poëte, dès qu'on aime ; & toujours l'imagination eſt vive & brillante. Le Molla nous traduiſit pluſieurs piéces qui nous plurent autant par le feu & par l'action qui y régnent, que par les hy-

parboles singulieres dont elles sont remplies. Les odes, les épigrammes réunies de nos petits versificateurs François ne valent pas une chansonnette persane. Quoique l'art du chant & de la danse soit méprisé dans ce pays-ci, cela n'empêche pas qu'il n'y ait d'assez bons musiciens. Le chant est gai, délicat, & passionné comme la poësie. Les principaux instrumens sont le luth, le violon, la harpe, la guitarre. Il est surprenant qu'avec tant de penchant pour le plaisir, les Orientaux considerent si peu deux arts qui en font l'assaisonnement.

Les sciences les plus révérées des Persans, celles qui menent plus sûrement à la gloire & aux richesses, sont l'astrologie judiciaire & l'astronomie. Ils ont tant de vénération pour celle-là, qu'ils n'entreprennent rien, sans avoir auparavant consulté quelqu'astrologue. Le roi en a toujours plusieurs à sa cour, qu'il mene par-tout avec lui. Je ne sçais s'ils sont intimement convaincus de la certitude de leur science; mais

le peuple m'a paru plein d'une confiance aveugle pour leurs prédictions.

Aidés des ouvrages d'Euclide, de Ménélaüs & de Ptolomée, les Persans ont fait quelques progrès en astronomie. Ils ont la connoissance des longitudes & des latitudes des étoiles, des déclinaisons des planettes & des éclipses. Leur année est de trois cens cinquante-quatre jours: la lune régle leurs semaines & leurs mois, & douze cours de lune font leur année.

Vous ne doutez point, Madame, que les médecins ne soient en grande considération dans un pays où l'on a tant d'estime pour l'astrologie; aussi sont-ils les plus riches, après les astrologues: le nombre en est considérable en Perse comme ailleurs, quoique les maladies n'y soient pas aussi multipliées qu'en nos climats d'Europe. La fiévre, la dyssenterie, le pourpre, la pleurésie, la jaunisse sont les maladies ordinaires des Persans: ils ne connoissent ni les maux de tête, ni la goutte, ni l'apoplexie,

ni la petite vérole : le mal vénérien même, tout commun qu'il est parmi eux, n'y est presque jamais dangereux. La sécheresse de l'air est, je pense, ce qui contribue le plus à conserver & à rétablir la santé. . . .

J'en étois à cet endroit de ma lettre, Madame, lorsque je fus interrompu par l'arrivée du Molla, qui me dit qu'une foule de peuple étoit assemblée devant le palais royal. La curiosité nous porta à y accourir. Nous apprîmes que le roi ayant mandé à la cour un gouverneur, dont on lui avoit fait quelques plaintes, celui-ci étoit venu à bout, par son crédit, d'assoupir l'affaire. Nous vîmes le roi qui, sortant du palais, étoit environné de paysans & de malheureux qui crioient vengeance, & qui le conjuroient de réprimer les violences & les concussions de leur gouverneur. Le roi, que ce spectacle avoit ému, se tourna, fort irrité, vers un officier de ses gardes, & lui dit d'aller fendre le ventre à celui dont on faisoit tant de plaintes. Je vis exécuter cette sentence terrible.

Le gouverneur étoit à la ſuite du monarque. L'officier, qui étoit chargé de l'exécution, lui cria que le roi le condamnoit à mourir. Auſſi-tôt il écarta la foule, renverſa ce malheureux, & lui ouvrit le ventre en préſence de toute la cour. Tel eſt le deſpotiſme qui régne en Perſe comme dans toutes les autres contrées de l'Aſie. Les grands, qu'un joug ſi rigoureux accable, ſe font honneur de leur ſervitude; & le peuple, que ſa baſſeſſe met à l'abri des orages, reſpecte & chérit ſon Souverain. En vain les prêtres Perſans prétendent-ils être les dépoſitaires de l'autorité ſuprême, ſous prétexte que Mahomet étoit prophete & roi tout enſemble : leurs diſcours font auſſi peu d'impreſſion ſur les eſprits, qu'en feroient actuellement en France, des prétentions ſemblables, tant de fois renouvellées par le clergé Romain.

Le royaume des Perſans eſt héréditaire; & les ſeuls enfans mâles ont droit à la couromne. L'aîné des fils du roi ſuccede ordinairement à ſon pere: je dis ordinairement; car le

roi peut nommer, pour ſon héritier, celui de ſes enfans qu'il aime davantage. A peine eſt-il monté ſur le trône, qu'il envoie arracher les yeux à ſes freres, à ſes oncles & à tous leurs enfans mâles. L'opération ſe fait avec la pointe d'un cangiar ou poignard; & le nouveau roi ne croit ſa puiſſance affermie, qu'après que ſes parens ont perdu la vue.

Comme c'eſt dans cette partie du monde ſur-tout, que les rois ſe livrent aux plaiſirs & à la molleſſe, ils ſe déchargent du poids des affaires ſur un grand viſir ou premier miniſtre. Il a inſpection ſur les magiſtrats; & toutes les affaires civiles & criminelles, finance, commerce, militaire, tout paſſe par ſes mains. Les autres miniſtres d'Etat, au nombre de cinq, ſont, le Divan-Begui, ſurintendant de la juſtice; le Courtchi-Bachi, chef des troupes des frontieres & général des Courtches; le Coular-Agaſi, chef des troupes d'eſclaves; le Téfantchi-Agaſi, général de l'infanterie; & le Topchi-Bachi, grand maître de l'artillerie. On peut

mettre de ce nombre le Nazir ou Surintendant de la maiſon du roi. Ces miniſtres forment une eſpece de conſeil, dont le grand Viſir eſt le chef; mais leurs déciſions ne ſont certaines, qu'autant que le ſerrail ou le conſeil des femmes & des eunuques n'en ordonne pas autrement.

Les provinces ont à leur tête, les unes, des intendans, les autres, des gouverneurs ou *Kans*. Ceux-là ſont comme les fermiers du roi; & ils ſont obligés d'envoyer au tréſor royal les tributs qu'ils levent ſur le peuple. Les gouverneurs ſont autant de petits Souverains qui ont, chacun dans leur capitale, une cour ſouvent magnifique & nombreuſe. Ils n'envoient au roi, que quelques préſens des choſes les plus rares de la province; mais ils ſont obligés de tenir toujours ſur pied & d'entretenir un certain nombre de troupes pour les beſoins de l'Etat. Dans les premiers ſiécles de la monarchie, on appelloit ces gouverneurs des *Satrapes*; & ils n'étoient pas moins puiſſans alors qu'ils le ſont aujourd'hui.

Outre ces premiers officiers, le roi met encore dans chaque ville un gouverneur particulier, qu'on appelle *Sulton* ou *Daroga*, qui a la principale jurisdiction. Les justices inférieures sont celles des cazis ou juges. Les uns sont établis sur les marchands, les autres sur les troupes, & d'autres sont chargés de la police. Ces tribunaux ne sont rigoureux que pour les pauvres. L'argent a le même pouvoir en Perse qu'en Europe. A la vue de ce métal, les loix se taisent, la justice s'endort, l'autorité se dépouille de ses droits. Ainsi le criminel opulent marche le front levé; le coupable indigent est le seul qui expie dans les supplices son crime & sa pauvreté.

Les peines les plus usitées en Perse, sont la bastonnade & le carcan. La bastonnade est pour le menu peuple; elle se donne sur la plante des pieds, & est fort douloureuse. On ne met guères au carcan que les personnes de considération, qui ne sont pas encore jugées. Ce carcan est d'une structure singuliere : il est long de

près de trois pieds, & est composé de trois piéces de bois, dont une, plus courte que les autres, forme un triangle allongé. Le patient a le col pris vers le sommet du triangle, & le poing attaché à l'extrémité. Il marche ainsi avec son carcan; & un des seigneurs de la cour est chargé de le garder. Quand le criminel est condamné à mort, ce qui arrive fort rarement, on lui ouvre le ventre, ou bien, après lui avoir percé le corps d'une infinité de trous, on y enfonce des méches allumées, & on le promene ainsi par la ville. Si c'est un meurtrier, les juges le livrent aux parens du mort, qui lui font souffrir les tourmens que la vengeance leur inspire.

Les forces militaires de la Perse sont composées de trois corps de troupes; de milices, de courtches & d'esclaves. Ces derniers forment un corps de vingt-deux mille hommes d'infanterie & de cavalerie, entretenus aux dépens du roi, & sont presque tous Georgiens & étrangers. Les courtches sont les descendans des anciens Tar-

tares qui foumirent la Perſe ſous le grand Tamerlan : ils ſont au nombre de trente mille, tous pâtres & endurcis aux travaux de la campagne. Le corps des milices eſt le plus conſidérable, au moins par le nombre. Ce ſont les troupes que les gouverneurs des provinces entretiennent pour la garde & la ſûreté des frontieres. Les courtches & les milices ſont tous à cheval; mais ce qui fait la principale force des armées & des états, j'entends la diſcipline & l'exercice militaire, n'eſt pas plus connu des Perſans que des autres peuples de l'Orient; auſſi n'eſt-il pas ſurprenant que la Perſe & toute l'Aſie ayent été tant de fois la proie des conquérans. Tantôt une poignée de Grecs, bien diſciplinés, mettoit en fuite des nations entieres; tantôt un déluge de Barbares inondoit ces vaſtes contrées, & procuroit le titre de *héros* aux Alexandres & aux Tamerlans.

La ſituation avantageuſe de la Perſe entre le golfe Perſique & la mer Caſpienne, devroit, ce

ſemble, rendre ſa marine une des plus floriſſantes; mais cette partie y eſt entiérement négligée; & l'exemple des Européens qui commercent dans toutes les parties du monde, n'a pu encore engager les Perſans à bâtir des ports & à conſtruire des navires.

Pour changer de matiere, je vais, Madame, vous faire part de quelques remarques que le Molla mon ami, & qui ſeroit le vôtre, ſi vous le connoiſſiez, me fit derniérement ſur la religion de ſon pays. Mahomet y eſt reconnu, ainſi qu'en Turquie, pour le véritable prophete, l'envoyé de Dieu. Ces deux peuples ont un reſpect religieux pour l'Alcoran, dont ils admettent cependant différentes interprétations. Mahomet, diſent les Perſans, de retour de ſon dernier voyage de la Mecque, voulut prévenir toutes les conteſtations qui pourroient naître, parmi ſes diſciples, ſur le choix de ſon ſucceſſeur. Il fit aſſembler ſon armée; & ayant fait monter ſur un faiſceau d'armes Ali, ſon neveu & ſon gendre, il le

fit reconnoître pour celui que Dieu destinoit à lui succéder. Abubekre, Omar & Osman, capitaines de Mahomet, approuverent, en apparence, le choix du prophete; mais secrétement ils tâcherent de persuader au peuple de ne point reconnoître Ali, dont ils publioient partout les défauts. Cependant Mahomet tomba malade à Médine, & mourut peu de tems après. Ali ne croyant pas qu'on voulût lui contester son élection, s'occupoit à pleurer son beau-pere, & à lui rendre les devoirs funebres. Abubekre, Omar & Osman convoquerent le peuple & lui laisserent le choix d'élire un successeur à Mahomet; mais pour le déterminer en leur faveur, ils lui persuaderent de s'en rapporter à un vieillard de l'assemblée, qu'ils avoient gagné. Celui-ci nomma Abubekre, beau-pere de Mahomet; & on ne songea plus à Ali. Omar & Osman se consolerent, par l'espérance que le nouveau roi, déja avancé en âge, ne vivroit pas long-tems. En effet, deux ans après son élection, Abubekre fut

attaqué d'une maladie dangereuse; & se sentant proche de sa fin, il voulut rendre à Ali la couronne qu'il avoit usurpée. Omar, qui voyoit par-là ses espérances frustrées, étouffa le malade dans son lit, & montra au peuple un faux papier, scellé du sceau d'Abubekre, par lequel il le désignoit pour son successeur. C'en fut assez pour le faire reconnoître héritier légitime du prophete. Il régna douze ans, après lesquels Osman lui succéda. A la mort de celui-ci, Ali rentra dans ses droits. Hossein, son fils aîné, prétendit lui succéder; mais l'armée s'y opposa, & en nomma un autre. Les descendans de cet Hossein, quoique toujours fugitifs & persécutés, sont regardés des Persans comme les seuls & véritables successeurs du prophete. Ils les apellent *Imans*; & ils disent que le douzieme & dernier Iman, nommé *Mahomet-Medhi*, disparut de dessus la terre, & qu'il reviendra un jour prendre possession de l'Empire. Ils l'attendent en effet; & ils lui tiennent, en tout tems, dans les

principales villes de Perſe, des chevaux ſellés & bridés, pour le recevoir. Cette hiſtoire fait le fondement de la religion des Perſans. Ils diſent qu'Ali eſt le ſeul vicaire de Mahomet, & ils ont en horreur Abubekre, Omar & Oſman; mais ils déteſtent ſurtout Omar qu'ils maudiſſent par piété. Les Turcs, au contraire, reconnoiſſent ces trois capitaines comme héritiers & ſucceſſeurs du prophete. Cette diverſité de ſentimens cauſe une inimitié irréconciliable entre ces deux puiſſans peuples; & ils font voir, par leur averſion mutuelle, ce qu'une triſte expérience a fait éprouver dans d'autres climats, que le fanatiſme eſt le plus cruel fléau des Etats & des Empires.

Je ne m'en tins pas tellement à cette fable, Madame, que je ne vouluſſe ſçavoir encore du Molla les points importans de ſa religion; mais ce qu'il me dit là-deſſus, me parut entiérement conforme à tout ce qui eſt preſcrit, chez les Turcs, par la loi mahométane.

Lorſque je me vis au fait de la religion ou plutôt de la ſecte perſane, je demandai au Mulla ce que c'étoit que le Sedr, le Mouphti, les Derviches, dont j'avois tant de fois entendu parler. Le Sedr, dit-il, ou le grand pontife, eſt ici le plus conſidérable perſonnage, après le grand Viſir. Il juge de toutes les affaires eccléſiaſtiques, & diſpoſe de tous les revenus des moſquées. Il prétend même que les affaires civiles ſont du reſſort de ſon tribunal; mais le Divan-Bégui, dont la juriſdiction eſt ſoutenue de l'autorité royale, ne laiſſe au Sedr que les procès touchant les ſucceſſions, les dettes & les contrats. Le Cheic-el-Iſlam & le Cazi ſont les premiers magiſtrats eccléſiaſtiques, après le Sedr. Leurs pouvoirs ſont fort étendus, parce qu'ils ont droit de connoître de toutes les affaires litigieuſes, & qu'ils nomment les Cazis ou juges inférieurs. Le Mouphti a peu d'autorité dans le royaume : on le conſulte dans les difficultés qui naiſſent ſur les interprétations de l'Alcoran; mais

ce n'eſt que par reſpect pour ſon caractere : ſes déciſions ne paſſent plus, comme autrefois, pour des oracles. Quant aux Derviches, c'eſt une ſorte de république de moines, moins nombreuſe, en ce pays, que chez les autres nations Mahométanes. Le gouvernement les mépriſe ; & le peuple a pour eux plus de pitié que d'eſtime. Ils ſont mal-propres dans leur extérieur, groſſiers, orgueilleux, & d'une ignorance que rien n'égale. Je me ſouviens, dit le Molla, de vous avoir entendu parler d'une ſorte de gens à-peu-près ſemblables, dont vos pays d'Europe ſont remplis.

Il eſt tems, Madame, que je finiſſe cette lettre, & que je termine mes remarques ſur la Perſe. Nos entretiens avec notre bon eccléſiaſtique, rempliroient des volumes. Mon deſſein n'étoit point de vous détailler ſcrupuleuſement toutes les particularités qui ont rapport aux Perſans & à leurs uſages ; il m'a ſuffi de vous indiquer les plus curieuſes. J'ai eſſayé d'éclaircir & de rectifier les idées que

vous vous étiez déja formées de la grandeur & des coutumes de ce peuple, & de perfectionner, autant qu'il a dépendu de moi, les connoissances qui vous élevent si fort au-dessus de votre sexe.

De tous les pays où nous avons voyagé, il n'en est point, Madame, où nous ayons été plus aimés, plus recherchés & plus fêtés, que par les Persans; aussi aurons-nous beaucoup de peine à les quitter : c'est à quoi néanmoins nous nous disposons. Notre dessein est toujours de visiter l'Arabie, avant que d'aller dans les Indes, malgré la proximité qui semble nous inviter à ce dernier voyage. Nous nous embarquerons sur le golfe Persique; & comme je crois vous l'avoir déja dit, c'est moins les routes les plus courtes, les plus droites, que les plus agréables ou les plus commodes, qui nous décident dans nos voyages.

Je suis, &c.

A Ispahan, ce 25 Décembre 1738.

XXV. LETTRE.

L'ARABIE HEUREUSE.

VOUS frémiſſez, Madame, de me ſçavoir parmi des Arabes; car ſans doute que la lecture des voyageurs vous a prévenue contre cette nation que vous regardez comme un peuple de brigands & de voleurs. Raſſurez-vous; il y a parmi eux des gens eſtimables; &, tout préjugé à part, les Arabes, ſi décriés dans nos relations, ne ſont pas ſi féroces, ſi barbares, ſi Arabes, en un mot, qu'on ſe l'eſt imaginé.

La diſtinction reçue parmi nous, des trois Arabies, l'heureuſe, la déſerte & la pétrée, eſt inconnue aux géographes Orientaux. Vous ſçavez qu'elles forment enſemble une maniere de preſqu'iſle, la plus grande de toute l'Aſie, bornée, à l'orient, par le golfe Perſique, à l'occident, par la mer Rouge, & qu'on appelle ſimplement *Arabie.* Nous ſuivîmes

la diſtinction reçue en Europe ; & nous commençâmes par le pays que la fertilité de ſon terroir, la beauté de ſon climat, l'étendue & l'activité de ſon commerce ont fait nommer *l'Arabie heureuſe*.

Aden, d'où j'ai l'honneur de vous écrire, en eſt la capitale. C'eſt une ville forte, grande, bien peuplée, mais, en général, aſſez mal bâtie. On y voit cependant des édifices publics d'une grande beauté, & des débris qui ſemblent annoncer l'ancienne magnificence de ſes palais. Son port, qui eſt vaſte & sûr, eſt comme le rendez-vous général de toutes les nations. Européens, Turcs, Africains, Perſans, Indiens même, tout y abonde en foule ; & cette ſucceſſion continuelle, &, ſi je l'oſe dire, ce flux & reflux de nations différentes, diverſifiées d'ailleurs, par la ſingularité de leurs mœurs & de leurs vêtemens, forme un ſpectacle que les ports les plus fréquentés de l'Europe n'offrent jamais.

Le peuple d'Aden, ſans manquer de cette vivacité qui caractériſe les

Orientaux,

Orientaux, eſt néanmoins doux & civil. Quoiqu'il faſſe ſa principale occupation du commerce, il aime & cultive les ſciences ; & ceux qui ont le bonheur de s'y diſtinguer, jouiſſent ici d'une conſidération que les richeſſes & les dignités n'obtiennent pas toujours. Comme j'avois des lettres de recommandation pour un de ces doctes Arabes, nommé *Aboul-Méhémet*, je me fis conduire à ſa maiſon dès le lendemain de notre arrivée. Me croirez-vous, Madame ; & vos préjugés tiendront-ils encore contre le récit que je vais vous faire ?

A peine fus-je entré dans un ſalon agréable, qui ſert de cabinet d'étude à notre philoſophe, que je vis venir à moi l'homme du monde le plus aimable & le plus poli. Après les premiers complimens & le café, cérémonie d'étiquette dans ce pays, on parla de ſciences, &, en particulier, de mathématiques. Comme j'avois une teinture de géométrie, d'aſtronomie & de pilotage, je fis bonne contenance ; & je me tirai ſi

bien de ce premier entretien, que notre Arabe me prit férieufement pour un fçavant du premier ordre. Charmé de ma converfation & de mes manieres, il me retint à dîner; &, pour me faire plus d'honneur, il fit inviter les principaux lettrés de la capitale. Le repas fut médiocre; car, outre que la fobriété eft la vertu des Arabes, Aboul-Méhémet n'eft pas riche; mais, en revanche, la converfation fut gaie, intéreffante & inftructive. On effleura prefque toutes les fciences. J'ai payé d'audace, comme j'avois fait le matin; & comme je ne poffédois pas parfaitement la langue arabe, on attribuoit au manque d'ufage de la langue, plutôt qu'au défaut de connoiffances, les fautes dans lefquelles je pouvois tomber. Quoi qu'il en foit, il me femble que je foutins affez bien ma réputation de docte Européen; mais craignant qu'à la longue, mon impéritie ne vînt à percer, je fis tomber infenfiblement le difcours fur d'autres matieres; & je témoignai à mes convives un

grand desir d'être instruit des principaux événemens de leur histoire. Je leur fis bien ma cour, Madame; car les Arabes, (passez leur ce foible que nous partageons si généreusement avec eux,) ont une grande idée de leur nation, & se préfèrent modestement à tous les peuples de l'univers. Ils avouent cependant que les commencemens de leur histoire sont fort obscurs, & qu'on ignore jusqu'au nom de leurs premiers Souverains. Ils sont dans l'opinion que les Arabes descendent d'Ismaël, fils d'Abraham & d'Agar. Ils furent gouvernés d'abord, ainsi que tous les autres peuples, par les chefs de familles; mais l'espèce humaine venant à se multiplier insensiblement, les plus forts, comme il arrive d'ordinaire, asservirent les plus foibles; & peu-à-peu l'Arabie se trouva partagée en différens Etats, dont les chefs, ainsi que nos anciens ducs & comtes, se firent une guerre cruelle pendant plusieurs siécles. Ces dissensions domestiques eurent du moins cet avantage, qu'elles agguérirent

ſi bien les Arabes, que ni les Cambyſes, ni les Cyrus, ni les Monarques qui régnerent à Ninive & à Ecbatane, ne purent les aſſujettir. Cette gloire étoit réſervée à Alexandre qui conquit en effet l'Arabie, en aſſez peu de tems. Après la mort du conquérant qui penſoit, dit-on, à transférer en Arabie le ſiége de ſon Empire, ces peuples profitant des diviſions de leurs vainqueurs, ſecouerent le joug des Grecs; & rendus à eux-mêmes, ils ſe choiſirent de nouveau des rois de leur nation. Cette forme de gouvernement ſubſiſta juſqu'au ſiécle d'Auguſte qui réduiſit les Arabes ſous la domination Romaine. Depuis ce moment, ce peuple ſembla languir dans une honteuſe obſcurité; mais au milieu du ſixieme ſiécle, & ſur la fin de l'empire de Juſtinien, il parut un de ces hommes extraordinaires, qui, nés pour changer la face du monde, porta, juſqu'au cœur de l'Aſie qu'il remplit du bruit de ſon nom, la gloire & la religion des Arabes. Cet homme ſingulier, ce pontife légiſlateur & con-

quérant, est le fameux Mahomet, qui, né comme Cromwel dans le sein de l'obscurité, parvint, comme lui, à force d'hypocrisie, de bravoure & de bonheur, à s'élever jusqu'au souverain pouvoir qu'il eut la gloire de perpétuer dans sa maison; ce que ne fit pas l'odieux usurpateur du trône de Charles I.

Mahomet eut pour successeur, comme je vous le disois il y a peu de tems, le sage & vaillant Aboubekre, qui substitua au nom de *roi* celui de *calife*, qui, dans la langue des Arabes, signifie *vicaire du prophete*. Omar, plus entreprenant que son prédécesseur, se répandit, comme un torrent, dans la Syrie, la Palestine & l'Egypte qu'il conquit avec une rapidité sans exemple. C'est ce calife qui, par zéle pour l'Alcoran, fit brûler la fameuse bibliotheque d'Alexandrie, rassemblée par les Ptolomées, & composée, dit-on, de plus de six cens mille volumes; perte irréparable pour les sciences & pour les arts, & qui doit rendre le nom

d'Omar éternellement odieux dans les Fastes de la littérature. Omar laissa la couronne à Othman qui conquit l'Afrique, & détruisit le fameux colosse de Rhodes, des débris duquel on chargea, dit-on, plus de neuf cens chameaux. Othman fut remplacé par Ali qui, peu content d'occuper le trône de Mahomet, son beau-pere & son cousin, innova dans la religion, & fut l'auteur d'un schisme qui fit couler bien du sang, & qui subsiste encore aujourd'hui dans la Perse & les pays circonvoisins. Après la mort d'Ali qui fut tué la quatrieme année de son régne, Novias usurpa le califat, & fit passer le sceptre de Mahomet dans une autre maison; mais ce ne fut que pour un tems; & le sang du prophete remonta sur le trône, dans la personne d'Aboul-Abas, chef de la dinastie des Abassides, ainsi appellée, parce qu'Aboul descendoit d'Abas, frere d'Aboubekre, & oncle de Mahomet.

Que ne puis-je, Madame, ouvrir

à vos yeux les Annales des Arabes, & rendre ici, dans leurs expressions orientales, ce que j'ai appris dans la conversation de nos sçavans. Quels prodiges de courage & de valeur ne liriez-vous pas? Quelle hardiesse dans les projets! quelle célérité dans l'exécution! quelle rapidité de conquêtes & de succès! Ici, vous verriez les Arabes parcourir, sous différens noms (a), l'Asie, l'Europe & l'Afrique, & conquérir plus de provinces, dans l'espace de deux siécles, que les Romains n'en soumirent, durant plus de cinq cens ans. Là, vous admireriez les exploits d'un Khaled, d'un Hegiage, d'un Amrou, noms ignorés parmi nous, & à qui il n'a manqué, pour être fameux, que des historiens pour les célébrer, ou des poëtes pour les chanter. N'en concluez pas cependant, Madame, que les Arabes ayent eu peu d'hommes illustres dans les sciences & dans les lettres. Je ne

(a) Les Sarazins étoient des peuples sortis de l'Arabie.

crains pas d'avancer que peu de n tions ont produit plus de ſçavans e tout genre ; philoſophie, géométrie médecine, aſtronomie, géographie poëſie, éloquence, tout eſt de leu reſſort. Les Avicenne, les Averroës les Albuteda, les Alhazen, mille au tres que je pourrois citer, ſont de noms connus, même en France leurs ouvrages ſe recueillent ave ſoin, & figurent, avec honneur, dan nos bibliotheques. Que dis-je ? la langue des Arabes n'eſt-elle pas, ainſi que celle des Grecs & des Hébreux, l'objet des études de nos ſçavans, &, ſi je puis parler de la ſorte, une des branches de notre érudition ? Mais je ſens que la matiere m'emporte, & que mon objet eſt moins de vous apprendre ce que les Arabes furent autrefois, que de vous dire ce qu'ils ſont aujourd'hui. Je reviens donc à mon ſujet, & je reprends la deſcription d'Aden, que j'avois commencée.

Cette ville, ruinée d'abord, enſuite rebâtie par les Romains, eſt aſſiſe au pied d'une haute montagne

qui, ſe courbant en forme de cercle ou d'ovale, l'environne preſqu'entiérement. Cette ſituation, qui fait la sûreté de ſon port, la rendroit infailliblement la proie du premier aggreſſeur, ſi l'on n'y avoit pourvu, en bâtiſſant, au haut & aux gorges de la montagne, des forts munis d'une bonne garniſon & d'une forte artillerie. La ville eſt entourée d'une muraille aſſez foible, ſur-tout du côté de la mer; mais elle eſt défendue, de ce côté, par des redoutes & par cinq ou ſix batteries, dont le canon eſt de fonte, & fort gros. On ne peut entrer dans Aden, du côté de la terre, que par un chemin étroit, qui, joignant la ville au continent, s'avance aſſez loin dans la mer, en maniere d'iſthme ou de langue de terre. Trois forts bâtis d'eſpace en eſpace, l'un à la tête de l'iſthme, le ſecond, vers le milieu, & le troiſieme, aſſez proche de la ville, & munis chacun d'hommes & de canons, rendent la deſcente impraticable par cet endroit, &, conſéquemment, la place imprenable du côté

de la terre; & comme, d'ailleurs, elle est défendue du côté de la mer, tant par de bons ouvrages & de fortes batteries, que par une citadelle munie de cinquante piéces de canon, il est aisé de voir qu'Aden dut être autrefois & doit être encore aujourd'hui une des plus fortes places de l'Asie; aussi se glorifie-t-elle d'avoir soutenu plusieurs siéges, avec gloire, & d'avoir vu échouer, sous ses remparts, un Alphonse d'Albuquerque, qui l'assiégea inutilement, au commencement du seizieme siécle; un Raïs-Soliman, le Barberousse de son tems, & quelques autres chefs moins renommés dans l'histoire. On entre, du côté de la mer, par une vaste baie, dont l'ouverture est d'environ huit à neuf lieues. Cette baie se divise en deux rades, l'une plus grande, & l'autre moindre. Celle-ci, qui est plus proche de la ville, & qui forme proprement le port, a une lieue de largeur; on y mouille partout, à dix-huit, vingt & vingt-deux brasses; & les plus gros vaisseaux peuvent y entrer.

Aden est composée d'environ six mille maisons, dont plusieurs sont à deux étages, & en terrasse. Le palais du gouverneur, sans avoir rien de bien magnifique, frappe néanmoins, par un air de grandeur qui éblouit au premier coup d'œil. Nous ne vîmes dans l'intérieur de ce palais ni glaces, ni dorures, ni aucun des colifichets qui décorent nos appartemens d'Europe. De superbes tapis de Perse, des tables de porphyre, des vases de prix, d'où s'exhale, sans cesse, l'aromate & le parfum le plus exquis, font tout l'ornement de ce séjour, d'où l'on découvre d'ailleurs tout ce que la terre & la mer peuvent offrir aux yeux de plus agréable & de plus varié. Les principaux officiers de justice & de guerre sont logés aussi commodément. Cependant, en général, on voit peu de belles maisons : il faut excepter encore l'édifice des bains publics, que la chaleur rend nécessaires, & que la religion consacre dans ce pays. Je vous avouerai, Madame, que j'ai vu peu de morceaux, même en

Egypte, comparables à celui-ci. Il est couronné d'un dôme à jour, orné en dedans, de galeries ſuperbes ſoutenues par des colomnes de toute beauté. Tout le bâtiment eſt parfaitement bien diſtribué en chambres, cabinets, piéces voûtées, qui aboutiſſent toutes à la ſale principale du dôme. Cette ſale eſt revêtue partout de jaſpe & de marbre du plus beau grain. Des baſſins, d'où jaillit ſans ceſſe une eau pure & limpide, y entretiennent en tout tems, une délicieuſe fraîcheur; en un mot, tout conſpire à orner cet édifice qui, s'il n'eſt pas l'ouvrage des Romains, eſt certainement très-digne, & tout-à-fait dans le goût de ces maîtres du monde. Il y a encore à Aden quelques bazards qui ont de la beauté. Ils abondent en viandes, en poiſſons & en légumes de toute eſpece; mais la grande conſommation, cauſée par l'affluence des étrangers, hauſſe beaucoup le prix des denrées; &, en général, il fait cher à vivre à Aden.

Vous me demanderez, ſans doute, Madame, ſi cette ville dépend du

Grand-Seigneur ? Elle lui fut soumise autrefois ; mais elle est aujourd'hui sous la dominatiou du roi d'Yémen. Un voyage que j'ai fait en cette cour, à la suite d'un jeune prince Arabe, issu du sang des Abassides, nommé *Tiz - Almanzor*, me met en état de vous entretenir de ce royaume & du monarque qui le gouverne. Le cortége du jeune prince étoit d'environ vingt-cinq personnes. Il me parut flatté de l'empressement que je témoignai d'augmenter sa petite cour. Nos sçavans Arabes lui avoient parlé de moi avantageusement, & il me marquoit beaucoup d'estime. Nous partîmes d'Aden dans les premiers jours du printems, & nous arrivâmes, à petites journées, à Moka, dont le nom est si connu en Europe, depuis environ un demi-siécle. Cette ville, située sur le bord de la mer Rouge, à quelque distance du détroit de Babel-Mandel, est moins considérable qu'Aden ; mais elle est peut-être aussi marchande ; & bien des gens croient qu'elle l'éclipsera un jour. On y compte envi-

ron dix mille habitans. Son port est fermé par deux langues de terre, qui, se courbant d'un côté, se rapprochent de l'autre en forme de croissant. Sur les deux pointes de ce croissant, on a bâti des forts pour défendre la rade, dont l'entrée a environ une lieue de largeur. Les gros vaisseaux peuvent y mouiller; mais ils ne sçauroient entrer dans le port qui n'est pas assez profond pour les recevoir. Le gouverneur de Moka, qui l'est aussi de quelques autres places, est riche & puissant. Il habite un palais suberbe, & entretient un grand nombre d'officiers. Son faste égale celui d'un Bacha de Turquie; jamais il ne sort qu'il ne soit précédé de six cens soldats, & suivi d'une cour nombreuse. Il marche au son des tymbales & des hauts-bois, faisant porter devant lui les étendards du roi, ceux d'Ali & de Mahomet. Les troupes tirent, à plusieurs reprises, pendant la marche, & toujours à balle. Quant aux environs de Moka, rien de plus triste & de plus stérile. C'est une erreur de croire

qu'il y vient du café : d'ailleurs, le climat eſt brûlant; & ſans la bonté de ſon port, Moka ſeroit une bourgade inconnue.

Nous n'y fîmes pas un long ſéjour, non plus qu'à Moſa, petite ville qui n'eſt remarquable que par la beauté de ſes payſages, & la volaille excellente qu'on y éleve. Comme nous étions bien montés, & que les chameaux de ce pays peuvent faire dix-huit à vingt lieues dans une matinée, nous arrivâmes de bonne heure de Moſa à Manzéri, bicoque où l'on compte ſept ou huit maiſons; ce qui nous obligea de paſſer la nuit ſous des palmiers, dont ce pays abonde, & où je dormis d'un profond ſommeil. Le lendemain, nous partîmes dès l'aurore, & nous entrâmes enſuite dans une belle & vaſte plaine qui nous conduiſit, par un très-beau tems & le plus beau chemin du monde, à Tage, où nous n'entrâmes qu'au coucher du ſoleil. Tage eſt une ville conſidérable, environnée d'un bon mur, & flanquée d'un château qu'on ap-

perçoit de six lieues loin. Ce château, qui est bâti sur une montagne, & muni de trente piéces de canon de fonte, est la bastille du roi d'Yémen : c'est-là qu'on enferme les prisonniers d'Etat. On a pratiqué, sur la montagne, des jardins en terrasse, qui font un très-bel effet, & qui, en procurant à la ville une promenade agréable, lui sont encore d'une très-grande ressource pour les excellentes légumes qu'ils lui fournissent. Je ne remarquai rien d'extraordinaire à Tage, à la réserve de huit ou dix mosquées, dont plusieurs sont incrustées de marbre granit, & soutenues par un double rang de colomnes qui me parurent d'une grande beauté.

De Tage nous allâmes coucher à Manzuel qui fut autrefois la demeure des rois, & qui n'est plus qu'un amas de ruines qui n'annoncent rien de grand & de noble. On y voit cependant encore deux châteaux, dont l'ancienneté fait tout le prix. Yrame, où nous nous rendîmes en deux jours de marche, est

une des plus belles & des plus considérables villes de l'Yémen. Nous couchâmes, le premier jour, à Gabala, ville forte, & qui a ordinairement pour gouverneur un fils du roi ou un prince du sang.

Jusques-là nous avions voyagé par le plus beau pays du monde; mais au sortir d'Yrame, nous entrâmes dans des montagnes arides & escarpées, où nous pensâmes périr de chaud & de soif. Nous errâmes une journée entiere dans ces montagnes qui nous conduisirent jusqu'à une lieue de Damar, ville du premier ordre, située au milieu d'une plaine fertile & agréable. Nous y séjournâmes quatre jours, tant pour nous remettre de nos fatigues, que pour nous disposer à paroître à Mouab, où le roi d'Yémen tient sa cour.

Moab, qu'on appelle ici *Mouab*, est située sur une éminence qui domine la plaine de Damar : c'est l'ouvrage du feu roi, ainsi que plusieurs châteaux des environs; car ce prince aimoit à bâtir; mais quoiqu'il eût du

génie, & même une connoiſſance aſſez étendue des régles, il manquoit de goût; & pourvu que ſes appartemens fuſſent vaſtes, il avoit peu d'égard à la diſtribution. Cependant une de ſes maiſons de plaiſance qu'il affectionnoit fort, & qui n'eſt ſituée qu'à une lieue de Mouab, m'a paru d'un deſſein aſſez correct; auſſi l'appelle-t-on *le Palais des Graces;* & le roi la regardoit comme ſon chef-d'œuvre.

L'audience, accordée à Tiz-Almanzor, fut fixée au cinquieme jour après notre arrivée à Mouab. Ce prince étoit monté ſur un cheval turc, d'une grande beauté & très-richement harnaché. Je montois un cheval Arabe, ainſi que les principaux officiers; le reſte de la ſuite étoit, partie à pied, partie ſur des chameaux. Nous traverſâmes ainſi la ville, aux acclamations d'un peuple infini, accouru de Damar & des bourgades voiſines, pour voir un deſcendant de la race du grand prophete. Etant arrivés au palais, il nous fallut mettre pied à terre, &

passer par cinq différentes portes, dont chacune avoit son corps-de-garde, avant que d'arriver à la premiere cour qui est vaste, mais peu réguliere. Là, un officier de la chambre ayant reçu & complimenté Tiz-Almanzor, nous conduisit jusqu'à l'appartement du roi ; après quoi, nous ayant priés, selon l'usage, d'ôter nos souliers, nous fûmes introduits dans la chambre du monarque. Ce prince est d'une figure noble, & assez agréable, quoiqu'un peu basané. Il étoit assis sur une estrade couverte d'un tapis de Perse, appuyé sur des coussins, & ayant, à quelque distance de lui, les principaux officiers de sa cour. Tiz-Almanzor s'étant prosterné aux pieds du monarque, le harangua en arabe, avec une noblesse & une dignité qui me surprirent. Le roi parut flatté du compliment ; &, pour marquer sa satisfaction, il donna au prince sa main à baiser, & lui dit mille choses obligeantes. L'audience fut d'environ un quart d'heure, pendant lequel il me fit aussi l'honneur de m'adresser la pa-

role, & me questionna sur l'étendue, la puissance & le commerce de la France. Ce que je lui dis de nos forces de terre & de mer, le surprit beaucoup; mais il redoubla d'admiration, lorsque je lui parlai des victoires & de la modération du roi.

L'audience étant finie, on conduisit Tiz-Almanzor à son appartement qui étoit dans le palais même du roi qui avoit ordonné que le prince & les principaux de sa suite y fussent logés. Ce palais est bâti sur deux grandes aîles qui forment un quarré immense; mais, du reste, nul goût d'architecture, nulles proportions, nulle régularité. Les dedans ne sont pas mieux soignés que les dehors. Vous en jugerez, Madame, par l'appartement du roi, où une simple indienne, de la hauteur de cinq à six pieds, régne autour de la chambre. Le roi lui-même est mis fort simplement; de sorte qu'on le prendroit pour un homme du commun, si un air de maître ne disoit assez ce qu'il est. Tant de simplicité dans un roi vous surprend sans doute: pour moi,

je conjecture que la religion est pour beaucoup dans tout ceci. En effet, le roi d'Yémen est non-seulement monarque, mais encore iman ou pontife de la loi de Mahomet : or tous les ministres de la religion mahométane, ainsi que les cadis ou officiers de justice, ont pour principe d'affecter une grande modestie dans leurs habits & dans leur logement. Le mouphti même, quoique chef souverain de la religion, & l'interprete suprême de la loi, vit sans faste, & se contente des respects attachés à sa dignité de grand-prêtre.

Cependant il y a des jours où le roi d'Yémen se montre au peuple dans toute la pompe de la majesté royale. J'en fus témoin un vendredi que ce prince alloit à une mosquée qui est aux environs de Mouab. La marche commençoit par un corps d'infanterie, composé de mille soldats qui firent une décharge, en sortant du palais. Après cette infanterie, marchoient deux cens cavaliers de la garde du roi, richement vêtus, & très-bien montés. Ces cavaliers,

outre le ſabre & la carabine, portent des demi-piques, dont le fer eſt orné de franges ou houppes d'or. A quelque diſtance paroiſſoit le roi, monté ſur un cheval blanc, tout éclatant de pierreries. Un officier, porté ſur un cheval de haute ſtature, tenoit un grand paraſol ou dais, ſous lequel le roi marchoit à l'abri du ſoleil. Ce dais eſt de damas verd, orné d'un falbala, enrichi de crépines d'or. On voit au-deſſus un globe d'argent doré, &, au-deſſus du globe, une petite pyramide auſſi dorée. Immédiatement devant le roi marchoit un officier à cheval, portant l'Alcoran dans un ſac rouge; &, immédiatement après, un autre officier, auſſi à cheval, portoit le ſabre de ſa majeſté, dont la poignée & le fourreau ſont très-riches. Ce fourreau eſt enfermé dans un autre d'une étoffe rouge, brodée en or. Aux côtés du roi flottoit un magnifique étendard verd, qu'on appelle *l'étendard du roi.* Cinquante chevaux de main, tout brillans d'or, & cinquante chameaux richement caparaçonnés, fer-

moient la marche, pendant laquelle les tambours ne cesserent de battre, les trompettes de sonner, & les hauts-bois de jouer. Le retour de cette cavalcade eut encore quelque chose de très - piquant, par les évolutions de l'infanterie, & les joûtes des cavaliers qui, courant l'un sur l'autre, à bride abbatue, présenterent au peuple l'image d'un combat régulier. Ces exercices durerent jusqu'au coucher du soleil, après lequel les troupes ayant fait une salve générale de mousqueterie, se retirerent en bon ordre, au bruit des tambours & des fanfares.

Tel est le faste qu'étale la cour d'Yémen dans les jours de cérémonie. Quant à la vie privée du roi, rien de plus uni. Il se leve, dès que le jour paroît : il dîne à neuf heures, se recouche à onze, se releve à deux; à trois heures, il se promene ou entre au conseil; il soupe à cinq, & est toujours couché à onze heures. Cette étiquette est invariable. A deux heures, lorsqu'il se releve, les tambours battent; les troupes prennent

les armes ; c'eſt le moment de la parade, & celui où les Grands de l'Etat ſont admis à lui baiſer la main. Quant à ſa table, jamais on n'y ſert de gibier ; mais, en revanche, elle abonde en chairs de cabri, de veau, de bœuf, de mouton, &c. hâchées par petits morceaux, & bouillies enſemble, avec force riz, raiſins ſecs, & épices de toute eſpece. Pour la volaille, on l'écorche, dès qu'elle eſt tuée ; &, ſans lui donner le tems de mortifier, on en fait une friture qu'on ſert auſſi-tôt. Ces mets ſont exquis pour les Arabes. Pour moi, ils me révoltoient ſi fort, que je faiſois préparer mes repas par mon valet qui entend un peu la cuiſine ; mais pour ne pas choquer la cour d'Yémen, j'allois manger ſécrettement dans un fauxbourg de Mouab, où j'avois loué un appartement.

Quelle bicoque que ce Mouab, Madame, & quelle demeure pour un roi ! On n'y voit pas une moſquée ni même une maiſon qui ſoit de pierre. Je me ſuis ſouvent étonné que les rois d'Yémen ayent préféré

le

le séjour d'une bourgade à celui de Sanaa, où leurs prédécesseurs ont résidé si long-tems. En effet, Sanaa est une ville puissante, &, après Aden, la plus riche & la plus peuplée de l'Arabie. Mille débris précieux, épars çà & là, prouvent qu'elle a souffert de l'absence des rois. Malgré cela, on y voit encore de fort beaux palais & un grand nombre de mosquées superbes. On la compare d'ailleurs, à Damas pour la beauté de ses jardins & la fraîcheur de ses eaux. Elle est fort bien fortifiée; & ses murs sont si larges, que huit chevaux peuvent y marcher de front. Au milieu de la ville s'éleve une colline, sur laquelle le palais des rois étoit situé. On ne voit plus que les ruines de ce palais; mais elles suffisent pour en faire conjecturer la grandeur & la somptuosité. D'ailleurs, rien n'égale la beauté des environs de Sanaa. Vergers, prairies, bocages, vallons délicieux; tout semble fait pour l'œil; & comme l'air y est toujours tempéré, & que les arbres s'y couvrent, en tout tems, les uns

de fleurs, les autres de fruits, on y jouit d'un printems éternel; ou plutôt le printems & l'automne semblent s'y confondre, & ne former qu'une saison. Tant d'avantages devroient, ce semble, faire regretter aux rois d'Yémen le séjour de Sanaa; mais ils ont préféré, avec raison, leur sûreté à l'agrément. En effet, Madame, l'ordre de la succession au trône n'est point réglé dans ce pays, c'est-à-dire, que quoiqu'on choisisse toujours le roi dans la même maison, le fils, & beaucoup moins le fils aîné, ne succede pas toujours à son pere; mais, à la mort du roi, celui des princes, qui a le plus de mérite, ou d'intrigue, ou d'amis, se fait couronner: or, comme de pareils rois ont toujours des rivaux à craindre, ainsi qu'il n'y en a eu que trop d'exemples, ils ont cru qu'il étoit plus sûr de s'enfermer dans des châteaux où ils sont les maîtres, que dans de grandes villes, où les révoltes sont toujours dangereuses. Voilà pourquoi Mouab, Manzuel, & quelques autres châteaux situés dans les

montagnes, ont été préférés aux délices de Sanaa.

Au reste, le roi d'Yémen est un puissant monarque qui régne sur toute l'Arabie heureuse, à l'exception d'une province qu'on nomme *le royaume de Fartach*. Il est, d'ailleurs, maître absolu chez lui, & très-indépendant du Turc, auquel il envoie & dont il reçoit des ambassadeurs; mais ces ambassades ne regardent que le commerce; car, pour d'alliance, il n'y en a pas entr'eux : la défiance est trop grande de part & d'autre; & la paix ne subsisteroit pas long-tems, si les Arabes avoient plus d'ambition, ou si les Turcs craignoient moins les Arabes. Car, il faut l'avouer, Madame, ces peuples sont magnanimes; & lorsqu'ils sont disciplinés, leur bravoure est à toute épreuve; mais ce qui l'emportera dans votre estime, c'est que la probité, chez eux, ne le céde pas au courage. L'honneur est le premier mobile, &, si je l'ose dire, l'ame de leurs actions : c'est le grand ressort qui les fait mouvoir. Ils regardent la tromperie

comme une lâcheté, & la duplicité comme une bassesse d'ame, le larcin comme une infamie, & le mensonge comme un opprobre. Il est vrai que ce portrait ne convient pas à tous les Arabes; aussi n'est-il question ici, que de ceux d'Yémen.

Mais que penser de l'or de l'Arabie, si célébré par les anciens, & dont l'Ecriture même fait mention dans plusieurs endroits? J'avouerai tout uniment, Madame, que je n'ai ni vu ni même entendu dire qu'il y eût des mines d'or dans ce pays; mais il pourroit se faire que la paresse des Arabes, dont l'industrie est d'ailleurs très-médiocre, eût négligé de les fouiller. On assure que les torrens, qui tombent des montagnes, charrient des paillettes de ce précieux métal, & qu'on en trouve des grains parmi les sables des rivieres. Il est donc vraisemblable, & les Livres saints autorisent cette conjecture, que si les Arabes étoient moins fainéans ou plus industrieux, ils trouveroient des mines d'or dans le royaume d'Yémen. Quoi qu'il en

ſoit de cette idée que je vous abandonne, l'Arabie heureuſe eſt aſſez riche de ſon fonds, pour ſe paſſer de ces tréſors ſubſidiaires. En effet, ſans parler des pierres précieuſes & des aromates, dont on ſçait que la reine de Saba, qui régnoit dans l'Yémen, fit de ſi riches préſens à Salomon, le pays abonde en riz, bled, fruits & légumes qui valent bien ceux d'Europe. On y voit, d'ailleurs, des beſtiaux ſans nombre, & des vignes, dont le jus, au mépris de la loi de Mahomet, égaie, de tems en tems, la gravité de nos Arabes; mais, il faut l'avouer, la principale richeſſe de l'Yémen & la meilleure branche du commerce qui s'y fait, c'eſt le café.

Vous connoiſſez, Madame, cette liqueur charmante, qui inſpire nos poëtes, échauffe l'imagination de nos orateurs, éclaircit les idées de nos ſages, diſſipe les nuages de la mélancolie, & qui, depuis quelque tems, eſt devenue, parmi nous, un lien de plus pour la ſociété; mais l'arbre, dont le fruit produit cette

liqueur enchantereſſe, ne vous eſt peut-être pas ſi connu. Je crois donc vous devoir quelque détail à cet égard. Au reſte, je ne vous parlerai que d'après mes obſervations; trop payé de mes peines, ſi j'ai le bonheur de vous dire des choſes qui puiſſent vous intéreſſer.

Le royaume d'Yémen, à l'excluſion de toute autre contrée de l'Arabie, produit l'arbre du café. Cet arbre s'éleve depuis ſix juſqu'à douze pieds: ſa largeur eſt de dix, de douze & de quinze pouces de circonférence. Comme il s'étend en rond, & que ſes branches inférieures ſe courbent ordinairement, il a preſque toujours, du moins à un certain âge, la figure d'un paraſol. Son écorce eſt blanchâtre & un peu raboteuſe: ſa feuille, qui eſt d'un verd foncé, approche de celle du citronnier; ſa fleur eſt blanche, & partagée en cinq petites feuilles, comme celles du jaſmin. L'odeur de cette fleur eſt agréable; elle a même quelque choſe de balſamique; mais en ayant mis un peu ſur ma langue, j'ai trouvé que

le goût en étoit amer. Le café vient de femaille, & non de bouture : il eſt toujours verd, & ne perd jamais toutes ſes feuilles à la fois. Il aime les terreins humides; auſſi croît-il en abondance au pied des montagnes & le long des ruiſſeaux; ce qui forme des payſages charmans & des perſpectives admirables. Ceux qui croiſſent dans les plaines, viennent toujours à l'abri de grands arbres, dont l'ombre leur procure la fraîcheur dont ils ont beſoin. Cependant j'en ai vu croître & fructifier en plein air, ſans ce ſecours; mais ce n'étoit qu'à force de les abbreuver, & dans les climats tempérés. Lorſque la fleur du cafier tombe, elle eſt remplacée par un petit fruit, qui d'abord eſt très-verd, mais qui rougit, en mûriſſant, & eſt à-peu-près comme une groſſe ceriſe. Ce fruit eſt de bon goût; il nourrit & rafraîchit beaucoup. On trouve, ſous la chair de la ceriſe, au lieu de noyau, la féve ou graine qu'on appelle *café.* Cette féve eſt enveloppée d'une pellicule très fine; elle eſt tendre alors,

& d'un goût désagréable ; mais elle acquiert de la dureté peu-à-peu ; & lorsque le soleil a tout-à-fait desséché la cerise, sa chair qu'on mangeoit auparavant, devient une gousse d'une couleur assez brune, qui forme la premiere écorce ou l'enveloppe extérieure du café. La féve est alors solide & d'un verd fort clair. Chaque gousse ne contient qu'une féve qui se partage ordinairement en deux moitiés ; & chaque moitié est un grain de café.

A propos de ces gousses, je fus fort surpris un jour que je visitois un Arabe, de le trouver, un poëlon de fer à la main, faisant rôtir quelques-unes de ces écorces. Que faites-vous-là, m'écriai-je en entrant, & de quelle utilité ces coques peuvent-elles être ? Je vous le pardonne, me dit-il en souriant, parce que vous êtes étranger ; mais vous allez convenir tout à l'heure, que ces coques que vous méprisez, ont leur prix, &, qu'en fait de café, la gousse vaut bien le grain, si même elle ne vaut mieux. En effet, ayant jetté de ces

écorces à demi-rôties, avec un peu de pellicule, dans un vase d'eau bouillante, il en fit couler, quelques momens après, une liqueur agréable, dont je m'inondai à longs traits. Cette liqueur est la boisson ordinaire des seigneurs & des gens aisés : on l'appelle *café à la sultane.*

Comme le cafier a la propriété singuliere de porter en même tems des fleurs & des fruits, dont même quelques-uns sont verds, tandis que les autres sont en maturité, on fait, chaque année, trois récoltes; mais celle du mois de Mai est la plus abondante & la plus estimée. J'ai eu la curiosité d'assister à une de ces cueillettes. Rien de plus simple, Madame; on étend de grands linges sous les arbres; un homme adroit secoue l'arbre legérement, & le café, qui est mûr, se détache, & tombe sans effort. Quand on l'a recueilli, on l'étend sur des nattes, pour le faire sécher au soleil; & dès que les gousses paroissent disposées à s'ouvrir, on les brise, en faisant passer par-dessus des rouleaux de pierre ou

de bois ; ce que les Arabes font avec beaucoup de dextérité & de célérité. Lorſque le café eſt dégagé de ſes écorces, on l'expoſe de nouveau au ſoleil, parce qu'il eſt encore aſſez verd, & que, lorſqu'il n'eſt pas bien ſec, il eſt en danger de ſe gâter ſur mer. On le vanne enſuite, pour le nétoyer, après quoi, on l'emballe, pour le porter au marché.

Quoiqu'il y ait peu de contrées dans l'Yémen, où l'on ne recueille du café, il ne croît cependant en abondance, qu'aux environs de Sanaa, de Galbani & de Bételfagui. J'ai été frappé de la beauté des cafiers de ce dernier canton, dont le café paſſe pour le meilleur de l'Yémen, comme le vin de Bourgogne eſt le plus eſtimé de nos vins de France. Bételfagui eſt une ville conſidérable, & la mieux bâtie, peut-être, de l'Arabie. Les maiſons y ſont de briques ; la plûpart ſont à deux étages, & en terraſſes. On y voit quelques palais & de très-belles moſquées, dont les minarets ſont blanchis en dedans & en dehors. La ville

n'a point de murailles; mais, à une portée de mousquet, on voit un assez joli fort qui lui sert de citadelle. Il y a dans ce fort un puits, dont l'eau, semblable à nos eaux minérales de Bourbon, est brûlante, au moment qu'on la tire; ensorte qu'il est impossible d'en boire alors; mais elle devient très-bonne & très-fraîche, lorsqu'elle a reposé quelques heures, sur-tout pendant la nuit.

Durant mon séjour à Bételfagui, j'eus la curiosité un jour d'entrer dans le bazard. Ce lieu est situé au milieu de la ville : il est vaste, & occupe deux grandes cours entourées de galeries couvertes. On ne sçauroit croire combien il s'y débite de café. Les habitans de la campagne, qui trouvent leur compte à ce commerce, y en apportent chaque jour en quantité; mais ils sont bien plus rusés qu'autrefois. L'affluence des étrangers, que la réputation de leur café attire, leur a ouvert les yeux; & le bohar qui ne coûtoit, il y a trente ans, que dix ou douze piastres, en vaut aujourd'hui jusqu'à

cent vingt. Le bohar eſt une meſure qui contient ſept cens cinquante livres. Lorſque le café eſt acheté, on le voiture à Moka, éloigné de trente-cinq lieues de Bételfagui, pour le tranſporter de-là, par mer, à ſa deſtination; c'eſt ce qui le fait appeller *café de Moka ;* car, comme je l'ai dit, il n'en croît pas aux environs de cette ville.

Je me reproche, Madame, de ne vous avoir encore rien dit des dames de l'Yémen. En général, elles ont de l'agrément, mais peu de liberté. La jalouſie des hommes s'y oppoſe. Cependant lorſque la nuit commence, on leur permet de ſe viſiter. Elles ſortent alors; mais ſi elles rencontrent des hommes dans la rue, elles ſe rangent du côté des maiſons, & y reſtent en ſilence, juſqu'à ce qu'ils ſoient paſſés. Elles ſont vêtues à-peu-près comme en Turquie; elles ont des bottines de marroquin, & un grand voile ſur la tête, qui deſcend aſſez pour leur cacher le viſage, ſans les empêcher de voir au travers. Les dames de

Mouab regardent comme un grand ornement de porter un anneau d'or au bout du nez. Elles se noircissent aussi le dessous des yeux, & se frotent avec une drogue qui leur rend les ongles des pieds & des mains fort rouges. Les dames d'Aden & de Moka ne connoissent point ces modes; elles se contentent des ornemens naturels; mais ce sont des provinciales qui ne sont point encore sur le bon ton.

Quelque agréable que soit le royaume d'Yémen, nous n'y ferons plus un long séjour. Déja tous nos arrangemens sont faits, pour nous rendre, par les déserts de l'Arabie, dans la Palestine qui, depuis longtems, excite vivement notre curiosité. Nous sentons tous les dangers auxquels cette route nous expose; mais nous serons bien dédommagés par les grands objets qu'elle doit offrir à nos yeux.

Je suis, &c.

A Aden, ce 1er Mars 1739.

XXVI. LETTRE.

L'ARABIE PÉTRÉE.

IMAGINEZ-VOUS, Madame, un pays ſec & aride, couvert preſque par-tout de ſables brûlans & de montagnes ſtériles, ſans arbres, ſans eau, preſque ſans villes & ſans habitans, & vous aurez une idée juſte de cette partie de l'Arabie qu'on nomme *pétrée*, non de la qualité de ſon terroir pierreux, comme quelquelques-uns l'ont cru, mais de *Petra*, métropole de ce pays.

Malgré cela, le croirez-vous, Madame? ces fertiles contrées de la Gréce & de l'Aſie, ces pays enchantés, dont j'avois peine à m'arracher, ont eu moins de charmes pour moi que ce déſert inculte & ſauvage. Les grands événemens dont il a été ſi long-tems le théatre, les prodiges éclatans, qui s'y ſont opérés pendant les quarante années de ſéjour qu'y firent les Hébreux; toutes ces merveilles me rempliſſoient d'une telle

admiration;mon imagination échauffée par la présence même des lieux, me les représentoit si vivement; les images en étoient si frapantes,qu'elles se reproduisoient, en quelque sorte, sous mes yeux. Je les voyois; j'en étois le témoin. Oui, Madame, (& ce n'est point ici un de ces mensonges de voyageur qui cherche à éblouir par l'appareil des fictions & des images,) ici je voyois, selon l'expression du prophete, la mer fuir à la vue d'Israël, & lui laisser un libre passage au travers de ses flots irrités, tandis qu'elle engloutissoit dans ses abîmes les chars & les cavaliers de Pharaon; là, le rivage retentissoit de cris d'allégresse & des sublimes accens de ce cantique, magnifique expression & monument éternel de la reconnoissance de Moïse: plus loin, je voyois les rochers s'ouvrir, s'amollir, se fondre en quelque sorte, & se résoudre en torrens d'eau vive, pour appaiser, dans ce climat brûlant, la soif & le murmure des Hébreux. Ici, la foudre & les éclairs annonçoient la pré-

ſence redoutable du Dieu d'Abraham. Du ſein d'une nuë enflammée, l'Eternel inſtruiſoit ſon peuple, & lui dictoit ſes loix. Les éclats de ſa voix terrible, joints au bruit formidable du tonnerre, me pénétroient d'une frayeur mortelle. Je tombois, j'adorois une terre ſanctifiée par la préſence de Dieu même. Là, j'appercevois Moïſe, ce dépoſitaire de la toute-puiſſance divine; Moïſe, ce grand homme, quand il ne ſeroit pas un grand prophete; je le voyois briſer, dans le tranſport de ſon zéle, ces tables où Dieu lui-même avoit gravé ſa loi, réduire en poudre le honteux objet du culte d'Iſraël, forcer les prévaricateurs d'en mêler la cendre avec leur boiſſon, & laver, dans le ſang de plus de vingt mille d'entr'eux, le crime de leur idolatrie. Ici, l'appareil des combats s'offroit à mes regards. Amalec, ce fier aggreſſeur du peuple de Dieu, tomboit ſous le fer de Joſué, ou plutôt ſous l'effort des prieres de Moïſe qui, les bras élevés vers le ciel, en attiroit la foudre qui écraſoit cet ennemi

du Seigneur. Là, la terre ébranlée jusques dans ses fondemens, s'ouvroit avec mugissement, vomissoit au loin des flammes dévorantes, & abîmoit dans ses entrailles l'audacieux rival du grand prêtre Aaron. Le peuple consterné couroit au tabernacle, ce chef-d'œuvre du goût, dont Dieu même avoit daigné tracer le plan & diriger l'exécution. Un feu vengeur sortoit du fond de ce sanctuaire, & expioit, par la mort de Nadab & d'Abiu, la négligence coupable de ces oints du Seigneur.

En un mot, Madame, tout ce désert s'animoit à ma vue : chaque pas me rappelloit un prodige ; & ces grands objets, dont je ne pouvois me distraire, m'absorboient si absolument, qu'il pensa un jour m'en coûter la vie. Je m'étois éloigné dans la campagne, pour rêver plus librement à l'écart ; tout m'y convioit : la solitude du lieu, la fraîcheur du matin, les ténebres même : l'aurore blanchissoit à peine les bords de l'horison, lorsqu'un cri suivi de mille au-

tres, vient tout-à-coup frapper mes oreilles : je regarde; c'étoit un vingtaine d'Arabes qui, sortis d'une embuscade, venoient à nous, à toute bride,& l'épée haute : je n'eus que le tems de rejoindre ma troupe qui, animée encore plus par mon exemple que par mes paroles, fond, le sabre à la main, sur ces brigands. Surpris d'une attaque si brusque, sur laquelle ils n'avoient pas compté, ils se dissipent en unmoment, laissant au milieu de nous un des leurs, que son cheval, percé de mille coups, avoit renversé par terre. J'ordonnai qu'on épargnât ce misérable à qui mon valet donna quelques coups de bâton, en échange de ses armes dont il s'empara, & que personne ne s'avisa de lui contester. Cette action, qui me fit quelque honneur parmi mes compagnons de voyage, se passa à la vue du mont Sinaï, où nous arrivâmes quelques momens après le lever du soleil.

Sinaï, ce mont si fameux dans les Annales du Peuple de Dieu, est situé dans une presqu'isle formée par deux

bras de la mer Rouge, & si près du mont Oreb, qu'on peut dire que ces deux montagnes n'en sont qu'une; aussi l'Ecriture nous dit-elle indifféremment, que la Loi a été donnée à Moïse sur le mont Sinaï & sur le mont Oreb, parce qu'en effet, ce sont deux sommets d'une même montagne, qui ne sont séparés l'un de l'autre, que par un petit vallon. Sinaï est à l'orient, & Oreb à l'occident; mais le premier est un tiers plus élevé que le second, qui, de son côté, a des agrémens que l'autre n'a pas.

Un lieu si saint ne pouvoit manquer de servir d'asyle à ces hommes que l'Esprit de Dieu a conduits, dans tous les tems, sur les pas de Jesus-Christ dans ce désert; aussi a-t il été peuplé d'un nombre si prodigieux de solitaires, qu'on en a compté quelquefois jusqu'à quatorze mille: c'est du moins, la tradition du pays. Ce goût de retraite s'est bien refroidi; & Sinaï compte à peine aujourd'hui soixante caloyers qui suivent la régle de S. Basile, & qui ont pour abbé

l'archevêque même du lieu. Nous allâmes visiter ce prélat qui doit, sans doute, à la blancheur de sa barbe la dignité dont il jouit. Ce bon homme nous reçut bien : il nous fit asseoir à ses côtés; &, après quelques propos qui ne nous donnerent pas grande idée de ses lumieres : *Ne perdez pas de tems*, nous dit-il; *voyez ce qu'il y a de curieux dans ce monastere & aux environs; vous dînerez ensuite, & vous irez vous reposer jusqu'à la nuit.* Nous nous levâmes à ces mots, & nous sortîmes, conduits par un religieux, dont l'office est de recevoir les pélerins.

Ce Mentor qu'on appelloit *Basilos*, étoit un jeune homme bienfait, d'une physionomie heureuse, & qui nous parut aussi spirituel que son abbé l'étoit peu. Il nous conduisit d'abord à l'église, dont la grandeur & la magnificence me frapperent. Basilos, qui s'en apperçut, me dit : Ce temple est l'ouvrage de l'empereur Justinien; ces marbres que vous voyez, sont venus d'Egypte par la mer Rouge : pour les pierres, nous les

tirons de nos montagnes ; elles font si dures, qu'il faut des mois entiers pour les tailler ; mais quand elles sont polies, elles se tiennent si parfaitement ensemble, au moyen d'un ciment leger qu'on trouve dans ce désert, & qui devient bientôt aussi dur qu'elles, que cet édifice, malgré la hardiesse de ses voûtes & quatorze cens ans d'ancienneté, n'a point encore eu besoin de réparation. Le bâtiment, en effet, paroissoit sortir de la main de l'ouvrier. La pierre étoit d'une blancheur & d'un poli admirables : les proportions d'ailleurs, sont exactes ; & ce monument seroit digne, à tous égards, des beaux jours de l'ancienne Gréce, s'il étoit plus éclairé, & si les statues qu'on y a prodiguées, n'étoient pas au-dessous du médiocre, ainsi que les peintures & les bas-reliefs.

De l'église nous passâmes au réfectoire qui est vaste, mais trop long pour sa largeur : du reste, la piéce est belle, quoiqu'un peu sombre ; défaut qui régne dans presque tous les appartemens de cette maison ;

j'en excepte la salle d'hôte, qui est de toute beauté : j'ai vu peu de séjours aussi rians; mais la chére qu'on y fait, ne répond pas à l'agrément du lieu. En effet, la vie des caloyers est très-austere; ils ne connoissent ni chair ni poisson; & leurs hôtes se sentent un peu de cette frugalité. Il est vrai qu'on y supplée par les provisions dont on est toujours bien pourvu, & sans lesquelles il seroit impossible de voyager dans ce pays. Nous ne donnâmes qu'un coup d'œil aux cellules des religieux, qui nous parurent de vrais cachots : nous étions trop pressés de voir les dehors, pour nous arrêter beaucoup au dedans. Nous sortîmes donc; & le premier objet qui nous frappa, fut le monastere qui nous parut fortifié comme une citadelle. Que veut dire ceci? dis-je à Basilos, & contre qui ces remparts sont-ils élevés? Contre les Arabes, me répondit-il, qui rodent, sans cesse, autour de ces murs auxquels même ils donnent de fréquens assauts. Lorsqu'ils sont en petit nombre, on les dissipe aisément; mais

lorsqu'ils viennent en force, on ne s'en débarrasse, qu'en leur fournissant les provisions dont ils ont besoin; ce qui nous réduit quelquefois à manquer du nécessaire. Voilà de méchans voisins, lui dis-je: Oui, repliqua-t-il; mais avançons, crainte d'accident : c'est ici une de leurs caches, & je serois fâché qu'il vous arrivât quelque malheur. Rassurez-vous, lui dis-je, vos Arabes nous connoissent; ils nous ont vus de près, & ils nous redoutent assurément plus que nous ne les craignons. En disant ces mots, nous arrivâmes à la grotte où Moïse reçut les tables de la loi. On a fait de cette grotte une chapelle où tout respire la piété, mais qui n'a rien de remarquable qu'une statue du saint législateur, digne du ciseau de Phidias. Les Arabes, qui réverent beaucoup ce lieu, ont bâti au-dessus une assez jolie mosquée où ils se rassemblent pour prier. A dix pas de cette mosquée, on voit une belle source, dont l'eau, après plusieurs cascades, tombe, par un aqueduc, dans les offices du monastere. Cette

eau, dont on vante la fraîcheur & la bonté, fait toute la boiſſon des moines qui ne s'en portent que mieux.

Comme le chemin devient ici fort roide, & que la montagne va preſque toujours en pic, il ſeroit impoſſible de paſſer outre, ſans les degrés qu'on a eu ſoin de pratiquer dans le roc : on en compte quatre mille, depuis le pied juſqu'à la cime de la montagne. Nous les franchîmes courageuſement ; mais nous étions ſi hors d'haleine, en arrivant au ſommet, qu'il fallut nous aſſeoir, pour reſpirer un moment. Ce lieu, qui a environ ſoixante-dix pieds de longueur ſur trente de largeur, peut contenir cinquante perſonnes. Il eſt hériſſé de monticules, ſur l'un deſquels eſt une chapelle où l'on dit que le corps de ſainte Catherine a repoſé près de quatre cens ans. Ce corps, ajoûte-t-on, a été transféré depuis, dans l'égliſe du monaſtere, où il eſt placé ſous un dais magnifique : on ne le voit point ; on en montre ſeulement un bras qui eſt fort deſſéché, & dont les doigts ſont

tout

tout couverts d'anneaux d'or. Au pied du monticule est une source qu'on regarde comme miraculeuse, n'étant pas naturel qu'il y ait de l'eau dans un lieu si élevé. Tout près de la source est la grotte où Moïse passa les quarante jours qui précéderent la seconde réception des tables de la loi. Je ne m'arrête pas, Madame, à vous peindre la solitude affreuse, qui régne dans ce lieu, où tout respire la plus profonde tristesse, & dont le silence seul vous glaceroit d'effroi. Passons à des objets plus gais, ou, si vous voulez, moins tristes ; le mont Oreb va vous les fournir.

Le vallon qui sépare cette montagne de celle de Sinaï, est très-agréable : il est distribué en différens jardins, dont les uns produisent des fruits, & les autres, des légumes excellens. Ces jardins sont cultivés par les Caloïers qui en tirent leur principale subsistance. En traversant le vallon, nous vîmes le buisson ardent, ou plutôt le lieu où étoit placé ce buisson qui ne subsiste plus ; nous

gravîmes ensuite sur le rocher d'où Moïse fit jaillir ces torrens dont il est parlé dans l'Exode. Cette pierre est percée de douze trous par où l'eau sortoit, dit-on, comme par autant de canaux. De-là nous montâmes à la grotte où le prophete Elie se refugia pendant la persécution de Jézabel. La voûte de cette grotte est fort humide & semée de concrétions pierreuses, dont la grosseur est aussi singuliere que la figure est bizarre. A côté de cette grotte est la caverne où l'hermite S. Etienne passa quarante années dans le jeûne & dans la priere. Tournant sur la droite, nous arrivâmes à une assez belle esplanade où étoit autrefois le monastere de S. Basile. Parmi les débris de ce monastere, qui ne subsiste plus, on voit une pierre où le pas d'un chameau est si parfaitement gravé, qu'on le prendroit pour un ouvrage de l'art. Les Arabes baisent ce pas avec respect, dans la persuasion que c'est celui du chameau de Mahomet. Nous en vîmes quelques-uns qui paroissoient tirer droit à nous; mais quand

ils apperçurent nos armes, ils prirent un air dévot, baiserent humblement la pierre, & se retirerent en silence, & les yeux baissés. Nous entrâmes ensuite dans un petit bois fort agréable, d'où une pente douce nous conduisit au sommet de la montagne. Ce lieu nous parut charmant : on y voit trois belles sources bordées de gazons toujours verds, & de peupliers, à l'ombre desquels nous nous assîmes pour prendre le frais. Cette solitude nous enchantoit, & nous y aurions passé volontiers tout le jour; mais nous n'étions pas les maîtres de nos momens; d'ailleurs il étoit midi : nous rentrâmes donc au monastere, où, par les soins de mon valet, nous trouvâmes le dîner tout prêt. Nous nous mîmes à table; & comme l'air de ces montagnes est vif, nous mangeâmes de bon appetit, nous nos provisions, & Basilos ses légumes. La belle humeur de ce Caloïer nous charmoit; & jamais moine n'a mieux fait les honneurs du couvent. Comme il parloit en homme qui connoissoit le pays : Com-

bien, lui dis-je, comptez-vous d'ici à la Mecque & à Médine ? Avez-vous dessein, me repondit-il, d'en faire le voyage ? Sans doute, lui repliquai-je. Vous voulez donc vous faire empaler. Moi ? point du tout. Oh oh ! s'écria-t-il, je n'aurois jamais cru cela de vous. Quoi donc ? repris-je avec émotion, de quoi s'agit-il ? Expliquez-vous, je vous prie. Vous voulez-vous faire Turc ; Turc vous-même, répondis-je avec vivacité : anathême à Mahomet & à ses adhérans. Il n'y a cependant pas de milieu, continua toujours Basilos ; & si vous êtes pris sur le territoire de la Mecque ou de Médine, vous changerez de religion, ou vous trouverez bon qu'on vous empale. Sur ce pied-là, lui dis-je, nous nous sommes bien mécomptés ; & je vois bien, Messieurs, en adressant la parole à mes camarades, que nous avons bien perdu nos pas. Moins que vous ne pensez, reprit gaiement Basilos ; j'ai fait deux fois le voyage de la Mecque & de Médine, & je suis en état de vous donner tous les éclaircissemens

que vous pouvez souhaiter. Ce discours vous étonne, poursuivit-il; mais votre surprise cessera lorsque, vous sçaurez que je suis né dans l'isle de Chypre, & destiné dès mon enfance au commerce; qu'à l'âge de quinze ans, je fus pris par un corsaire, & vendu, sur les côtes de Barbarie, à un officier du roi de Maroc; que cet homme entêté de sa secte, me força de changer de religion; que j'ai fait avec lui deux voyages à la Mecque & à Medine, & qu'ayant eu le bonheur de m'échapper dans le dernier, je me suis enterré dans ce désert, pour y expier, par la pénitence, le crime de mon apostasie. Cet aveu nous ayant charmés, nous le priâmes de ne pas différer de nous dire en détail ce qui se passoit dans ces deux fameuses villes, sur-tout au tems des pélerinages.

La Mecque & Médine, reprit-il, font partie d'une province qu'on nomme *Hegiaz*, & qui n'appartient proprement à aucune des trois Arabies, quoiqu'elle soit située dans la même presqu'isle. La Mecque fut le

berceau de Mahomet, & Médine en est le tombeau. Ces deux villes sont réputées saintes & sacrées ; & malheur à tout Chrétien qui oseroit en approcher, même de plusieurs lieues. Les plus affreux supplices suffiroient à peine pour expier cette sacrilége profanation. La Mecque, dont je parlerai d'abord, est située au pied d'une haute montagne, à quinze lieues de Gedda, port sur la mer Rouge, & lieu de la sépulture d'Eve, si l'on en croit les Arabes. Cette ville est grande, riche & bien peuplée ; elle n'a ni murs ni remparts : sa sainteté lui tient lieu de sauve-garde & la met à l'abri de toute insulte. On y voit de beaux édifices, & quelques palais ; mais rien n'approche de la magnificence de ses caravanserais, dont la beauté passe toute expréssion. Ces caravanserais sont, comme vous sçavez, des hôtelleries où les voyageurs se retirent, au tems des pélérinages. A une des extrémités de la ville s'éleve le Haram, cour immense, entourée d'un triple rang de colonnes & de voûtes, dont

le premier coup d'œil frappe toujours, malgré le goût bizarre & l'irrégularité de sa construction. Au milieu du Haram est le Kiabé ou Maison céleste, bâtie autrefois par les anges, transportée au ciel, au tems du déluge, & rebâtie de nouveau par Abraham, sur le modele de la premiere, qui lui fut envoyée du ciel.

Cette maison, qui n'a rien de merveilleux, est haute de trente pieds, longue de quinze pas, & large de douze. Le seuil de la porte est assez élevé de terre, pour qu'un homme ordinaire ne puisse y atteindre avec la main. Cette porte est d'argent massif; elle s'ouvre à deux battans; elle a cinq pieds de largeur sur dix de hauteur. On y monte par une échelle posée sur quatre roues qu'un Iman pousse contre le mur. Veut-on prier? On paye l'Iman & l'on monte à l'échelle. Trois colomnes de figure octogone, & hautes d'environ vingt pieds, soutiennent tout l'édifice; elles sont de bois d'aloës, de la grosseur d'un homme, d'une seule piéce chacune, & posées sur une ligne droite.

Le dedans du Kiabé est orné d'étoffes de soie blanches & rouges, & le dehors d'une étoffe de soie noire, bordée haut & bas de franges ou ceintures d'or qui font un bel effet. Ces étoffes sont fournies aux frais du grand Seigneur: on les renouvelle tous les ans; & les anciennes, qu'on regarde comme de précieuses reliques, sont partagées entre sa Hautesse & le Prince de la Mecque, qui en tire un profit considérable. Pour concilier plus de respect au kiabé, on a bâti tout autour un petit mur qui en défend l'approche: & pour empêcher que la pluie n'en ruine les fondemens, on a placé, sur le toît qui est en terrasse, une gouttiere d'or qui, s'avançant en dehors d'environ six pieds, jette au loin les eaux de pluie, qui tombent de la terrasse dans cette gouttiere. L'intérieur du temple n'a rien de remarquable qu'une pierre noire que l'ange Gabriel apporta à Abraham lorsqu'il bâtissoit le Kiabé, & qui servoit d'échafaud à ce patriarche, se haussant & se baissant d'elle-même, afin qu'il eût moins de peine, & qu'il ne fît point de trou

dans la muraille. Cette pierre étoit blanche autrefois ; mais les péchés des hommes l'ont rendue noire. A cent pas du Kiabé, & toujours dans le Haram, est le puits de Zemzem, autre objet de grande vénération pour les Musulmans. Ce puits, à les en croire, est celui qu'un ange fit voir à Agar, lorsqu'elle erroit dans le désert, après avoir été chassée, avec Ismaël, de la maison d'Abraham. Les Arabes en boivent avec vénération, & lui attribuent de grands effets. Venons maintenant aux pélerinages.

Tout bon Musulman doit faire le voyage de la Mecque, au moins une fois pendant sa vie ; mais les fervens renchérissent sur ce précepte, & plusieurs le font tous les dix ans. Pour cela on se réunit en troupe ou caravane, afin d'être en état de résister aux Arabes qui courent sur les pélerins & les dépouillent sans pitié. Il part, tous les ans, cinq principales caravanes pour la Mecque : celle des Indes, celle de Perse, celle de Damas, celle du Caire, & celle des

Mugrebins, qui comprend les côtes de Barbarie, & les pays de Fez & de Maroc. Celle-ci se joint toujours à celle du Caire, que ce surcroît fait monter quelquefois à cent mille hommes, y compris les femmes & les enfans. Cette derniere dont je vais parler, servira de régle pour juger des autres.

Après quelques cérémonies religieuses, qui durent environ trois jours, on choisit des chefs auxquels on fait serment d'obéir; & l'on part après avoir imploré, par une fervente prieté, la protection du ciel. On ne marche que la nuit pour éviter la chaleur; & lorsque la lune n'éclaire pas, on allume des falots. On ne mange que ce qu'on porte, le pays qu'il faut traverser, ne fournissant rien, pas même de l'eau, du moins qui soit bonne à boire. On marche en ordre, chacun sous ses chefs montés sur des chameaux qu'on attache queue à queue, & dont les premiers conduisent les autres: pendant la route, qui est d'environ trente-sept jours, on chante les versets de l'alcoran; & la

ferveur à remplir ce devoir eſt ſi grande, qu'on en voit tomber d'épuiſement, & mourir en chantant. Deux jours avant que d'arriver à la Mecque, on ſe dépouille de ſes habits, & l'on met des ſandales pour ne pas fouler une terre ſi ſainte. On paſſe ainſi huit jours dans une eſpece de retraite, priant ſans ceſſe, faiſant beaucoup d'aumônes & ne mangeant que le ſoir. Ce terme expiré, on ſe remet en marche; & du plus loin qu'on apperçoit les portes de la ville, on ſe proſterne, frapant trois fois la terre du front, & l'on entre en chantant des hymnes, en l'honneur du prophete. Le pélerinage ne dure que trois jours; & celui qui peut baiſer le premier la pierre noire, eſt réputé ſaint; mais il faut qu'il le faſſe un vendredi, qui eſt toujours un des trois jours, & à la fin d'une longue priere; alors chacun ſe jette à ſes pieds pour les lui baiſer, & il eſt preſque toujours étouffé par la foule. Au bout de trois jours, on fait une proceſſion autour du Kiabé, & l'on va coucher au Minel, village éloi-

gné d'environ trois milles. Le lendemain, jour du petit Beyran, on reprend ses habits, & l'on sacrifie quelques moutons qu'on a soin de distribuer aux pauvres. De-là on se rend au mont Arafat, où l'on reste encore trois jours, jettant chaque jour sept pierres sur la montagne, dont on fait aussi sept fois le tour : ces pierres sont jettées à la tête du diable qui osa tenter Abraham en ce lieu, & lui suggérer de sacrifier Ismaël à la place d'Isaac. On revient ensuite au Minel, pour y révérer un enfoncement formé dans le roc par la tête de Mahomet, qui, au sortir d'une entorse, donna de la tête contre ce roc qui s'amollit aussi-tôt pour ne pas blesser le prophete. C'est le dernier acte du pélerinage, après lequel, ayant reçu la bénédiction de l'Iman, chacun se retire & prend la route de Médine.

Ce second voyage n'est pas d'obligation; aussi n'a-t-il pas les mêmes priviléges que le premier, qui absout de tout, même des crimes pour lesquels on peut être repris en jus-

lice. Cependant presque tous ceux qui font le voyage de la Mecque, font aussi celui de Médine.

Cette ville est située dans une plaine, à trois journées d'Iambo, petite ville & port sur la mer Rouge : elle n'est ni aussi grande, ni aussi peuplée que la Mecque; mais elle est mieux bâtie, & peut-être aussi marchande. On admire la beauté de ses mosquées; celle qu'on nomme la *grande mosquée*, parce qu'elle contient le tombeau de Mahomet, est située sur une hauteur, au milieu de la ville. On y entre par un peristile dont les colomnes sont de marbre & de l'ordre dorique, mais mal sculptées & trop massives. Le tombeau du prophete est renfermé dans une tour ou bâtiment rond surmonté d'un dôme qu'on nomme *Turbé*. Ce bâtiment rond est ouvert depuis le milieu jusqu'au dôme, & entouré d'une galerie dont le mur est percé de plusieurs fenêtres qui ont des grilles d'argent. Le mur du bâtiment n'est point percé; mais il est couvert d'un si grand nombre de pierres précieuses & de

diamans, sur-tout à l'endroit qui répond à la tête du tombeau, que je ne crois pas qu'il y ait dans l'univers un lieu aussi riche que celui-là. On admire, entr'autres, deux diamans, dont l'un est large de deux doigts, & long à proportion; & le second, qui est plus gros que le premier, n'est que la moitié d'un autre qu'Osman, fils d'Achmet, fit scier en deux, & dont il envoya une part à Médine, & retint l'autre pour orner son turban. Les Grands Seigneurs l'ont toujours porté depuis; & il passe pour le plus beau diamant de l'Empire. On entre dans la galerie & dans le Turbé par des portes d'argent massif qui ouvrent à deux battans, comme celles du Kiabé. Les pélerins n'entrent point dans le Turbé; la foule seroit trop grande : ainsi ils ne voient que les richesses de la galerie dont j'ai parlé; mais quand ils sont partis, on se fait ouvrir la porte du bâtiment; & j'y suis entré avec mon maître qui étoit d'un rang à obtenir cette grace.

Le tombeau de Mahomet est situé

entre ceux d'Abonbekre & d'Omar : il pose à terre & sur le rez-de-chaussée même ; ainsi le cercueil de fer, attiré par une voûte d'aiman, n'est qu'une fable. Il est de marbre blanc & couvert d'un riche tapis, tels que ceux des Grands Seigneurs & des Pachas de Turquie. Trois mille lampes brûlent sans cesse autour de ce mausolée ; elles sont d'argent ; & l'huile qui s'y consume est si pure, qu'elle n'exhale pas la moindre odeur. Je n'entre point dans le détail des folies qui se font autour de ce tombeau ; il suffit de sçavoir que la Mecque & Médine sont le centre de la superstition mahométane ; & de-là on peut imaginer toutes les extravagances qu'on voudra.

Ainsi parla Basilos ; mais ma curiosité n'étoit pas satisfaite : il l'avoit piquée lui-même sans le sçavoir, par un mot qui lui étoit échappé. Vous nous avez parlé, lui dis-je, d'un prince de la Mecque : est-ce que cette ville ne dépend pas du Grand Seigneur ? La Mecque & Médine, reprit-il, ont leurs princes particuliers,

lesquels sont seigneurs temporels & spirituels. On les nomme *Chérifs* ; & on peut les regarder comme le plus noble sang de l'univers, puisqu'ils descendent de Mahomet, par Fatime sa fille, épouse d'Ali, cousin & l'un des successeurs du prophete. Ils sont indépendans du Grand Seigneur, qui entre néanmoins dans leurs affaires lorsqu'ils sont en guerre, à raison du scandale qui en résulte, & que ce prince, en qualité de Calife, est obligé de prévenir : alors il parle ferme ; & si un Chérif s'obstine, il le dépose ; mais son autorité ne va pas plus loin ; & le successeur est toujours choisi dans la maison régnante. J'ai vu moi-même un de ces Chérifs dépouillés, à qui le roi d'Yémen avoit assigné cent écus par jour pour sa dépense ; mais il faut que je vous quitte, ajoûta-t-il : mon devoir m'appelle ; d'ailleurs il est tems de vous reposer ; suivez-moi, & cessons tout discours superflu. A ces mots il nous conduisit dans un appartement où l'on nous avoit préparé des lits que la fatigue nous fit trouver excellens ;

nous y reposâmes cinq ou six heures; & nous partîmes à l'entrée de la nuit, après avoir embrassé Basilos & remercié le prélat.

Nous étions au mois de Mars, & les chaleurs étoient déja grandes; mais nous marchâmes sans débrider, & nous arrivâmes le lendemain, sur les huit heures, au bord d'un étang où il y avoit quelques palmiers: comme nous étions fatigués, nous nous jettâmes sous ces arbres pour y reposer quelques momens. A peine avions-nous fermé l'œil, qu'un grand cri nous réveilla; c'étoit un de nos gens qui, s'étant écarté dans la campagne, étoit poursuivi par un serpent de l'espece de ceux qu'on nomme *schésifon*, & dont la morsure est sans remede. Il n'y avoit pas à délibérer; nous montâmes sur les arbres qui nous servoient d'abri; & comme il y avoit plus d'hommes que d'arbres, je me trouvai moi second sur le mien. Cet asyle n'étoit pas sûr; car le schésifon est un de ces serpens qui, se pliant en spirale autour des arbres, y montent avec

une promptitude surprenante. Celui que nous fuyions, s'adressa juste à l'arbre où j'étois ; je le laissai monter ; & au moment qu'il s'élevoit sur sa poitrine pour s'élancer, je lui tirai mon pistolet, dont la balle le perçant d'outre en outre, le fit tomber mort au pied de l'arbre : nous le mesurâmes ; il avoit trois pieds sept pouces cinq lignes de longueur, & onze pouces quatre lignes de circonférence ou de grosseur. La morsure de ce reptile ne cause qu'une douleur médiocre ; mais la plaie qui se durcit d'abord, se gonfle ensuite, & forme une espece de tumeur qui se remplit peu-à-peu d'une liqueur épaisse & noirâtre : on sent des lassitudes dans les genoux & des vertiges, & l'on expire en peu de tems. Cette aventure nous tint le reste du jour sur le qui-vive ; & nous fimes sentinelle tour-à-tour pour n'être pas surpris une seconde fois.

Mais ce péril n'étoit rien au prix de celui que nous essuyâmes le lendemain : il faisoit frais, & le soleil se levoit avec l'apparence du plus beau

jour. La ſcène changea tout à coup; l'air s'agita, & le ciel parut tout en feu : nous jugeâmes que le ſanum alloit ſouffler; nous nous mîmes ſur le champ ventre à terre, tenant à la main la bride de nos chevaux, qui, par un instinct naturel, baiſſérent la tête entre les jambes. Un moment après, un ſiflement ſemblable au bruit d'un feu qui pétille, ſe fit entendre, & fut ſuivi d'un vent d'eſt qui dura environ ſept minutes, après leſquelles l'air ſe calma, & le ciel reprit ſa premiere ſérénité. Nous nous levâmes ſains & ſaufs, & bien contens d'avoir évité ce nouveau danger.

Le ſanum eſt un vent peſtilentiel qui tue ſur le champ; mais il n'opere cet effet, que deux pieds au-deſſus de la terre : il ne ſouffle qu'en certains tems de l'année; il ne dure que ſept minutes, & s'annonce toujours par les ſignes dont j'ai parlé : ceux qu'il a tués, ne paroiſſent qu'aſſoupis; &, à les voir, on croiroit qu'ils goûtent les douceurs d'un profond ſommeil; mais comme ils ſont brûlés intérieurement, leurs membres ſe détachent

d'eux-mêmes, au moment qu'on les touche; & les bras restent aux mains de ceux qui les tirent pour les réveiller.

Nous avions dessein de passer outre & de gagner le bourg de Houllen, éloigné d'environ trois milles; mais nos chevaux étoient si las, qu'ils refuserent le service : ainsi nous revînmes sur nos pas, & nous entrâmes au village de Cirq, où l'on compte environ quarante habitans. Ces bonnes gens nous reçurent bien : ils soignerent eux-mêmes nos chevaux; & le plus apparent nous offrit sa maison. Ce manoir étoit d'albâtre, ainsi que le plûpart des cabanes de ce hameau; ce qui ne doit pas vous surprendre, Madame, cette pierre étant très-commune & très-belle aux environs de Cirq, ainsi qu'en plusieurs autres cantons de l'Arabie pétrée; mais ce présent de la nature est bien inutile à ces peuples qui sont bornés, ainsi que les chévres qui paissent sur leurs montagnes, aux seuls besoins de la vie. En faisant le tour du village, nous vînmes

une troupe de ſouris de l'eſpece de celles qu'on nomme *jarbo*, dont Salomon exalte la ſageſſe. Cette ſouris eſt bipede, non qu'elle n'ait quatre pates comme les autres; mais elle ne fait uſage que de celles de derriere ſur leſquelles elle marche, s'appuyant ſur ſa longue queue, dont elle ſe ſert comme d'un gouvernail, pour diriger ſa marche & ſe porter partout où elle veut. Elle fait pendant l'été ſes proviſions pour l'hiver. Sa demeure eſt une eſpece de camp où le ſervice ſe fait en régle: on y entre par quatre iſſues, & chaque iſſue a une ſentinelle. Une ſouris major fait la ronde; & la ſentinelle, qui dort ou qui n'eſt pas à ſon poſte, eſt relevée & châtiée: au ſignal que donnent ces ſentinelles, toute la troupe leve le camp & ſort par le trou opposé. On prétend que ce fut cette ſouris qui creuſa cette digue, ouvrage de la reine Heis, qui paſſoit pour une des merveilles du monde, & dont la chute cauſa cette inondation ſi fameuſe dans l'hiſtoire du quatrieme ſiécle. Nous ne partîmes de Cirq,

que bien avant dans la nuit ; & après huit jours de marche, pendant laquelle nous ne rencontrâmes ni bourg ni village, nous arrivâmes à Bussereth, sur la frontiere de l'Arabie & de l'Idumée.

Bussereth ou Bosra fit autrefois partie de la tribu de Siméon, & fut une des villes de refuge établie par Josué. L'industrie de ses habitans la rendit célebre ; mais ses crimes lui attirerent les menaces du ciel : Isaïe en fut l'organe, & Judas Macchabée l'exécuteur. Ce héros prit cette ville & la brûla. Elle se rétablit depuis & devint même assez puissante : ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines ; elle a cependant un archevêque Grec, qui vit d'une legere contribution qu'il leve sur son troupeau. Les environs de Bussereth sont assez agréables ; mais ils sont infestés de renards qu'on dit être de l'espece de ceux que Samson lâcha dans les moissons des Philistins. Ces renards sont d'une force & d'une agilité surprenante. Ils vont par troupes & font beaucoup de dégâts parmi le menu

bétail dont le pays abonde. Quelques moutons qu'ils égorgerent à nos yeux, nous firent naître l'idée d'une chasse qui réussit presque aussi-bien que celle de Samson : nous tuâmes en deux jours soixante de ces animaux ; ce qui nous attira les applaudissemens de toute la ville & la visite des principaux officiers ; nous rendîmes ces visites, & nous partîmes le lendemain après avoir fait les provisions dont nous avions besoin : nous arrivâmes quelques jours après à Kilhan, ensuite à Boner, de-là à Moli, enfin à Petra, capitale de tout le pays.

Cette ville n'est qu'un amas de cabanes disposées sans ordre & sans dessein ; aussi n'y marche-t-on qu'en zigzag ; & chaque rue est un cul-de-sac ; elle tire son nom d'une grosse roche, au pied de laquelle elle est située. L'air y est brûlant & mal-sain ; malgré cela, on y voit des vieillards pleins de force & de vigueur, la sobriété de ces peuples étant pour eux un principe de santé que le mauvais air n'est pas capable

d'altérer. Cette capitale dépend du Grand Seigneur qui y entretient un Aga. Cet officier nous reçut bien & nous retint à diner; nous le traitâmes à notre tour; & tout le tems que nous fûmes à Pétra, se passa de part & d'autre en honnêtetés réciproques. Nous en partîmes au bout de huit jours; & marchant à petites journées, à cause de la chaleur, nous arrivâmes à Tor, petite ville sur la mer Rouge. Ce que cette route nous offrit de plus curieux, furent quelques-uns de ces arbustes dont l'écorce distille une gomme appelleé, dans le pays, *manne du ciel.* Cette manne ressemble assez à celle de la Calabre. Nous en fîmes un pain dont le goût nous parut peu agréable, quoique sucré : les Arabes en font grand cas; & je crois en effet que si elle étoit bien épurée, elle pourroit mériter l'attention de la médecine.

Tor fut la premiere station des Israélites, après le passage de la mer Rouge : vous sçavez, Madame, qu'ils y trouverent douze fontaines & soixante-

xante-dix palmiers : les fontaines subsistent encore ; mais elles ont repris leur premiere amertume, que Moyse leur avoit fait perdre, en y jettant un bois que Dieu lui avoit montré. Ces fontaines sont chaudes, du moins pour la plûpart ; & les Arabes y font leurs ablutions pendant l'hyver. La ville est peu de chose ; mais le port quoiqu'étroit, est bon & sûr : il est défendu par un château, dont toute l'artillerie consiste en deux canons, du moins du côté de la mer. Les Turcs ne permettent à personne l'entrée de ce château : ainsi tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'il est quarré, & qu'à chaque angle, il y a une tour pour flanquer la courtine. Le seul édifice qui mérite d'être vu à Tor, est le couvent de sainte Catherine, habité par des religieux Grecs. Ce bâtiment est vaste & assez régulier ; mais il est obscur & mal distribué. L'eglise est sous terre ; ce qui la rend fort humide, mais très-fraîche en été. Le jardin est assez éloigné du couvent, ce qui gêne beau-

coup les religieux. Ce jardin est vaste ; mais il n'est ni cultivé ni peigné. Il abonde en palmiers qui font le principal revenu des moines, dont la vie est austere, & l'ignorance crasse. Ce que j'ai vu de plus curieux à Tor, est la pêche d'un certain poisson qu'on apelle *homme marin*, parce qu'en effet il a deux mains d'hommes, avec cette différence, que les doigts sont joints par une peau, à-peu-près comme une patte d'oie. La chair de ce poisson est, dit-on, assez délicate ; on le harponne comme les baleines ; & sa peau est si dure, qu'on en fait des boucliers qui sont à l'épreuve du mousquet.

Nous avions résolu de nous arrêter quelques semaines à Tor, pour nous remettre des fatigues du voyage; mais le repos étoit pour le Docteur un état violent : l'ennui l'accabloit ; & sa santé s'altéroit visiblement ; il résolut donc d'exécuter un projet qu'il rouloit dans sa tête depuis longtems : c'étoit de découvrir l'isle des Topazes, que Strabon & les An-

ciens placent dans la mer Rouge, aux environs de Keireck; mais que les Modernes n'ont pu y trouver jusqu'ici. Il communiqua son dessein à un capitaine Ragusien, grand navigateur, & fameux par plusieurs courses; il le goûta : les préparatifs furent bientôt faits ; & nous partîmes, dans l'espérance flateuse de nous immortaliser par une découverte. Le vent nous fut d'abord assez favorable; & nous commencions à découvrir la côte d'Afrique, lorsqu'un coup de mer ayant brisé un de nos mâts, & fort endommagé le vaisseau, nous força de relâcher à Gidda, ce port de la Mecque, dont il a été parlé ci-dessus. Je brûlois depuis long-tems de voir cette ville, dont on m'avoit parlé avec éloge : elle est en effet grande, riche, & une des mieux bâties que j'aie vues dans le pays. Le concours de pélerins qui y abordent de toutes les parties du monde Mahométan, la rend d'ailleurs très-vivante; mais ce concours fait que tout y est fort cher : on y vend

les choses les plus communes ; & une pinte d'eau douce y coûte jusqu'à trois sols. Cette ville est soumise au Grand-Seigneur, & gouvernée par un Pacha, dont l'autorité est fort bornée : aussi s'occupe-t-il beaucoup plus de commerce, que des affaires publiques. Les Chrétiens sont reçus dans le port, & même dans la ville, où ils commercent librement ; mais ils ne peuvent s'y établir, à cause du voisinage de la Mecque : on ne leur permet pas même de s'écarter dans la campagne. Un mauvais château, & quelques canons de fer font toute la force de cette place, qui seroit hors d'état de résister, si on l'assiégeoit en régle ; mais l'attaque en seroit difficile, parce que les gros vaisseaux ne peuvent entrer dans le port, & que la côte est si haute & si roide, que la descente est comme impraticable. Trois jours ayant suffi pour le radoub de notre vaisseau, nous remîmes à la voile, portant le cap sur la côte de Keirech. Nous rangeâmes cette côte dans toute sa longueur,

& nous en visitâmes, à plusieurs reprises, tous les recoins, mais inutilement. L'isle des Topazes est, sans doute, une isle enchantée, qui se dérobe aux yeux des mortels. Ainsi, comme nous n'étions pas en état de rompre le charme, & que d'ailleurs les vivres commençoient à nous manquer, nous rentrâmes à Tor, n'ayant retiré d'autre fruit de notre course, que d'avoir vu la mer Rouge, qu'on peut appeller aussi *la mer Verte*, puisqu'elle est rouge dans quelques endroits, & verte dans d'autres; ce qui vient du peu de profondeur de cette mer & de la transparence de ses eaux qui laissent appercevoir ici un fond de sable rouge, & là un fond d'herbes vertes, qui s'élevent même quelquefois jusqu'à la surface.

Je suis, &c.

A Tor, ce 26 Mars 1739.

XXVII. LETTRE.

L'ARABIE DÉSERTE.

JE vous ai dit, Madame, que les géographes Orientaux ne connoiſſent point la diſtinction qu'on fait en Europe des trois Arabies. Il y a, en effet, peu de différence, pour le climat & le ſol, entre une partie de l'Arabie pétrée & l'Arabie déſerte. Celle-ci, que les habitans nomment *Bériara*, s'étend, du nord au midi, depuis le Diarbeck & la Sourie, juſqu'à l'Arabie heureuſe. Elle a, à l'orient, l'Euphrate & l'Yérak qui eſt l'ancienne Chaldée, &, à l'occident, la Paleſtine & l'Arabie pétrée. Ce n'eſt que du côté de l'Euphrate, que l'on y trouve quelques terres fertiles : le reſte du pays n'eſt preſque qu'une plaine de ſables ; &, ſans le ſecours d'un guide & de la bouſſole, il ſeroit impoſſible aux voyageurs étrangers de trouver & de ſuivre leur chemin. Vous devez juger

de-là, Madame, combien nous eûmes de précautions à prendre, avant que de nous mettre en route pour la Palestine ; car c'est précisément ce pays aride, qu'il nous fallut traverser. Heureusement que nous nous étions attachés quelques Arabes par de petits présens dont nous avions fait une ample provision à Moka, & qui nous furent d'un grand secours. Ces bonnes gens voulurent nous suivre ; & nous tirâmes d'eux toutes les instructions nécessaires pour voyager sûrement dans ces contrées, & sur-tout pour nous mettre à portée de connoître les mœurs des habitans. Celles des Arabes qui demeurent dans les villes, diffèrent peu de celles des Turcs. Je ne vous parlerai donc, dans cette lettre, que des Arabes qui vivent sous des tentes dans les campagnes ; car c'est sur eux principalement que s'est portée notre attention.

Après des fatigues infinies, nous arrivâmes à Annah. Outre la chaleur excessive, que nous avions essuyée dans les sables, nous étions

presque morts de soif. Notre provision d'eau nous avoit manqué ; & nous n'avions trouvé que des puits d'une eau soufrée & d'un très-mauvais goût ; elle augmentoit notre altération, au lieu de l'appaiser.

La ville d'Annah, différente d'une autre ville de même nom, située près du golfe de Bassora, étoit autrefois célebre par son étendue & son commerce. On y comptoit, au dernier siécle, quatre mille maisons qui ont été, pour la plûpart, ruinées par les Turcs. Elle étoit composée de plusieurs isles que forme un bras de l'Euphrate. Cette situation avantageuse & son château, que les Turcs ont aussi détruit, en faisoient une des places les plus fortes de l'Arabie. Elle n'a plus rien de remarquable ; mais elle est encore commerçante & riche. Quelques marchands, que nous y trouvâmes, nous dédommagerent heureusement de l'espece d'impossibilité où nous étions de connoître plus particuliérement par nous-mêmes cette troisieme Arabie, si fameuse d'ailleurs

par ses déserts même. Ce qu'ils nous dirent de ses deux autres villes, Annah, près de Bassora, & Tangia, n'étoit pas capable d'exciter notre curiosité. Cette seconde Annah est, à tous égards, bien moins considérable que la premiere, quoique sa situation la rende aussi très-propre au commerce. Ce que je regrettois le plus, c'étoit de n'avoir pas eu le tems de voir de près les momies que renferment les sables que nous venions de traverser. Ce ne sont, au reste, comme nous l'assurerent nos marchands, que des corps humains, desséchés au milieu de ces sables par les ardeurs du soleil. Il doit, en effet, s'y en trouver beaucoup; car il s'éleve souvent, dans ces déserts, des vents impétueux, qui forment tout à coup des montagnes de sables, sous lesquelles ils ensevelissent ensuite des caravanes entieres.

Ce pays, si triste & si dangereux, étoit cependant habité autrefois par les Moabites, les Madianites & les Amalécites; & ce fut encore, pendant quarante ans, la demeure du

Peuple de Dieu. Il a eu long-tems pour métropole la célebre ville de Bostra ou Bosra, donnée d'abord par Moïse à la Tribu de Ruben, & cédée ensuite aux Lévites, pour servir de refuge aux meurtriers involontaires. Elle eut le nom de *Philipopolis* sous le régne de l'empereur Philippe qui y étoit né; & on l'appelle aujourd'hui *Bussereth*.

C'est du Juif Ben-Obed, marchand de la ville de Damas, & l'un de ceux que nous trouvâmes à Annah, que je tiens cette particularité historique, & une partie de ce que j'ai à vous dire touchant les mœurs & les usages des Arabes, avec lesquels il vit depuis vingt ans.

Les Bédoüins, qui peuplent la partie orientale de l'Arabie déserte, ont succédé aux anciens Ismaëlites. On les nomme *Bédoüins*, du mot *bédoüy*, qui signifie, en leur langue, *champêtre* ou *habitant du désert*. Ils logent sous des tentes, & n'ont point de demeure fixe. Ils transplantent ces tentes, selon les besoins de leurs troupeaux qui ne consistent

qu'en moutons & en chévres. Le pays, qui ne produit presque que du tamarin & des bruyeres, ne peut guères nourrir d'autres animaux. Le peu qu'il y a de pâturages sert, avec de l'orge, à la nourriture de leurs jumens, dont ils font leur unique commerce.

Ces Bédouïns sont si entêtés de la noblesse de leur extraction, qu'ils dédaignent d'exercer aucun art méchanique & de cultiver la terre. Ils ne s'occupent que de la conduite de leurs troupeaux, ou à faire des courses sur les grands chemins, pour détrousser les passans. Ils campent en été, sur des collines, d'où ils découvrent de fort loin tous ceux qui vont & qui viennent : leurs troupeaux restent dans les vallons ; & lorsqu'ils n'y trouvent plus de subsistance, le camp se leve, & se poste ailleurs ; ce qui arrive presque tous les quinze jours. Au retour de l'hiver, ils quittent les collines, vont, vers le midi, jusqu'à Césarée de Palestine, & hors de l'enceinte des montagnes du Carmel, & campent

dans des vallons ou sur le rivage de la mer.

Leurs camps, où ils vivent d'ailleurs militairement sous des tentes tissuës de poil de chévre, & teintes en noir, sont subordonnés à leurs princes qu'ils appellent *Emirs*. Ceux-ci ont sous eux des officiers subalternes, que l'on nomme *Cheiks*, & qui commandent à une moindre quantité d'Arabes. Malgré cette subordination, les Bédoüins sont un peuple libre; & leurs Emirs ne sont point des rois. Celui qui gouverne dans la partie de la Palestine, située au-delà du Jourdain, entre le mont Sinaï & la Mecque, porte, à la vérité, dans nos histoires, le titre de *roi des Arabes*; mais on ne le lui donne, que parce que cette contrée étant plus étendüe & plus peuplée que les autres, il a plus d'autorité, & qu'il se fait redouter par les Turcs qui lui payent une espece de tribut annuel, pour l'empêcher de piller les caravanes des pélerins qui vont à la Mecque.

Vous vous imaginez, sans doute,

Madame, que ces peuples, si adonnés au pillage, sont des gens injustes & barbares : il est vrai que leur vie ressemble à celle des brigands & des pirates ; cependant ils ne sont ni cruels ni méchans. Ils sont, au contraire, hospitaliers, bons & civils à leur maniere ; & ils ne manquent jamais de fidélité aux étrangers qui les fréquentent de bonne foi. Ils vivent & en usent avec eux, comme entr'eux, avec beaucoup de franchise.

Leur religion est la même que celle des Turcs. Ils suivent la loi de Mahomet qui étoit issu lui-même de la race des Arabes Ismaëlites ; mais ils sont plus superstitieux que dévots. Comme il n'y a ordinairement, parmi eux, que les Emirs, les Cheiks, & leurs secrétaires qui sçachent lire & écrire, le peuple se contente d'écouter ce qu'on lui dit, par occasion, de l'Alcoran, & ne fait consister les préceptes de cette loi, que dans la circoncision, le jeûne & la priere. Ils suivent, au surplus, la loi de nature, dans laquelle ils vivent mor-

ment bien, au moins, selon les notions qu'ils en ont. Ils ne croient pas, par exemple, que ce soit un crime de dépouiller les passans, parce qu'ils prétendent que toutes les nations, qui les environnent, sont leurs ennemis, & qu'en les volant, ils les mettent hors d'état de leur nuire; mais ils ne leur ôtent jamais la vie, si ce n'est pour défendre la leur. En examinant de près & sans préjugé, la conduite de nos armateurs & même de quelques princes Européens, on trouveroit peut-être de quoi excuser la vie militaire des Bédoüins. Ils reconnoissent d'ailleurs, l'unité & l'immensité de Dieu, la félicité dont les justes jouiront en l'autre vie, & des peines destinées aux méchans.

Ils parlent souvent de Dieu qu'ils craignent, & fort peu de la religion, sur laquelle ils sont très-tolérans, même à l'égard des Chrétiens à qui ils laissent une entiere liberté. Ils ne font circoncire leurs enfans mâles, que lorsqu'ils sont dans un âge à pouvoir s'en ressouvenir. Les

parens mettent du miel ou des confitures dans la bouche de l'enfant, & l'on bat le tambour pendant la cérémonie, afin de l'appaiser & de le distraire. Les enfans des Emirs, des Cheiks & des autres personnes considérables sont circoncis avec appareil : on leur donne des habits magnifiques, qu'ils portent pendant un certain tems ; & tous ceux qui assistent à cette fête, sont régalés avec profusion. Quelquefois on fait des sacrifices à la naissance & à la circoncision d'un enfant ; & alors ils égorgent quelques boeufs ou quelques moutons, en invoquant le nom de Dieu ; & après les avoir écorchés, ils en distribuent la chair aux pauvres, en leur demandant leurs prieres.

Les Bédoüins observent le Ramadan comme les Turcs ; mais les jeunes gens & les vieillards peuvent se dispenser du jeûne, quand leur dévotion est au-dessous de leurs forces ; & l'on ne punit pas corporellement, comme en Turquie, ceux qui le rompent.

Chacun fait la priere en son particulier, sous des tentes, ou au milieu de la campagne, sans aucune affectation. Ils remarquent à-peu-près l'heure à laquelle ils doivent la faire; & ils s'en acquittent, les uns plutôt, les autres plus tard, parce qu'ils n'ont point de tente dans leur camp, qui leur serve de mosquée, ni d'Imans, pour les y convoquer aux heures réglées. Mais les vendredis & les jours du Ramadan, les Emirs, les Cheiks & les autres principaux Arabes font étendre des tapis & des nattes au milieu du camp, ou dans quelque lieu propre & agréable; & ils prient Dieu en commun. Les secrétaires & les autres lettrés qui s'y rencontrent, y font la fonction d'Iman; & s'il y en a quelqu'un qui soit capable de leur faire une exhortation, ils l'écoutent avec beaucoup d'attention & de respect, après quoi chacun se retire.

A l'égard des ablutions prescrites par la loi de Mahomet, les Bédoüins ne peuvent pas être aussi réguliers que les Turcs; n'ayant point la com-

modité de trouver de l'eau toutes les fois qu'il seroit nécessaire, ils ne se lavent que quand ils se rencontrent auprès des fontaines & des rivieres. Quelquefois ils se plongent dans la mer, lorsqu'ils croient avoir besoin d'une purification plus forte; & cette délicatesse de conscience est générale parmi eux.

Ce que j'ai vu des mœurs constantes & du caractere nationnal de ce peuple est admirable. Toute notre politesse ne mérite pas d'être mise en comparaison avec la simplicité & la naïve humanité des Bédouïns : nous avons l'écorce, le jargon des vertus de société ; ils en ont l'ame, l'esprit & l'expression naturelle.

Ce qui prouve évidemment qu'ils ont, en effet, les vertus dont nous n'avons plus que l'apparence, c'est l'hospitalité pleine de foi, d'empressement & de tendresse, qu'ils exercent envers les étrangers qui viennent les voir : leur modestie dans leurs paroles & leurs actions, leur sobriété, leur attention à entretenir la paix & l'union, & à bannir les

jaloufies, les altercations & les médifances.

Quand un étranger arrive dans leur camp, fur-tout s'il y eft conduit par des gens de leur nation, on le reçoit fous une tente où il trouve une natte pour s'affeoir & pour fe coucher, parce qu'ils n'ont point de meubles plus commodes ni plus précieux. Après une infinité de démonftrations pour lui témoigner la joie qu'ils ont de fon arrivée, ils lui demandent, de tems en tems, l'état de fa fanté, lui fervent du café, lui préfentent du tabac, & l'entretiennent le plus agréablement qu'ils peuvent, tandis que les femmes préparent les viandes néceffaires pour le régaler, & que d'autres gens prennent le foin d'accommoder les chevaux, de ranger le bagage, & de pourvoir à toutes les chofes dont lui, fa compagnie, s'il en a, & fes domeftiques peuvent avoir befoin. Le foupé étant fervi, chacun prend fa place autour des jattes pleines de riz, de potage & de viandes accommodées à leur maniere; & perfonne ne parle pen-

dant le repas. Lorsqu'il est fini, on porte le reste aux domestiques; ensuite on sert encore du café & du tabac: & la conversation continue jusqu'à ce qu'il leur prenne envie de dormir. Alors chacun se retire de son côté, & on laisse l'étranger, avec ses gens, dans une pleine liberté. Si cet étranger est de quelque qualité & qu'il mérite une considération particuliere, l'Emir, qui commande le camp, lui envoie des matelas, des coussins & des couvertures, s'il doit ou s'il veut séjourner quelque tems. On a soin de le faire déjeûner, dès qu'il est levé : il reçoit des visites; on le mene à la chasse, aux exercices de la lance, à la promenade, aux villages, aux camps des autres Emirs; & par-tout où il peut trouver quelque divertissement, par-tout on s'empresse à lui témoigner des attentions & de l'amitié. Quand il veut poursuivre son voyage, il remercie ses hôtes, monte à cheval avec ses gens, sans autre cérémonie; & ces bons Bédouins font mille souhaits

pour sa santé & pour l'heureux succès de ses affaires. Si l'on veut, par reconnoissance, faire quelque présent au Cheik, ou quelque gratification à ses domestiques, on le reçoit; mais ce n'est pas la coutume des Arabes de rien demander. Ils exercent l'hospitalité sans intérêt, & pour elle-même, comme nous l'avons éprouvé plus d'une fois.

Naturellement graves, sérieux & modérés, les Bédouïns le sont encore par art jusqu'à l'affectation. Quand ils sont parvenus à l'âge d'être mariés, à peine osent-ils rire des choses les plus plaisantes; ils ont même pour principe, qu'un air riant & enjoué ne sied qu'au visage des filles & des jeunes femmes. Ils parlent fort peu; jamais sans nécessité. Ce qu'il y a de singulier dans des gens de ce caractere, c'est que s'ils ont chez eux des femmes, des enfans ou de grands parleurs, ils écoutent leur babil avec une tranquillité stoïque, sans les interrompre ni leur répondre, quand même il dureroit tout le jour.

Pour se faire écouter d'eux avec plaisir, il faut parler d'un ton doux, égal & sans précipitation; s'énoncer aisément, dire beaucoup en peu de mots, & sur-tout ne choquer personne par des paroles piquantes; n'employer ni raillerie, ni dérision, ni médisance dans le discours. Ils prêtent beaucoup d'attention à ce qu'on leur dit, & ne répondent que long-tems après qu'on a achevé de parler. S'il survient quelque différend entr'eux, & qu'insensiblement ils se mettent en colere, ils reviennent bientôt à eux-mêmes, & se remontreut les uns aux autres leur devoir, par des raisonnemens, des comparaisons & des sentences. On les voit rarement se frapper, quelque semblant qu'ils fassent quelquefois de tirer le poignard. Il n'y a, parmi eux, que la haine du sang qui soit irréconciliable. Si un Arabe en a tué un autre, l'amitié est rompue entre leurs familles & toute leur postérité: elles n'ont plus de communication ensemble, plus de commerce ni d'alliance. Si elles se trouvent dans quelque in-

térêt commun, ou s'il y a quelque mariage à proposer, la partie sollicitée répond honnêtement, que la chose ne se peut pas ; qu'il y a du sang entre les deux familles, & qu'elle a son honneur à conserver. Ils ne se pardonnent pas là-dessus, jusqu'à ce qu'ils se soient vengés ; mais en attendant l'occasion de le faire bien à propos, ils gardent exactement tous les dehors de la modération & de l'honnêteté. Le chagrin qu'ils ont, lorsqu'ils se voient obligés à cette vengeance, est, sans doute, l'une des raisons qui les engagent à se traiter réciproquement avec civilité, & à bannir de chez eux tout ce qui pourroit les porter à des excès. Jamais ils ne s'enyvrent ; jamais ils ne jouent de l'argent.

Ces peuples ont sur la politesse sociale des idées ridicules & même outrées. Telle est celle de s'imaginer que c'est un crime de péter en compagnie, même involontairement. Ceux à qui cela arrive, sont regardés comme des gens infâmes : on ne veut plus avoir de commerce avec

eux ; & cette eſpece d'excommunication les force ſouvent à s'abſenter ou à paſſer même chez d'autres peuples, pour n'être pas expoſés aux huées & à toutes les ſuites d'une réputation honteuſe.

Les Arabes ont d'autres ſuperſtitions auſſi mal fondées. La plus ſinguliere eſt le reſpect idolâtre, qu'ils ont pour la barbe. Ils la conſiderent comme un ornement ſacré, que Dieu leur a donné, pour les diſtinguer des femmes, & comme une marque eſſentielle d'autorité & de liberté. A l'exemple de leur prophete, jamais ils ne la raſent ; c'eſt même un point de leur religion. On ſouffre néanmoins que les gens, qui, pour parler leur langage, ont le *ſang fou*, ſe raſent quelquefois ; mais dès qu'ils ſont mariés, ils ſeroient châtiés en juſtice, comme d'un crime, ſi cela leur arrivoit. C'eſt, chez eux, une plus grande marque d'infamie de couper la barbe à quelqu'un, que, parmi nous, de donner le fouet & la fleur de lys : il y a même beaucoup d'Arabes qui préféreroient la mort. J'en

ai vu un qui avoit reçu un coup de mousquet dans la mâchoire, & qui aimoit mieux se laisser mourir, que de permettre que le chirurgien, pour le panser, lui coupât la barbe. Il eut toutes les peines du monde à s'y résoudre; & lorsque l'opération fut faite, il ne voulut se montrer à personne, que sa barbe ne fût revenue, & eut toujours le visage couvert d'un voile noir.

Les femmes baisent la barbe de leurs maris, & les enfans celle de leurs peres, lorsqu'ils viennent les saluer. Les hommes se la baisent réciproquement & des deux côtés, quand ils se saluent ou qu'ils arrivent de quelque voyage. Dans leurs visites, une de leurs principales cérémonies est de jetter de l'eau de senteur sur leur barbe, & de la parfumer ensuite avec la fumée du bois d'aloës, qui lui donne une odeur agréable. Quand ils la peignent, ce qu'ils font tous les jours en finissant la priere, ils étendent un mouchoir sur leurs genoux, ramassent superstitieusement tous les poils qui

en

en tombent, & les plient dans du papier, pour les porter au cimetiere, à mesure qu'ils en ont une certaine quantité. Une belle barbe, longue & fournie, est pour eux un objet de vénération : ils la regardent comme un signe de prédestination. Il ne faut voir que cette barbe, disent-ils, pour être persuadé que celui qui la porte, est un homme de bien, que Dieu favorise de ses graces particulieres. Si, ce qui arrive sans doute quelquefois, un Arabe à belle barbe tombe dans quelque faute sérieuse : Quel dommage pour cette barbe! disent-ils alors. Que cette barbe est à plaindre!

Après leur barbe, les Bedoüins n'ont rien de si cher que leurs jumens : ils les préferent aux chevaux, parce qu'elles résistent mieux à la fatigue, à la faim & à la soif, & sur-tout parce qu'elles ne hennissent point ; ce qui leur est fort commode dans les embuscades où ils se mettent pour surprendre & détrousser les voyageurs. Peu curieux de connoître leurs aïeux, les Arabes le sont, au

contraire, beaucoup de sçavoir la généalogie des étalons qu'ils emploient au service de leurs cavales. Ils donnent le nom de *Kehhilan* aux chevaux nobles, celui d'*Aaliq* aux chevaux d'une ancienne race, mais mésalliée ; les roturiers, qu'ils vendent toujours à fort bon marché, se nomment *Guidich*. Ils ne font jamais couvrir les jumens d'extraction noble, que par un étalon de la même qualité ; & cela se fait en présence de témoins qui en donnent une attestation signée & scellée par-devant le secrétaire de l'Emir ou quelqu'autre personne publique. Dans cet acte on cite les différentes générations de la race de ces animaux, & les noms de leurs ancêtres.

Quand la cavale a pouliné, on dresse un second acte, & avec les mêmes formalités, dans lequel on certifie du tems de la naissance, du sexe, de la figure, du poil & des marques du poulain : cet acte est remis au propriétaire du poulain, qui le donne à celui à qui il le vend ; & c'est ce billet qui décide du prix.

Les moindres poulains nobles valent cinq cens écus, à payer comptant, ou à échanger contre d'autre bétail. On nous a assuré qu'un prince des Arabes du Mont-Carmel avoit refusé cinq mille écus d'une de ses jumens. Il y en a peu de ce prix, mais beaucoup de mille écus, de douze cens, de seize cens & de deux mille.

Un Arabe en avoit une dont il nous fit voir la généalogie, avec sa filiation, de tous les quartiers de pere & de mere, à remonter jusqu'à cinq cens ans. Il pleuroit de joie en la caressant & en l'embrassant, & lui donnoit mille bénédictions durant des heures entieres qu'il raisonnoit avec elle. « Mes yeux, lui disoit-il, » mon ame, mon cœur, je » t'ai élevée dans ma maison comme » ma fille : je ne t'ai jamais battue ni » grondée : je t'ai caressée de tout mon » cœur. Dieu te conserve, ma bien-» aimée ! Tu es belle, tu es douce, » tu es aimable. Dieu te préserve du » regard des envieux ! » Il l'embrassoit ensuite, lui baisoit les yeux, & sortoit à reculons, en lui faisant les adieux les plus tendres, & presque

aussi ridicules que les caresses que vous voyez faire tous les jours à des chiens. Les jumens sautent les ruisseaux & les fossés aussi legérement que des biches; & si le cavalier vient à tomber dans le plus fort de leur course, elles s'arrêtent tout court, & leur donnent le tems de remonter. Ce qui les rend si dociles & si douces, c'est la maniere dont elles sont élevées. Elles n'ont point d'autre écurie que la tente même de leurs maîtres, qui vivent familiérement avec elles. Jamais ils ne les battent : ils les caressent, au contraire, parlent & raisonnent avec elles, & en prennent le même soin que de leurs enfans. Pour les garantir des maléfices, ils ont des talismans qu'ils leur pendent au cou. Ce sont certaines oraisons qu'ils enferment dans un papier plié en triangle, & qu'ils mettent dans une bourse de cuir de la même forme. Une chose assez singuliere, c'est que la plûpart de ces animaux aiment tellement la fumée du tabac, qu'ils courent après ceux à qui ils voient allumer une pipe. Quand on leur en

souffle au nez, ils se dressent, après l'avoir aspirée, & montrent les dents, comme s'ils vouloient rire de plaisir.

Les Arabes n'ont point d'autres logemens que leurs tentes. Celles de l'Emir sont, comme toutes les autres, d'un tissu de poil de chevre, & n'en diffèrent que par la grandeur. Il en a plusieurs; une pour donner audience, une pour lui, une pour ses femmes, & d'autres plus petites où logent les domestiques qui y font la cuisine & le ménage. La disposition du camp est circulaire, autant que le terrein le permet. Les tentes de l'Emir sont au milieu, & celles des Arabes tout autour, mais à trente pas environ de distance, par respect pour lui & pour ses femmes.

Plusieurs marchands de damas suivent toujours le camp de l'Emir, avec des caisses & des coffres remplis de toutes sortes de toiles, d'étoffes, de bottes, de souliers, de selles, de brides, & de toutes les choses dont les Arabes peuvent avoir besoin. Ils vendent comptant, ou troquent leurs marchandises contre les denrées du

pays ; ils fourniſſent tout ce qu'il faut pour la maiſon de l'Emir, qui paye avec beaucoup de ponctualité tout ce qu'il a promis. Le croirez-vous, Madame ? ces Arabes, qui ne ſont occupés qu'à dévaliſer les voyageurs, ſont pourtant ſi gens de bien dans le camp, que les marchands quittent ſouvent leurs tentes où toutes leurs marchandiſes ſont étalées, & n'ont jamais à ſe plaindre du moindre larcin. J'y achetai une piéce d'étoffe, que je partageai entre ſept ou huit Arabes qui étoient préſens. Ce trait de généroſité acheva de nous gagner leur amitié.

Les Arabes du commun n'ont pour tout meuble dans leurs maiſons, que des nattes ſur leſquelles ils couchent, & quelques couvertures. Leur chevet eſt d'ordinaire une pierre qu'ils mettent par-deſſous la natte. Leurs uſtenſiles conſiſtent en quelques chaudrons, deux ou trois jattes de bois dans leſquelles ils ſervent le potage & les viandes, un petit moulin à bras, quelques cruches, & des facs de poil de chevre, pour

ſerrer leurs habits. Les Emirs ſont beaucoup mieux meublés : ils ont des matelas, des tapis & des couvertures très-belles ; les unes piquées d'or & de ſoie, avec du coton ; les autres d'étoffe de ſoie, à fleurs d'or & d'argent, ou en tiſſu ou en broderie : ils ont des couſſins de velours, de drap & de ſatin, comme les Turcs. On coud de beaux draps blancs à leurs couvertures ; mais ceux de deſſous ſont rayés de pluſieurs couleurs, parce que le blanc étant la couleur de leur religion, ils craindroient de la profaner, s'ils ſe couchoient deſſus. Au reſte, les Bedoüins ne couchent guères ſans caleçons, & cela par modeſtie. Ce ſeroit chez eux faire un affront ſignalé à quelqu'un, que de lui découvrir, même par inadvertance, quelque nudité, & ſur-tout le derriere. Celui à qui cet affront auroit été fait, ſeroit cenſé avoir perdu ſa religion ; & il faudroit qu'il fît auſſi-tôt une nouvelle profeſſion de foi. C'eſt encore par ce principe de modeſtie, que les enfans ne nagent point ſans caleçons ; &

qu'au lieu de leur donner le fouet, comme en Europe, on les châtie avec des verges sur la plante des pieds.

Il s'en faut beaucoup qu'ils soient aussi propres dans leurs repas, qu'ils sont modestes au lit & dans leur extérieur. Chez les Emirs, les Cheiks & les autres Arabes qualifiés, la table est un grand morceau de cuir, taillé en rond, que l'on étend par terre, sur une natte : la vaisselle est de cuivre ; les cuillers de bois, & les tasses d'argent, de porcelaine, de fayance ou de cuivre jaune.

Les hommes un peu distingués sont assis autour de la table, les jambes croisées, à la maniere de nos tailleurs : ceux qui leur sont inférieurs, sont à genoux, & assis sur leurs talons. On ne met point de nappe ; & tous les plats sont servis sur le cuir, qui est bordé de galettes & de cuillers. On ne se sert point de fourchettes ; c'est même une dévotion de ne point en user. Les Bedoüins disent que Mahomet a donné des indulgences à ceux qui mangeroient avec les trois doigts de la main : ils prennent donc toutes

ſortes de viandes avec les doigts, mais toujours de la main droite, parce que la gauche eſt deſtinée à ſe laver après les néceſſités naturelles. Comme les viandes ſont coupées par piéces, & cuites à un point qu'on peut en ſéparer les morceaux aiſément, ils ne ſe ſervent point non plus de couteaux. Le potage, le bouilli, le rôti, les ragoûts, l'entremets, les ſalades & les fruits ſont ſervis en même tems. On mange ſans boire, à moins qu'un extrême beſoin n'oblige à demander de l'eau. Le repas fini, tous ſe levent en rendant à Dieu leur action de graces : ils vont boire & ſe laver les mains avec du ſavon ; enſuite ils prennent le café, ou ils fument du tabac.

Les Arabes du commun mangent encore plus mal-proprement : ils prennent à poignée dans de grandes jattes de bois les viandes, le riz & le pilau qu'on leur ſert : ils le preſſent dans la paume de la main, & en font des eſpeces de pelotes, qui leur rempliſſent entiérement la bouche ; & s'il leur reſte quelque choſe

dans la main ou sur la barbe, ils secouent l'une & l'autre dans la jatte, sans autre façon. Dès qu'ils ont mangé, ils vont boire à longs traits dans une cruche, qu'ils se donnent les uns aux autres; & après s'être lavé les mains avec de la terre au défaut de savon, ils fument ou prennent du café.

Le tabac à fumer & le café est d'un usage universel parmi les personnes de l'un & de l'autre sexe. Les Arabes boivent du vin, lorsqu'ils en trouvent l'occasion; & ils disent que la défense de leur Prophéte n'est qu'un conseil, & nullement un précepte. Ils ont encore une boisson composée d'abricots, de raisins & d'autres fruits secs, qu'ils mettent infuser dans de l'eau, dès le jour précédent: ils la servent à table, avec les viandes dans des jattes; & ceux qui en veulent boire, la puisent avec une cuiller. Les Emirs & les Cheiks sont les seuls, parmi ces peuples, qui fassent usage du sorbet.

Le pilau, qui est le ragoût le plus ordinaire des Bedoüins, n'est autre

chose que du riz qui a boüilli un peu de tems dans de l'eau chaude ou dans un bouillon de viande, avec du safran, des raisins secs, des pois & de l'oignon, jusqu'à ce qu'il soit à moitié cuit. On le retire, & on le laisse bien couvert auprès du feu, pour le faire enfler : on y jette ensuite du beurre roussi avec du poivre, & quelquefois du sucre. Il entre aussi du riz dans leur potage, qui est ordinairement composé de morceaux découpés de mouton, de chevre & de poule. Le pain est l'une des parties essentielles de leurs repas : ils n'en cuisent qu'à mesure qu'ils en ont besoin, parce qu'ils le pétrissent sans levain ; & il n'est bon à manger que le jour qu'il est cuit. Leur premiere façon de faire le pain est à-peu-près semblable à celle dont nous faisons les gaufres. Ils font du feu dans une grande cruche de grès ; & lorsqu'elle est échauffée, ils détrempent la farine, & l'appliquent ensuite, avec le creux de la main, sur le dehors de la cruche. Cette pâte presque coulante s'étend & se cuit

en un inſtant : le pain ſe ſépare mince & délié ; & l'on en fait en fort peu de tems une quantité ſuffiſante. La ſeconde ſorte de pain ſe cuit ſous la cendre, ou entre deux braſiers de fiente de vache : ce pain eſt épais comme nos gâteaux ; j'en ai trouvé la mie fort bonne. Le meilleur eſt celui qui ſe fait au four : il eſt blanc & de bonne odeur ; mais il n'eſt bon, comme les autres, que le jour qu'on l'a cuit.

L'habillement des Emirs & des Cheiks differe peu de celui des Turcs. Les autres Arabes n'ont qu'une groſſe chemiſe à longues manches, un caleçon de toile, un caftan d'une groſſe toile de coton, fait en forme de ſoutane, & qui deſcend juſqu'à mi-jambe, une ſangle de cuir où pend un poignard, & un aba ou manteau de baracan, rayé de blanc & de noir. En hyver, ils ont des veſtes compoſées de pluſieurs peaux d'agneaux, couſues les unes aux autres : ils mettent le poil en dedans, quand il fait beau, & en dehors, quand il pleut. La pluie coule ſur la laine,

sans pénétrer jusqu'à la peau; & quand elle est mouillée, ils ne font que secouer la veste, & elle se séche à l'instant. Dans les grandes chaleurs de l'été, ils mettent, par-dessus leurs habits ordinaires, des robes de toile bien blanche, faites comme des chemises, & très-amples. Leur turban est un petit bonnet de drap rouge, entouré d'une mousseline blanche, dont ils laissent pendre un bout en forme de panache; & l'autre, qui est beaucoup plus long, ils le passent autour au cou, pour le garantir des ardeurs du soleil.

Les Bedoüins, ainsi que les Turcs, n'ont ni habits ni meubles de couleur verte. Il n'y a que les descendans de Mahomet, qui ayent le privilége de porter le turban vert. Les Persans, qui usent de cette couleur, sont traités pour cela d'hérétiques & de profanateurs par les autres Mahométans. Les Arabes ne se servent point de bas. Dans le camp, ils ont les pieds nuds dans des babouches, & à cheval, dans des bottes. Quand ils vont à quelque

expédition, ils ſont armés d'une lance, d'une épée, d'une maſſe de fer, ſouvent d'une hache. Ils connoiſſent nos armes à feu ; mais ils ont horreur de s'en ſervir contre des hommes, quoique les voyageurs qu'ils détrouſſent, leur en donnent preſque toujours l'exemple. Ceux qui ont des fuſils, ne s'en ſervent jamais que pour tirer aux oiſeaux.

Les Bédoüines ſont vêtues avec la même ſimplicité que leurs maris : elles n'ont ordinairement qu'une chemiſe de toile bleue, & un aba par-deſſus, avec un grand voile ſur la tête, dont elles s'enveloppent le cou, & ſe couvrent le bas du viſage juſqu'au nez. L'hyver, elles portent des camiſoles piquées avec du coton, & elles ſe chauſſent avec des babouches. Rappellez-vous, Madame, ce que je vous ai dit des femmes Arabes, qui habitent les environs de Palmyre, au ſujet de leur parure. Les Bédoüines, auſſi laides qu'elles, font uſage des mêmes ornemens.

Les femmes des Emirs & des Cheiks ſont moins laides que les

Arabesses du commun, parce qu'elles sont plus blanches & mieux faites : elles sont d'ailleurs habillées avec plus de goût & de propreté. Elles ont des chemises de mousseline, brodées de soie, ainsi que leurs caleçons; de petites camisoles de drap d'or, de satin, ou d'autres étoffes de soie, qui ne joignent que par deux boutons au-dessus d'une petite ceinture : le haut de la camisole est ouvert le long de la poitrine, afin d'avoir toujours le sein à l'aise, & de le faire un peu paroître par le milieu. Leurs vestes de dessus sont de satin, ou de velours, ou même de brocard d'or. Elles ont aussi des caftans, faits comme les camisoles ordinaires, mais qui descendent jusqu'aux pieds, dont elles se couvrent en hyver. Leurs souliers ou babouches sont petits & façonnés; & quand elles veulent sortir, elles mettent de petites bottines plissées. Leur coëffure est un bonnet d'étoffe d'or ou d'argent, fait à-peu-près comme une écuelle, entouré d'une mousseline brodée d'or & de soie, avec un bandeau de gaze,

qu'elles lient sur le front. Lorsqu'elles sortent, elles mettent par-dessus leur coëffure un grand voile de mousseline, qui leur couvre le visage, la gorge & les épaules, & descend jusqu'au-dessous de la ceinture. Quand elles vont en visite ou à la promenade à pied, elles ont aux jambes des cercles garnis de petits anneaux qui pendent tout autour, & qui sonnent comme des grelots : ces anneaux, & quantité de pendeloques plates, attachées au bout de leurs cheveux nattés en long par derriere, sont autant de sonnettes qui avertissent que ces femmes sortent, ou qu'elles passent; & alors tous ceux qui sont sur leur chemin, se retirent pour ne pas les regarder.

C'est particuliérement dans les visites que ces femmes se rendent les unes aux autres, & sur-tout dans les premiers jours de leurs nôces, qu'elles déploient toutes les richesses & tout le brillant de leur parure. Rien, au reste, n'est plus simple que la cérémonie de leur mariage. Quand un jeune Bédoüin est amoureux

d'une fille, ou par imagination, car les Arabes n'ont aucune communication avec les femmes ni avec les filles d'autrui, ou parce qu'il a trouvé quelque occasion de la voir, & de prendre pour elle une tendre inclination, il la fait demander à son pere par quelqu'un de ses parens. On traite du prix de la fille, que le gendre doit payer au beau-pere en moutons, en chameaux ou en chevaux, & jamais en argent. Au reste, ce prix est toujours proportionné au mérite & aux qualités de la fille, à la considération que sa famille s'est acquise, & au revenu de celui qui se propose. Lorsque les parties sont d'accord, on fait dresser le contrat par la personne que les Arabes ont choisie entr'eux, pour faire l'office de Cadi ou de Juge, ou, en son absence, par le secrétaire de l'Emir. Le Cadi écrit le nom des témoins, au bas du contrat; & il n'y a point d'autres formalités. Les Bédouins pauvres, qui ne peuvent pas payer les frais d'un contrat, prennent seulement des témoins, & se marient

verbalement, en payant, sur le champ, ce dont ils sont convenus ensemble. Le contrat passé, les parens des nouveaux mariés mangent & se réjouissent ensemble, reçoivent des complimens, & prennent jour pour la solemnité des nôces. Ce jour-là, les femmes menent la mariée au premier village où il y a des étuves; elles la lavent, lui mettent ses plus beaux habits, lui parfument les cheveux, & la parent selon sa condition & ses moyens. On la fait monter ensuite sur une jument ou sur un chameau; & on la conduit, en chantant ses louanges, au lieu où se doit faire le festin des nôces. Les hommes, de leur côté, accompagnent le jeune Arabe aux étuves, l'habillent de tout ce qu'il a de plus propre, & le ramenent à cheval, en cérémonie. Après le repas des nôces, les hommes se réjouissent sans bruit, & avec beaucoup de modération: les femmes, au contraire, dansent & chantent, en jouant d'une espece de tambour de basque, & en donnant mille louanges à la beauté &

au mérite de l'époufée : elles la menent enfuite à la tente préparée pour la confommation du mariage ; & tous les conviés prient Dieu de préferver les deux époux des yeux de l'envie, c'eft-à-dire des enchantemens, & de tous les forts que les méchans pourroient jetter fur leur union. Dès que la nuit eft venue, les femmes conduifent l'époufée à fon mari, qui l'attend feul, & affis dans une tente féparée. Ils ne fe difent rien l'un à l'autre; mais les femmes font un compliment au jeune homme, qui ne leur répond rien, fe tenant toujours affis d'un air grave & férieux, & fans faire aucun mouvement, jufqu'à ce que la fille, s'étant profternée devant lui, il lui met une piéce d'or ou d'argent fur le front. Cette finguliere cérémonie fe fait trois fois ce foir-là ; & à mefure qu'on fait changer d'habits à l'époufée, on la préfente à l'époux, qui la reçoit de la même façon, & avec la même gravité. C'eft une efpece de magnificence en Orient, que de deshabiller fouvent la mariée,

& de lui donner, en un ſeul jour; tous les habits qu'on lui a faits pour ſes nôces. La troiſieme fois que la fille eſt préſentée, le mari ſe leve, l'embraſſe & la porte lui-même dans la tente où ils doivent coucher. On les laiſſe ſeuls enſemble pendant un quart d'heure : ils ſe lavent enſuite l'un & l'autre avec de l'eau froide, & changent d'habits. L'époux rentre dans l'aſſemblée des hommes, & l'épouſe dans celle des femmes. On leur fait de nouveaux complimens; & l'on paſſe le reſte de la nuit à ſe réjouir. Au point du jour, on les mene encore aux étuves avec le même cérémonial; la fête dure tout le reſte de la journée. Chacun enfin ſe retire chez ſoi; & les mariés commencent à vivre en ménage. J'oubliois, Madame, de vous faire remarquer que le pere de la fille eſt le ſeul des parens des deux époux qui n'aſſiſte pas à la nôce. Vous n'en devineriez pas la raiſon, elle eſt trop bizarre; c'eſt qu'il ſe fait un point d'honneur très-délicat de ſe trouver chez lui, tandis que ſa

fille est au moment de perdre sa virginité. Une chose qui vous surprendra peut-être davantage, c'est que les Bédoüins sont toujours très-fideles à leurs femmes; qu'ils n'en voient jamais d'autres, quoiqu'ils le puissent légitimement, selon leur loi. Ils méprisent souverainement ceux d'entr'eux qui, à l'exemple des Emirs, entretiennent des concubines. S'il arrive qu'une femme soit infidelle à son mari, celui-ci n'est point deshonoré; il se contente de la répudier. Ils ont, dans leur langue, un sobriquet qui répond à celui de *cocu*, mais qui ne s'applique qu'à un homme dont la sœur est tombée dans quelque faute de galanterie : Car, disent les Bédoüins, une femme n'est pas du sang de celui qui l'a épousée; & lorsqu'il l'a repudiée, elle n'est plus sa femme; mais nul ne peut éviter que sa sœur ne soit sa sœur.

Les Arabes n'ont ni avocats, ni procureurs, ni greffiers de profession, ni même de ces sergens qui, chez les Turcs, vont appeller les parties en jugement. Quelquefois ils

choisissent pour Cadi le Bédoüin du camp le plus instruit. C'est l'Emir qui juge souverainement de tous les différends, sur la déposition des parties & des témoins, & toujours de vive voix, & sans rien écrire. Son jugement est exécuté sur le champ, & sans appel. Un Cheik juge dans les lieux où l'Emir n'est point; mais ce n'est pas en dernier ressort. Les Bédoüins vont, le plus rarement qu'ils peuvent, devant l'Emir ou le Cheik : ils s'adressent plutôt à leurs égaux, à ceux sur-tout, qu'ils connoissent les plus désintéressés : ils plaident sans crier ni s'interrompre; il n'y a ni démentis ni invectives réciproques. Ils en demeurent toujours à la décision des arbitres qu'ils ont choisis, & exécutent de bonne foi ce qui a été jugé.

Leurs procès ne sont guères occasionnés que par le commerce qu'ils font ensemble, en vendant, en achetant ou en troquant leur bétail & leurs denrées. Lorsqu'ils font quelque échange, ils jettent une poignée de terre sur les chevaux, les mou-

tons, &c. qu'ils échangent, & disent devant des témoins : *Nous donnons terre pour terre.* Ces paroles une fois prononcées, ils ne peuvent plus rompre leur marché.

De la maniere dont vivent les Arabes, il ne leur arrive guères d'avoir des affaires criminelles. L'Emir pourroit, en ce cas, faire donner des coups de bâton, pendre, empaler, décapiter ou couper la barbe du coupable; mais les marchands nous assurerent qu'il y avoit peu d'exemples de ces sortes d'exécutions. Ils ont la même modération dans leurs plaisirs, que dans leurs affaires. Ils passent des journées entieres à prendre du café & du tabac, & à s'entretenir des histoires qu'ils ont entendu raconter à leurs peres, ou qu'ils ont reçues par tradition de leurs ancêtres. Quand ils ne s'assemblent point, & ne vont pas à la petite guerre, les uns montent à cheval pour se promener, d'autres vont à la chasse du sanglier qu'ils tuent à coups de lance, ou à celle du liévre & de la gazelle qu'ils forcent avec de grands levriers.

La gazelle est une bête fauve, inconnue en Europe, qui a quelque ressemblance avec la biche : elle s'apprivoise aisément ; & les Orientaux l'aiment beaucoup, à cause de sa douceur & de sa gentillesse. Quand les Arabes veulent exprimer la beauté d'une femme, ils disent qu'elle a les yeux d'une gazelle ; & c'est à cet animal qu'ils comparent toujours leurs maîtresses ou leurs jeunes épouses, lorsqu'ils veulent faire tout d'un coup le portrait & l'éloge de leurs charmes. Cet animal a de grands yeux noirs ; & l'on croit sur-tout remarquer en lui une certaine crainte innocente, qui ressemble beaucoup à la pudeur & à la timidité d'une jeune fille.

Les Arabes ne connoissent ni les cartes ni les dés. Leurs jeux ordinaires sont les échecs, les dames & le mangala. Ce dernier est une table de bois, où il y a douze creux ; on y met de petites pierres, avec lesquelles on joue à pair ou non.

Les divertissemens des femmes ne

ne consistent qu'à se visiter, à causer ensemble, à chanter & à danser. Comme elles n'ont aucun usage de la musique, elles chantent d'un ton uni, lent & langoureux, plus propre à faire bâillêr qu'à divertir. Leurs instrumens sont des tambours de basque, des cliquettes semblables à nos castagnettes, & des flûtes de bois ou de roseau : elles s'en servent pour accompagner leurs voix, & pour danser. Les hommes & les femmes dansent rarement en public : ils ne croient cet exercice honnête, que dans l'intérieur de leurs maisons.

Les Bédoüins ne connoissent pas d'autre medecin que Dieu. Il a écrit, disent-ils, sur le front des hommes le tems qu'ils doivent vivre ; & toute la médecine ne sçauroit les empêcher de mourir, quand l'heure en est venue. Cependant, lorsqu'ils sont malades, ce qui au reste leur arrive peu, ils prennent les remedes que certaines femmes botanistes leur composent. Ils ont aussi de la foi aux talismans & à certaines oraisons qu'on leur fait réciter. S'ils

ont la fiévre, ils se mettent au soleil, durant le frisson, & à l'ombre, dès que la chaleur succède au froid. S'ils sentent quelque douleur aiguë & continuë, en quelque partie du corps que ce soit, ils y appliquent le feu avec une petite méche de coton, qui communique sa chaleur à la partie affligée, & la cautérise. Jamais ils ne prennent de lavemens; ce seroit, dans leurs principes, une indécence abominable, qu'au péril même de leur vie, ils ne voudroient pas commettre. Comme ils sont persuadés que l'ame est dans le sang, la saignée leur répugne beaucoup; & ils l'évitent autant qu'il leur est possible. Les blessures, qu'ils reçoivent souvent dans leurs expéditions, les ont convaincus de l'utilité de la chirurgie; & ils honorent ceux qui en font profession; mais quelques miracles qu'on leur raconte de la médecine, ils n'y ajoûtent aucune foi: c'est cependant de ce peuple, que sont sortis les plus habiles médecins de l'Orient. Le célebre Cheik Méhémet Ebnsina, que nous nom-

mons par corruption *Avicenne*, étoit Bèdoüin. Ses écrits, si connus en Europe, le sont encore en Turquie, & chez les Arabes qui les lisent & les pratiquent : il n'y a que ceux du désert qui les ignorent, & qui n'ayent aucune envie de les connoître : ce qui ne les empêche point de vivre très-long-tems : on voit communément chez les Bèdoüins, des vieillards de cent ans, qui n'ont jamais été malades. Lorsqu'un Bèdoüin est mort, on le lave, on le coud dans un drap; & plusieurs hommes le portent, en chantant des prieres, au cimetiere commun, qui est dans un endroit élevé & écarté du camp. Les hommes ne pleurent point sur le défunt, parce qu'ils esperent avoir le plaisir de revoir leurs parens ou leurs amis dans le paradis. Les femmes pleurent, parce que, ne devant point être admises au séjour des bienheureux, mais logées seulement dans les dehors avec les Chrétiens, elles ont le chagrin de croire qu'elles ne verront plus après la mort celui

qu'elles ont aimé pendant ſa vie. Ces femmes crient de toute leur force, s'égratignent les bras, les mains & le viſage, s'arrachent les cheveux, & ſe proſternent de tems en tems, comme ſi elles étoient pâmées de douleur. Elles prennent des poignées de terre ou de ſable, ſe les jettent ſur la tête & ſur le viſage, courent, s'arrêtent, & font, pour exprimer la vivacité de leur douleur, une infinité de contorſions. Immédiatement après les funérailles, les héritiers du défunt partagent également ſa ſucceſſion, ou s'accommodent entr'eux, tantôt par l'autorité de l'Emir, tantôt par l'arbitrage de leurs amis communs; & il eſt rare qu'ils ayent des procès à ce ſujet. Leur ſucceſſion d'ailleurs eſt peu de choſe : la nature de leurs biens, qui ne conſiſtent qu'en tentes, en meubles & en bétail, ne donne point matiere à de grandes diſcuſſions. Tels ſont, Madame, les Arabes, &, en particulier, les Bédoüins. Les nations les mieux policées ne profeſ-

ſent point une vertu auſſi pure, & n'offrent point des mœurs plus franches ni plus humaines.

Nous eûmes, dans ces contrées déſertes, un ſpectacle dont j'ai déja commencé à vous parler, parce qu'il eſt fort commun dans les pays où régne la loi de Mahomet; c'eſt le paſſage d'une caravane. Il eſt des caravanes de pluſieurs eſpeces : les unes ſont des pélerinages que font, à la Mecque, des peuples raſſemblés de tous les Etats de l'empire Ottoman, & qui ont à leur tête un chef nommé par le Grand-Seigneur. Elles ont un rendez-vous général, d'où elles partent, au jour marqué, par la route qui leur eſt aſſignée. D'autres n'ont pour objet que le commerce; & il en part tous les ans de Baſſora, pour ſe rendre à Alep. Elles ſont compoſées de trois à quatre mille chameaux deſtinés uniquement pour le ſervice de Turcs, & conduits par cinq ou ſix cens hommes. Les marchands choiſiſſent cette façon de voyager dans l'Arabie, comme la plus ſûre & la moins diſpendieuſe.

C'est une de ces dernieres caravanes que nous vîmes passer dans le désert; & voici ce que nous apprîmes à cette occasion.

Les Arabes, qui ont des chameaux à vendre, les envoient au gouverneur d'Annah, près de Bassora, qui nomme les gens qui doivent être de la caravane, & qui choisit le conducteur auquel on est obligé d'obéir fidélement. Il lui désigne pour sa garde cent cinquante hommes qui, montés sur des dromadaires, doivent mettre la caravane à l'abri de l'insulte & du pillage. Si-tôt que le conducteur a donné le premier signal du depart, les chaméliers arrangent l'équipage; & au second signe, la caravane se met en mouvement: deux soldats marchent à la tête, & doivent toujours précéder la troupe d'un quart de lieue, pour avertir qu'on soit sur ses gardes, s'il y a du danger. Les autres soldats, qui composent le corps de la caravane, se tiennent presque toujours au milieu, rassemblés sous un drapeau; mais si les gardes avancés viennent don-

ner l'alarme, ils se divisent alors, & forment deux corps, dont l'un va à la tête de la troupe, & l'autre à la queue. En même tems, les conducteurs des chameaux allument leur méche ; & tout se range en corps d'armée. Les Arabes errans, qui sont les seuls voleurs à craindre, se présentent montés sur d'excellens & magnifiques chevaux ; & souvent vingt ou trente d'entr'eux suffisent pour mettre la caravane en désordre. Ils sont extrêmement attentifs à surprendre les gardes, à épouvanter les chameaux, & à ne pas laisser le tems à la troupe de se réunir. Ils ne se montrent guères, sans faire quelque butin, parce que les chameaux prennent aisément l'épouvante, & se dispersent de côté & d'autre ; mais lorsqu'on est averti à tems, les chaméliers font coucher leurs chameaux, leur lient les jambes de derriere ; & quand ils les ont ainsi mis en sûreté, ils s'avancent avec les gardes, du côté de l'ennemi, & lui présentent le mousquet & le pistolet. Ces vagabonds,

qui n'ont que la lance & le ſabre, n'oſent eſſuyer la décharge de la mouſqueterie, & ſe retirent avec précipitation.

Les chameaux, dans ces ſortes de caravanes, ſont en liberté, & marchent comme un troupeau de moutons, ſans obſerver d'ordre. Leur allure eſt très lente; & quoiqu'ils faſſent de grands pas, ils ne font pas plus de chemin dans un jour, qu'un homme qui va d'un pas ordinaire. Il arrive même très-ſouvent, qu'un voyageur les devance, parce qu'ils tremblent & s'arrêtent au moindre buiſſon. Ils ne font pas plus de neuf ou dix lieues par jour; encore faut-il qu'ils marchent treize heures de ſuite. C'eſt le grand-caravanier qui donne l'ordre de s'arrêter, & qui fixe les lieux du campement : alors les conducteurs lâchent les chameaux dans la campagne pour y chercher de quoi ſe nourrir. Ils n'y reſtent qu'une heure ou deux, reviennent enſuite; & on les attache par une jambe. Ils dorment fort peu; & ce ſont de tous

les animaux ceux qui reposent le moins. Aucune bête de charge ne vit ni si aisément, ni à si peu de frais, & ne reste aussi long-tems sans boire : ils sont quelquefois quatre jours sans se rafraîchir ; & toute leur nourriture consiste en quelques feuilles séchées & brûlées, qu'ils trouvent sur les buissons. Les chameaux, pendant l'hyver, sont revêtus d'un poil long & frisé comme la laine des brebis ; cette toison tombe au printems ; & quand on les revoit en été, ils paroissent si efflanqués & si secs, qu'on les prendroit pour des animaux d'une autre espece. Ceux qu'on éleve dans le désert, ne sont ni si grands ni si forts, que ceux qu'on rencontre en faisant la route de Constantinople en Perse. Ces derniers sont d'une plus belle apparence, plus robustes, & portent mille livres pesant, tandis que les autres n'en peuvent guères porter que six cens. Les dromadaires ne sont point une espece distinguée du chameau ; il n'y a pas plus de différence entr'eux, qu'entre un cheval de harnois, &

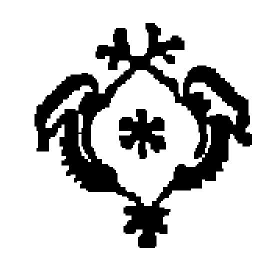
un coursier ; seulement ils sont plus legers, plus agiles, plus propres à la course, plus degagés.

Vous jugez bien, Madame, qu'ayant la facilité de voyager avec de bons chevaux Arabes, nous n'eûmes garde de nous servir de chameaux, pour achever le peu de chemin qui nous restoit jusques aux confins de la Palestine. La route étoit toujours la même dans ce désert, c'est-à-dire que nous ne trouvions ni villes, ni villages, ni champs, ni prés, ni bois, ni arbres, ni rivieres, ni ruisseaux, ni fontaines ; c'étoit toujours du sable, des bruyeres, des buissons; tantôt un terrein inégal, plein de montées & de descentes, de hauteurs & de vallées ; tantôt un terrein mou & marecageux, plein d'orniéres & d'eau bourbeuse. Les liévres sont le seul gibier que nous rencontrâmes : ils y sont en si grande quantité, qu'ils venoient quelquefois se jetter en foule à nos pieds. On y trouve aussi beaucoup de rats, de lézards, de serpens & de sauterelles. Les seuls hommes,

qu'on y apperçoit de tems en tems, sont des Arabes vagabonds, qui, comme je vous l'ai dit, ne font point d'autre métier que celui de voleurs. Voilà, Madame, par quel chemin nous arrivâmes au pied du mont Tabor, d'où nous ne tardâmes pas à nous rendre à Jérusalem.

Je suis, &c.

A Jérusalem, ce 9 Avril 1739.



XXVIII. LETTRE.

LA PALESTINE.

JE vais, Madame, vous faire voyager dans une des plus petites & des plus célebres contrées de la terre : elle doit du moins être pour nous une des plus intéressantes. On n'y peut faire un pas, sans se rappeller quelque mystere ou quelque prodige. Les révolutions, qu'elle a éprouvées, vous sont trop connues, pour que je m'y arrête long-tems. Vous sçavez que Moyse, après beaucoup de fatigues & de miracles, y conduisit les Juifs, au sortir de l'Egypte. Ces nouveaux habitans exterminerent les anciens, & furent eux-mêmes souvent molestés & subjugués, tantôt par les Philistins, tantôt par les Assyriens, tantôt par d'autres peuples. Les Romains, ces vainqueurs de la terre, ne les jugerent pas indignes de leurs armes. Jérusalem fut soumise à leur

domination, après un siége des plus sanglans & des plus horribles. Des Romains elle passa aux Grecs, & de ceux-ci aux Arabes conduits par Omar successeur de Mahomet. Les Arabes en furent, à leur tour, chassés par les Sarasins, qui en resterent tranquilles possesseurs, jusqu'aux croisades, ce triomphe d'un zèle mal-entendu & plus mal dirigé. Les Turcs parurent ensuite sur la scène, détruisirent l'empire des Califes, expulserent entiérement les Chrétiens de la Palestine, & en sont encore aujourd'hui tranquilles possesseurs. Je doute même qu'aucun prince Chrétien forme si-tôt le projet de la leur enlever.

Tant de maîtres divers amenerent avec eux différentes loix. Ce petit coin de la terre éprouva toutes les formes de gouvernement, & ne fut heureux sous aucun; j'en excepte, peut être, le régne de Salomon. Aujourd'hui ce pays est gouverné par différens Pachas, sous l'autorité du Grand-Seigneur; mais le principal d'entre ces gouverneurs est le

Pacha de Jérusalem. Les Arabes cependant ont sçu y conserver quelque ombre de puissance ; & le pays de Samarie est specialement affecté à l'Emir chargé d'escorter la caravane des pélerins de la Mecque.

La saison la plus favorable, pour visiter Jerusalem, est celle des fêtes de Pâques. Ces fêtes étant proches, je profitai de la circonstance.

Le mont Tabor, sur lequel se fit la transfiguration de J. C. & au pied duquel je vous ai dit que nous étions arrivés, après avoir quitté les déserts de l'Arabie, est, sans contredit, la montagne la plus escarpée de la Palestine. Son sommet, autrefois très-fortifié, n'offre plus que des ruines, au milieu d'un terrein fertile & planté d'arbres tout au tour. Ces ruines sont les restes des édifices que sainte Helene & le prince Tancrede y avoient fait bâtir. Du haut de cette montagne, dont la forme est pyramidale, la vue peut se promener sur plusieurs autres, & sur une partie de la Palestine. On y découvre le mont Hermon rafraîchi, tous les matins,

par une rosée, & au pied duquel le fils de la veuve fut ressuscité; les montagnes arides de Gelboë; l'endroit où Saül conféra avec la magicienne; la montagne d'où les pourceaux possédés du démon se précipiterent dans la mer de Tibériade qui est au-dessous; la montagne des offenses, où Salomon fit bâtir les hauts lieux, au-dessus du village où il tenoit ses femmes étrangeres; le désert de S. Jean, situé sur une montagne escarpée; le mont Moriah, où l'on assure que se fit le sacrifice d'Abraham, & qui depuis fut plus illustré encore par la mort du Fils de Dieu, & enfin plusieurs autres montagnes, toutes rendues célébres par quelque fait consacré dans l'Ecriture. La fameuse vallée de Josaphat, située entre les montagnes de Mona & de Sion, & où l'on dit que doit se faire le jugement universel, ne nous parut pas avoir plus d'une lieue d'étendue. On croit qu'elle a été ainsi nommée du nom de Josaphat, roi de Juda, qui y fit bâtir sa sépulture; ou parce que

le mot de *Josaphat* signifie *Jugement du Seigneur.*

Nous n'entrâmes dans Jérusalem qu'après en avoir obtenu la permission du gouverneur, sans laquelle aucun Franc n'y peut être admis. Quelle différence entre cette malheureuse cité, & ce que dut être la capitale de Salomon ! Elle n'a pas même, conservé son ancien emplacement. Le mont Calvaire, sur lequel est bâtie l'église du S. Sépulcre, étoit autrefois réputé comme infâme, &, comme tel, situé hors de la ville. Aujourd'hui il en occupe le milieu ; & on a exclus de son enceinte le mont de Sion sur lequel le temple étoit construit.

L'église du S. Sépulcre, sans être grande, contient une douzaine de sanctuaires différens. Chacun d'eux rappelle quelque circonstance de la mort & de la resurrection de J. C. On a élevé des autels dans plusieurs de ces endroits, tels que ceux où le Christ fut insulté par les soldats, dépouillé de ses habits, retenu prisonnier, attaché à la colonne, élevé

ſur la croix, embaumé, dépoſé dans le ſépulcre, &c.

Pour conſtruire cette égliſe ſur une montagne inégale, il a fallu raſer quelques parties du terrein, & en élever d'autres; mais comme on vouloit conſerver en leur entier celles qui avoient ſervi à la paſſion, on prit le parti d'enfermer dans l'égliſe même, les portions du rocher; tel eſt, en particulier, l'endroit où fut placé la croix du Sauveur, & auquel on monte par vingt-deux marches. Tel eſt auſſi le ſépulcre qui, d'abord taillé dans le roc, eſt à préſent fort élevé au-deſſus de terre. La pierre, qui le couvroit, a, dit-on, été enlevée par les Arméniens qui la gardent dans leur égliſe.

C'eſt ici le lieu de vous parler des cérémonies de la Paſſion. Elles ſont une répétition de ce que les Juifs firent ſouffrir à J. C. Pour commencer cette cérémonie, on éteint toutes les lumieres; & un moine prêche, pendant une demi-heure, dans l'obſcurité. Enſuite chacun prend un cierge allumé; & l'on va viſiter

les sanctuaires de la flagellation, de la prison, de la division des vêtemens, & de la dérision. Là on chante des hymnes, & l'on fait des sermons, tantôt en italien, tantôt en espagnol, tantôt en françois. On porte, à la tête de cette grande procession, une croix sur laquelle l'image de J. C. de grandeur naturelle, est attachée avec des cloux, la tête couronnée d'épines, le visage ensanglanté; ouvrage d'un travail peut-être unique. On monte ensuite au Calvaire; on pose le crucifix à terre; on imite l'action du crucifiement; & on place la croix dans le même trou où elle fut, dit-on, plantée autrefois. Deux moines ensuite détachent de la croix ce corps simulé, mais si bien fait, que ses membres sont aussi souples que s'ils étoient de chair. On le reçoit dans un linceul: on jette dessus des herbes odoriférantes; & on le dépose dans le sépulcre. Ces cérémonies, fort tristes, font place à un air de joie le jour de Pâques; joie occasionnée peut-être, autant chez les moines,

par la fin du Carême, que par la solemnité de la fête. J'oubliois de vous dire qu'à quelques pas du lieu où l'on prétend que fut plantée la vraie croix, on voit une fente dans le rocher, qu'on prétend avoir été occasionnée par le tremblement de terre arrivé à la mort de J. C. Il n'est pas absolument prouvé que cette crevasse ait été causée par cet événement; mais en l'examinant de bien près, j'ai jugé qu'il est difficile de l'attribuer à aucun ouvrage manuel. Au surplus, on doit être surpris d'une chose; c'est que l'église du S. Sépulcre, sans être grande, renferme presque tous les lieux où se sont passés les principaux événemens qui ont précédé ou suivi la Passion du Sauveur. Se seroit-on permis, dans une matiere si auguste, de resserrer le lieu de la scène?

La cérémonie du feu sacré m'a paru des plus singulieres: elle n'est en usage que parmi les Grecs & les Arméniens de la Palestine. Leurs prêtres persuadent au peuple, que, la veille de Pâques, une flamme mi-

raculeuse, semblable à celle qui descendit aux prieres du prophete Elie, allume les lampes & les cierges du S. Sépulcre. Après avoir fait trois fois la procession autour de l'eglise, le suffragant du patriarche Grec, & le premier évêque des Arméniens s'approchent de la porte du S. Sépulcre, en rompent le ressort, entrent & referment la porte, après être entrés. Auparavant on éteint, même en présence des Turcs, les cierges & les lampes. Au bout d'une minute, ces deux prêtres sortent tenant, chacun des flambeaux allumés. Alors le peuple accourt en foule, pour obtenir une portion de cette flamme, qu'il porte à sa barbe, à son visage & dans son sein, persuadé qu'elle le préservera des plus grands maux, sans lui en faire aucun. Que pensez-vous de cela, Madame? Les Latins prétendent que c'est une imposture qui deshonore la religion chrétienne: ils emploient les remontrances, pour détruire cet abus. Les Turcs y emploient souvent les coups; mais, malgré l'éloquence des uns, & la

brutalité des autres, cet usage est plus en vigueur que jamais.

Il est tems de revenir au local de ce qu'on nomme aujourd'hui *la Ville sainte*. Vous ne vous attendez pas, sans doute, à y trouver nulle sorte de magnificence. Une ville, tant de fois saccagée, n'offre guères que de tristes ruines; & ce qui reste même de ces ruines, est, en général, peu remarquable; mais tout doit nous intéresser dans un séjour qui fut le berceau de notre religion, C'est ici qu'une Bible à la main n'est pas d'un usage moins agréable, que l'Iliade sur les rives du Scamandre.

La plûpart des lieux cités dans l'ancien & le nouveau Testament, ont ici changé de forme. Il est vrai que la prison d'où l'Ange délivra S. Pierre, sert encore, comme autrefois, à renfermer les prisonniers; mais la maison de Zébédée est devenue une église, de même que la maison de S. Marc. On conserve dans cette derniere un manuscrit du nouveau Testament, en langue

ſyriaque, auquel on donne plus de 850 ans d'ancienneté. On y voit auſſi une pierre ſervant de fonts baptiſmaux, que les apôtres ont, dit-on, employée au même uſage.

La maiſon, où l'on cracha au viſage de J. C. a auſſi été changée en égliſe; au contraire, l'égliſe bâtie ſur la maiſon de S. Thomas, eſt devenue une moſquée. Le couvent des Arméniens, ſitué ſur un terrein vaſte & délicieux, mérite qu'on s'y arrête. Dans leur égliſe, bâtie ſur le lieu où S. Jacques fut décapité, on doit ſur-tout remarquer une chaire revêtue d'écaille de tortue & de nacre de perles, travaillées avec beaucoup de goût. On y fait voir pluſieurs pierres, ſans doute raſſemblées depuis long-tems; celle ſur laquelle Moyſe briſa les tables de la loi; celle où le Meſſie fut baptiſé, & une de l'endroit où ſe fit la Transfiguration.

Au ſortir de ce couvent, nous allâmes voir les caves ſituées dans un jardin au pied du mont Moriah. Nous remarquâmes, pendant le tour

que nous fûmes obligés de faire, la maison qui servoit de palais à Pilate, & qui n'en est pas un aujourd'hui. Nous y vîmes la chambre où J. C. fut flagellé; celle où il fut revêtu des marques de la royauté, baffoué & souffletté; le lieu où Pilate le montra au peuple; & plus loin, celui où il tomba sous le poids de sa croix; celui où la Vierge s'évanouit; celui où sainte Véronique essuya le visage de l'Homme-Dieu, & enfin celui où Simon fut obligé de porter la croix. Nous nous arrêtâmes aussi à considérer quelques arches conservées au-dessus de Bethséda, & la grotte où est née la Vierge, située dans le couvent des religieuses de sainte Anne.

Les caves du mont Moriah, bâties pour agrandir l'aire du temple, ont 150 pieds de profondeur, & forment deux allées couvertes par de grandes pierres, & soutenues sur de hauts piliers d'une seule pierre de six pieds de diametre. Le temple est entiérement détruit; & à sa place, est une petite mosquée

qui n'a d'avantageux que sa situation; mais cette situation seule suffit pour lui donner un air imposant. On la croit précisément bâtie à l'endroit où fut le Saint des Saints. A quelque distance de-là, on voit encore la magnifique porte du temple; seul reste échappé à la ruine de ce superbe édifice. Les Turcs l'ont fait murer, parce qu'une de leurs prophéties les avertit que leur destruction doit entrer par cette porte. Plus loin, en suivant le mur de la ville, on apperçoit le tronçon du fust d'une colomne qui déborde la muraille. Les Turcs disent que Mahomet s'asséoira sur cette colomne au dernier jour, pour y juger tous les hommes rassemblés dans la vallée qui est au-dessous. Quant à moi, il m'a paru que les Musulmans ne plaçoient point trop à son aise un prophete pour qui ils ont tant de vénération.

Après avoir parcouru la ville de Jérusalem, nous résolûmes d'en faire le tour, & d'en examiner les environs. La grotte, où le prophete Jérémie écrivit ses lamentations, &

& la prison, où il fut enfermé, n'ont rien de remarquable, que le respect que leur portent également les Juifs, les Turcs & les Chrétiens. Le sépulcre des rois, taillé dans le roc vif, est peut-être un des plus beaux monumens de l'antiquité : son entrée conduit à une cour que le rocher environne. Au midi, est un portique orné de sculpture, où l'on distingue encore des fleurs & des fruits. On descend, à son extrémité, aux sépulcres, qui sont six chambres de même grandeur, mais dont le plafond & les côtés sont si exactement quarrés, les angles si justes, & le tout si bien conservé, qu'on croit voir un appartement pratiqué dans un bloc de marbre. Ces chambres, excepté la premiere, contiennent des cercueils de pierre, placés dans des niches sur les côtés, & couverts autrefois d'autres pierres, sur lesquelles étoient sculptés différens feuillages ; mais ces pierres ont été brisées. Chaque chambre est toujours séche par le moyen d'une rigole qui reçoit l'eau qui distille continuel-

lement du plafond & des côtés. Il ne reste plus à cet édifice, qu'une seule porte faite d'une seule pierre, & taillée aussi artistement que pourroit l'être une piéce de bois.

Nos guides nous conduisirent ensuite à un couvent d'Arméniens, où est une cellule qui servit de prison à J. C. & le lieu où S. Pierre renia son maître. Ils nous firent aussi voir de loin une mosquée bâtie sur les débris d'une église qui elle-même l'avoit été sur ceux de la maison où fut institué le Sacrement de l'Eucharistie. Nous remarquâmes, en passant, le puits où se séparerent les apôtres, pour répandre au loin le christianisme. Nous vîmes les ruines de la maison où mourut la Vierge; l'endroit où certain Juif arrêta son corps, lorsqu'on le portoit en terre; la grotte où S. Pierre pleura son infidélité; l'étang où se baignoit; dit-on, Bethsabée, quand elle fut apperçue par David; & le *champ du sang*, ainsi nommé, parce qu'il fut acheté du prix de la trahison de Judas. Ce lieu sert aujourd'hui de

sépulture aux Arméniens. Le terrein, qui est d'une nature de craie, y conserve les corps assez long-tems. Enfin, la maison où l'on dit que se cacherent les apôtres, le puits de Néhémie, l'étang de Siloë, la fontaine où la Vierge alloit puiser de l'eau, l'endroit où Judas se pendit, attirerent successivemenr nos regards. Il en fut de même du sépulcre de Zacharie, & du pilier d'Absalon; deux antiquités fameuses dans ce pays. Nous nous arrêtâmes sur-tout au sépulcre de la Vierge : on descend dans ce souterrein par un bel escalier de 47 degrés. Dans le même endroit sont les tombeaux de sainte Anne & de S. Joseph. Près de là, nous vîmes la pierre sur laquelle S. Etienne fut lapidé, & la grotte où les Juifs jetterent son corps; les sépulcres des prophetes, qui sont plusieurs grottes communiquant les unes aux autres; nous vîmes aussi le rocher sur lequel S. Pierre, S. Jacques & S. Jean s'endormirent pendant l'agonie du Fils de Dieu; l'endroit où Judas se promenoit, quand il livra son maître;

lieu méprisé par les Turcs même. Ces derniers ont fait une mosquée dans l'endroit où l'on prétend qu'étoit J. C. lorsqu'il monta au Ciel. On doit présumer que c'est moins par esprit de dévotion pour ce lieu, que dans le dessein de tirer bon parti de celle des Chrétiens.

Notre curiosité satisfaite sur tout ce qu'il pouvoit y avoir de remarquable dans Jérusalem & aux environs, nous voulûmes la contenter également sur Béthanie, Bethléem & Nazareth. Béthanie n'est qu'à une demi-lieue de Jérusalem. La premiere maison de ce village a, dit-on, appartenu au Lazare; & près de-là est le tombeau où l'on assure qu'il ressuscita. C'est un petit réduit précédé d'un autre, dans lequel on descend par 35 marches. La fontaine des apôtres, la montagne où le Fils de Dieu fut tenté, celle où il eut une conférence avec le diable, sont proches de Béthanie. De-là, en tournant dans la plaine de Jéricho, nous rencontrâmes la fontaine qu'Elisée purgea de sa qualité saumache, &

le village de Jéricho, qui n'eſt à préſent que la demeure de quelques Arabes très-pauvres. Plus loin, nous trouvâmes les ruines d'une vieille égliſe & d'un couvent dédiés à ſaint Jean-Baptiſte, proche du lieu où il baptiſa J. C. Le lendemain, nous cherchâmes, près de la Mer-morte, quelques reſtes de Sodome & de Gomorrhe; mais toutes nos recherches furent vaines. On dit, toutefois, qu'on en découvre quelques veſtiges, quand les eaux ſont baſſès; épreuve que nous ne fûmes point à portée de faire. On voulut auſſi nous perſuader que la femme de Loth, ou, pour mieux dire, la ſtatue en laquelle fut métamorphoſée cette femme curieuſe, exiſtoit encore. Si cela eſt, nos ſtatuaires devroient préférer la pierre de ſel au marbre & au porphyre. Peu de leurs ouvrages ſont en état de braver, durant quatre mille ans, les injures de l'air, & l'intempérie des ſaiſons. Les Arméniens ſur-tout auroient bien dû en accroître la collection dont je vous parlois plus haut. Cette mer-

veilleuse statue vaudroit bien, sans doute, la pierre sur laquelle Moyse brisa les tables de la loi.

J'ai déja dit que nous nous proposions de visiter Bethléem. Nous en reprîmes la route, & vîmes, en passant, plusieurs objets dignes d'occuper une curiosité pieuse; sçavoir, la maison de Siméon; le térébinthe sur lequel la Vierge s'assit, en allant présenter son Fils au temple; un couvent dédié au prophete Elie, où l'on nous montra la pierre qui lui servit de lit; le tombeau de Rachel, & enfin les pois maudits par la Vierge; pois que cette malédiction métamorphosa en pierres. Arrivés à Bethléem, on nous conduisit à la crêche, à la chapelle de S. Joseph, à celle des Innocens, à celle de S. Paul, d'Eusebe & de S. Jérôme. Ce qu'elles ont de plus remarquable, est de rappeller les faits sur les lieux mêmes où ils se sont passés.

Au midi de Bethléem, à une distance de cinq quarts de lieue, se trouvent les étangs & les jardins imaginés & dessinés par Salomon. Non

loin de-là eſt un aqueduc, preſque détruit par les Turcs ; & près de cet endroit eſt une grotte où la Vierge & ſon Fils ſe mirent à couvert de la fureur d'Hérode. En revenant à Jeruſalem, nous vîmes le couvent de S. Jean, dont l'égliſe a trois nefs avec une belle coupole & un pavé de marbre; la grotte où l'on prétend que Marie ſalua Eliſabeth, & chanta le *Magnificat;* le couvent de Sainte-Croix, ainſi nommé, parce que les moines aſſurent qu'il fut bâti ſur l'endroit même où étoit l'arbre dont on a fabriqué la croix du Sauveur.

Nous allâmes viſiter auſſi Nazareth. L'égliſe bâtie en forme de croix, contenoit pluſieurs piliers, dont une partie a été abbatue. Il eſt aſſez difficile d'appercevoir par quel artifice le faîte, qui étoit appuyé autrefois ſur ces piliers, paroît ſe ſoutenir ſeul à préſent. Les moines abrégent l'explication de ce fait, en le qualifiant de miracle. Près de cette égliſe eſt la maiſon de S. Joſeph, & la ſynagogue où prêcha Jeſus-Chriſt.

La fin de nos courses dans la Judée approchoit; il est inutile de vous dire que nous ne les faisions, qu'appuyés d'une bonne escorte; précaution nécessaire pour se défendre des Arabes, toujours prêts à se réunir pour le pillage.

En parcourant la Palestine, on a bien de la peine à croire que ce petit espace de terrein ait pu suffire autrefois pour nourrir un grand peuple. On y remarque, il est vrai, des restes de l'industrie avec laquelle les Juifs étoient parvenus à rendre ce pays si fertile. Ils avoient sçu tirer de sa situation le meilleur parti possible. Ses montagnes nues, & incultes aujourd'hui, produisoient alors du bled, & toutes sortes de légumes. En amassant des pierres, & en les plaçant sur des lignes différentes, en forme de murailles, ils retenoient la terre qu'ils portoient dans ces enceintes, & formoient autant de terrasses qui s'élevoient en amphithéatre les unes au-dessus des autres. Ces montagnes couvertes ainsi d'une terre choisie, devoient rapporter le dou-

ble d'un terrein uni, & former un coup d'œil des plus agréables. Mais toutes ces richesses ne sont plus qu'un beau songe. Des déserts, des paysages affreux, des précipices ont succédé à ces rians travaux de l'industrie. Il y a cependant encore quelques cantons un peu cultivés, quelques pâturages, quelques endroits où il croît du maïs, du riz, du tabac & du coton; mais la plaine de Jéricho & celle d'Esdraëlon font regretter qu'elles ne soient pas en des mains plus laborieuses. Au surplus, j'ai vu une plaine entiere, qui ne produit que du fenouil sauvage & autres plantes peu estimées. J'ai aussi remarqué, dans plusieurs endroits de cette plaine, des incrustations de sel. Parmi les plantes, les fleurs & les fruits que produit encore la Judée, j'ai particuliérement observé la rose de Jéricho, qui ressemble à la fleur du sureau; la mandragore, que Lilia donna à Rachel, fruit désagréable & mal sain, de la grosseur d'une pomme; l'herbe nommée *Nité*, dont la graine transportée en Egypte, sert à faire de la

teinture bleue. Je ne dois pas non plus oublier la zachone, fruit semblable à une noix encore verte, & qui croît ſur un buiſſon fort épineux. On pile ce fruit dans un mortier; on le jette dans une chaudiere bouillante, où il produit une huile qui, priſe intérieurement, eſt excellente pour les contuſions, & guérit les bleſſures nouvelles. Quant au régne animal, il eſt à-peu-près ici le même que dans les autres cantons de la Syrie; peut-être, cependant, offrent-ils moins de ſerpens, que la terre de promiſſion. A l'égard des ſauterelles, dont il eſt dit que S. Jean-Baptiſte ſe nourriſſoit dans le déſert, le Docteur fit des recherches pour ſçavoir de quelle eſpece d'inſecte l'Ecriture vouloit parler, & ſi effectivement ils peuvent ſervir de nourriture? Il apprit des habitans du pays, qu'il eſt un animal de ce nom, ſemblable à un oiſeau, qui ſe multiplie prodigieuſement, & dont les Arabes font du pain dans les années ſtériles. On ramaſſe toutes celles qu'on peut attraper; on les pile, & on en

forme des eſpeces de gâteaux qu'on fait cuire : quelquefois on les rôtit en les arroſant avec du beurre ; ou on les fait fricaſſer, & on les mange en ragoût.

Le Jourdain eſt le ſeul fleuve qui arroſe la Paleſtine. Il la traverſe toute entiere, ſe jette enſuite dans la mer de Tibériade, & va de-là ſe perdre dans celle qu'on nomme la *Mer-morte.* Ces deux mers ne ſont que deux grands lacs. Celui de Tibériade n'a guère que ſix à ſept milles de largeur, ſur une longueur de dix-huit à dix-neuf milles. Ce lac tire ſon nom de la ville de Tibériade, qu'Hérode fit bâtir en l'honneur de Tibere, & dont pluſieurs ruines annoncent l'ancienne grandeur. La Mer-morte borne la plaine de Jéricho. On amaſſe, au-deſſus de ſes eaux, une ſorte de bitume qui reſſemble à de la poix. Non loin de-là on trouve ſur les montagnes une eſpece de pierre ſulfureuſe qui, lorſqu'on la met au feu, y devient plus legère, ſans perdre de ſa groſſeur, & répand une odeur

insupportable. Les eaux de ce lac sont salées, limpides, d'un mauvais goût, amères, & très puantes ; mais il est faux que les oiseaux, qui volent au-dessus, tombent morts. On trouve même sur ses bords plusieurs coquillages qui font croire que cette mer nourrit quelques poissons. La Judée offre aussi des sources d'eau chaude, une, entr'autres, si bouillante, qu'on n'y sçauroit tenir la main.

La Terre-sainte, en général, est soumise à la religion des Turcs ; & parmi les Chrétiens, la religion dominante est la Romaine. Il y a cependant quelques églises du rit Grec. On prétend aussi que les Samaritains ont un culte particulier sur une montagne.

Après être restés quelque tems dans la capitale de la Palestine, nous prîmes la route de Seyde ou Sidon, avec le consul de cette ville, que nous trouvâmes à Jérusalem. Nous traversâmes le Bélus, dont le sable servit à fabriquer du verre, pour la premiere fois ; & nous arrivâmes à la ville d'Acre, autrefois Ptolémaïde,

théatre fameux de la guerre entre les Chrétiens & les Sarasins. C'étoit-là qu'étoient le palais & la chapelle du grand-maître des hospitaliers, dont on voit encore quelques pans de murailles : les restes de cette ville annoncent son ancienne force. On y remarque, entr'autres ruines, celles d'un couvent de filles qui, redoutant les violences des Turcs, se tailladerent le visage, & de très-belles qu'elles étoient, se rendirent affreuses ; sacrifice qui, dans des femmes, ne fut jamais le fruit d'une vertu équivoque.

Nous vîmes le lendemain le Promontoire blanc, sur lequel est un chemin de six pieds de large, ouvrage d'Alexandre ; & nous visitâmes le lieu où fut Tyr. Cette ville, si fameuse & si superbe autrefois, n'est aujourd'hui que le séjour de quelques misérables pêcheurs. Ainsi se sont accomplies les paroles d'Ezéchiel, que *Dieu l'effaceroit de dessus la terre*. Nous n'y trouvâmes de remarquable, qu'une colomne de mar-

bre, haute d'environ quarante-cinq pieds, couchée parmi les décombres d'une église, dans laquelle Origenes a été enterré. Il ne reste plus aucun vestige de la digue fameuse par laquelle Alexandre joignit la ville à la terre ferme; les sables de la mer l'ont entierement couverte.

On voit, aux environs de Tyr, les citernes de Roselaya, qu'on dit avoir été bâties par Salomon. La plus considérable est de figure octogone, & a onze toises de diametre. Le mur dont elle est entourée, & d'où l'on descend par trois escaliers dans une galerie large de vingt-un pieds, est fait d'un ciment de cailloutage & de gravier aussi dur qu'un rocher; sa largeur est de huit pieds: la citerne est très-profonde, & toujours remplie d'eau. Nous passâmes ensuite le Casiennéer, & entrâmes dans Sarepta, village célebre pour avoir été la demeure du prophete Elie. De-là nous arrivâmes à Sidon, ville assez grande & encore assez bien peuplée, quoique détruite par les

Turcs qui, ſelon leur méthode, ont enſeveli ſous de ruſtiques bâtimens les morceaux les plus curieux de l'antiquité.

C'eſt ici, Madame, que doivent finir les courſes du Docteur. Son peu de ſanté l'oblige à retourner en France, & me prive d'un compagnon de voyage, qui ne peut être remplacé. Nous ſommes au moment de nous ſéparer : deux vaiſſeaux vont partir, l'un pour Marſeille, & l'autre pour l'Egypte. Le premier portera le Docteur dans le ſein de ſa patrie; tandis que, preſſé de plus en plus du deſir qui m'a fait quitter la mienne pour un tems, je m'embarquerai pour le Grand-Caire. On me fait eſpérer que j'y arriverai quelques jours avant le départ de la grande caravane pour la Mecque. Ce ſera une occaſion commode pour me rendre à un des ports de la mer Rouge, où je pourrai m'embarquer pour les Indes. Ainſi, Madame, je ne compte plus vous écrire avant mon arrivée à Déli : qu'aurois-je

à vous dire de nouveau, après vous avoir parlé de tous les pays qui séparent Sidon de la capitale de l'Indostan ?

Je suis, &c.

A Sidon, 25 Mai 1739.

Fin du Tome II.

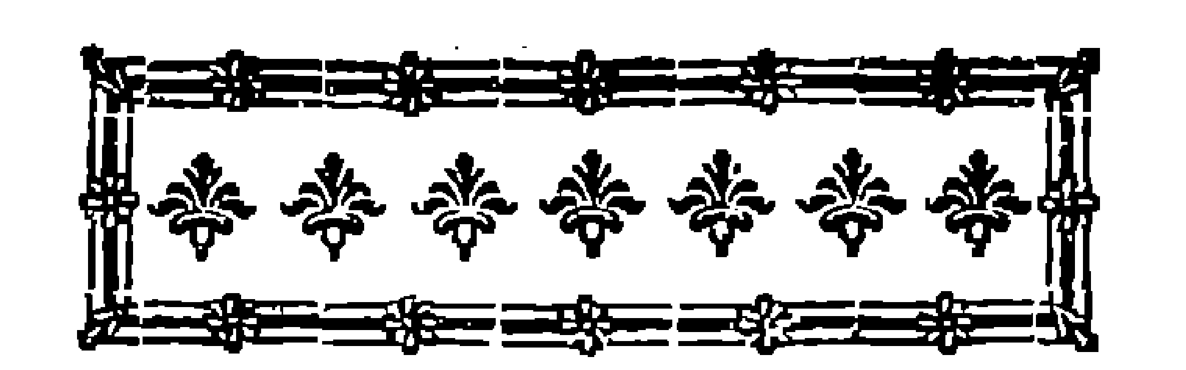


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

QUINZIEME LETTRE.

SUITE DE LA TURQUIE.

XVI. LETTRE.

SUITE DE LA TURQUIE.

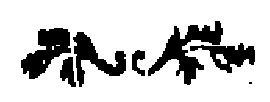
XVII. LETTRE.

LA GEORGIE.



XVIII. LETTRE.

LA MINGRELIE, autrefois la COLCHIDE.



XIX. LETTRE.

L'Arménie.

XX. LETTRE.

La Médie.

XXI. LETTRE.

LA PERSE.

Monumens

XXII. LETTRE.

SUITE DE LA PERSE.

XXIII. LETTRE.

SUITE DE LA PERSE.

XXIV. LETTRE.

SUITE DE LA PERSE.

XXV. LETTRE.

L'Arabie heureuse.

XXVI. LETTRE.

L'Arabie pétrée.

XXVII. LETTRE.

L'ARABIE DÉSERTE.

XXVIII. LETTRE.

LA PALESTINE. 

Fin de la Table des Matieres.



APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *Le Voyageur François*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 20 Août 1764.

GUIROY.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur Abbé DE LA PORTE Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, qui a pour titre, *Le Voyageur François*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *dix années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à

la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le douzieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-quatre, & de notre Régne le cinquantieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré le présent Privilège, ensemble la Cession, sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 121, fol. 249, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 5 Février 1765.

Signé LE BRETON, *Syndic.*